LES
ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE LA FOSSE.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.

NOMS DES LIBRAIRES

La Veuve de PIERRE GANDOUIN, Quay des Auguſtins.
JEAN-LUC NYON, Pere, Quay de Conty.
PIERRE-MICHEL HUART, rue Saint Jacques.
GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, rue Galande, près la Place Maubert.
JEAN-LUC NYON, Fils, Quay des Auguſtins.
MARC BORDELET ; rue Saint Jacques.
LAURENT-FRANÇOIS PRAULT ; Fils, Quay de Conty.
LOUIS ESTIENNE GANEAU ; rue Saint Jacques.
MICHEL DAMONNEVILLE, Quay des Auguſtins.
LAURENT DURAND, rue Saint Jacques.

LES

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA FOSSE,

NOUVELLE EDITION,

Revûe corrigée & augmentée de ſes Poéſies diverſes.

TOME SECOND.

A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires Aſſociés.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Universitas
BIBLIOTHECA

TABLE

Des Pièces contenues dans le second Volume.

CORESUS & CALIRRHOE'.
ODES D'ANACRE'ON.
POESIES DE M. D. L. F.

PQ
1814
.L3
1747
v.2

CORESUS
ET
CALIRRHOÉ,
TRAGEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois
en 1703.

PRE'FACE.

L'HISTOIRE qui fait le ſujet de cette Tragédie, eſt ſi extraordinaire & ſi remarquable, qu'il eſt étonnant qu'elle ſoit ſi peu connue. Le Guarini qui l'avoit tirée de Pauſanias, d'où je l'ai priſe, en a paré le commencement de ſon *Paſtor fido*, & en a fait l'origine des malheurs qui affligeoient l'Arcadie, dans le temps de l'action que ſon Poëme repréſente. Il y a pourtant fait quelques changemens. Par exemple, il a mis l'Arcadie au lieu de l'Etolie, & il a changé les noms de Coréſus & de Calirrhoé en ceux d'Amintas & de Lucrine. Vigenere dans ſes annotations ſur Philoſtrate, & Spon dans ſon Voyage en Grece rapportent l'hiſtoire tout au long.

Comme Pauſanias ne marque point dans quel ſiécle, ni ſous quel régne elle s'eſt paſſée, je me ſuis cru diſpenſé de faire plus que lui. J'ai embraſſé dans mon Ouvrage tout ce qu'il dit ſur cet évenement, & j'y ai ajouté de moi l'Epiſode d'Agenor & d'Anaxile. J'ai été obligé de changer quelque choſe au perſonnage de Calirrhoé. Je l'ai fait infidelle & parjure, à l'exemple de Guarini, au lieu

que dans l'original grec, elle eſt accuſée ſeulement d'être inſenſible. Et cela parce que ſelon notre morale, à laquelle j'ai dû m'accommoder, l'inſenſibilité dans le cœur d'une jeune fille eſt plutôt une vertu à imiter, qu'un vice à punir. Or un des principaux préceptes de la Tragédie, eſt de n'y point faire paroître de perſonnage tout-à-fait vertueux qui ait une fin malheureuſe, ce que j'ai évité dans celui de Calirrhoé, en la repréſentant coupable d'un parjure, qui eſt un vice plus commun, & reconnu pour tel dans tous les Pays du monde. Selon la Religion de Pauſanias, il n'y avoit rien à changer au caractére de Calirrhoé, pour faire une Tragédie réguliére, parce que dans cette Religion, on adoroit des Dieux, qui n'étoient pas favorables aux inſenſibles, & entr'autres Bacchus qui étoit le Dieu tutélaire des Calydoniens, chez qui cette action s'eſt paſſée. Peut-être même a-t-elle été imaginée pour établir, ou confirmer cette opinion.

Quant à Coréſus, que j'ai peint comme un homme d'une vertu ferme & ſévére, j'ai eu ſoin d'y mêler le défaut d'une colére trop emportée, qui lui fait demander à la Divinité, dont il eſt le Sacrificateur, une vengeance dont il eſt lui-même la victime.

Je laiſſe au Lecteur non prévenu à juger

de cette Piece, & je ne répondrai point à quantité d'objections qu'on y a faites, parce que cela eſt inutile. Je crois qu'on en pouvoit faire de très-ſolides : mais elles ne ſont pas venues à ma connoiſſance ; car, à dire le vrai, toutes celles dont j'ai été informé, étoient très-faciles à détruire ; & j'en ai fait convenir tous ceux qui me les ont propoſées, ou comme d'eux-mêmes, ou comme rapportées d'ailleurs.

ACTEURS.

ANTINOUS, Gouverneur de Calydon.
CALIRRHOE', sa Fille.
CORESUS, grand Sacrificateur de Bacchus.
ANAXILE, Niece d'Antinoüs.
AGENOR, Amant d'Anaxile.
IDAS, Confident d'Agenor.
ARBAS, Confident d'Antinoüs.
DORIS, Confidente de Calirrhoé.
CEPHISE, Confidente d'Anaxile.
LYDUS, de la suite d'Antinoüs.
UN GARDE.

La Scene est dans la Ville de Calydon, dans le Palais du Gouverneur.

CORESUS
ET
CALIRRHOE,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
ANAXILE, CEPHISE.

CEPHISE.

MAdame, je ſçai bien que la perte d'un pere,
Dans la nuit du tombeau rejoint à votre mere,
Offre un ſujet trop juſte à vos ennuis ſecrets;
Et moi-même à vos pleurs je mêle mes regrets:

Je ſçai qu'un ſang illuſtre eſt tout ce qu'il vous laiſſe.
Mais quel eſpoir ici flate votre triſteſſe !
Quel aſyle pour vous que ce Palais pompeux,
Dont le Maître, attentif à prévenir vos vœux,
Commande en cette Ville, & par le choix du Prince
Préſide, en ſon abſence, à toute la Province !
Frere de votre pere il aime en vous ſon ſang,
Et ſur vous rejaillit la ſplendeur de ſon rang.
Calirrhoé ſa fille, imitant ſa tendreſſe,
Oppoſe ſes bontés au malheur qui vous preſſe.
L'hymen qui doit l'unir au ſort de Coreſus,
Vous-même le voyez, ne l'occupe pas plus ;
Et vous ne voulez pas, dans tous ces avantages,
De la faveur des Dieux ſentir les premiers gages.

ANAXILE.

Ah, Cephiſe ! il eſt vrai, le ſort depuis deux jours
De Protecteurs puiſſans m'offre ici le ſecours ;
Et quoiqu'à ma diſgrace encor toute nouvelle,
On pût attribuer l'éclat de ce grand zéle,
Je crains peu que des cœurs ſi grands, ſi généreux
M'abandonnent jamais à mon ſort malheureux :
Mais envain leur bonté dans un ſi doux aſyle
Croit adoucir les maux de la triſte Anaxile ;
En vain par leurs bienfaits ils préviennent mes vœux,
Lorſqu'il y manque un bien qui ne dépend pas d'eux,

Et tel que si les Dieux m'en ôtent l'espérance,
La fin de mes malheurs n'est plus en leur puissance.

CEPHISE.

Et quel est ce bonheur, Madame, que les Dieux...

ANAXILE.

J'ai caché mon secret, Cephise, à tous les yeux:
Mais je sens que mes maux redoublent à les taire,
Et j'offense ta foi par un trop long mystére;
Ecoute-moi. Ton zele alarmé de mes pleurs
Te rend ingénieuse à flater mes douleurs;
Ta colére n'en veut qu'au sort impitoyable.
Cephise, croirois-tu que ce cœur déplorable,
Lui-même avec le sort conspirát en ce jour,
Victime dévouée aux rigueurs de l'amour?

CEPHISE.

Vous m'étonnez sans doute; & pour qui donc, Madame,
Prenez-vous tant de soin à cacher votre flamme?

ANAXILE.

Ah! ce n'est pas son nom qui me l'a fait cacher:
Il n'est rien qu'à mon choix on puisse reprocher.
Son mérite, le sang dont il tient la lumiére,
Justifieroit l'amour de l'ame la plus fiere:
Mais la fortune enfin, par une dure loi,
Lui fut de ses faveurs avare comme à moi.

L'un & l'autre certains du désaveu d'un pere,
Nous cachâmes nos feux sous un profond mystére.
Nul éclat, nul témoin ne l'a produit au jour.
La contrainte, Cephise, irritoit notre amour;
Et comme enfin toujours quelque espoir favorable,
Jusqu'au bord du tombeau, luit au plus misérable,
Nous nous flations qu'un jour le sort moins rigoureux
Mettroit l'un en état de rendre l'autre heureux.
Bientôt aux Argiens la guerre déclarée,
Sembla nous en montrer l'espérance assurée.
Le Roi part; mon amant accompagne ses pas,
Et cherche sous ses yeux la gloire & les combats.
Combien dans ses adieux éclata sa tendresse!
D'abord ardent, soigneux, fidéle à sa promesse,
Ses Lettres en secret m'assuroient chaque jour
Contre l'absence, hélas! si funeste à l'amour;
De ses succès divers me tenoient informée.
Et quel sujet de joie à mon ame charmée!
Quand j'appris que déja les essais de son bras
Lui gagnoient la faveur du Prince & des soldats!
Quel plaisir pour un cœur dont l'amour est extrême,
D'ouir toutes les voix élever ce qu'il aime!

Que le mien en ſecret s'applaudit de ſes feux !
Qu'un doux eſpoir enfin me flata pour tous deux !
Mais, ô revers fatal ! ô cruelle ſurpriſe !
Depuis un mois entier, ſon ſilence, Cephiſe,
Me livre à des ſoupçons, pires que mille morts,
Et qui de ma raiſon épuiſent les efforts.
Je ſens que je ſuccombe à mon impatience.
Mais quittons ce diſcours : Calirrhoé s'avance.

SCENE II.

CALIRRHOE', ANAXILE, CEPHISE.

CALIRRHOE'.

C'Est trop chercher, Madame, à jouir de vos pleurs.
Ma ſincére amitié, que touchent vos malheurs,
Rougit de ne vous voir attacher vos penſées
Qu'aux vains reſſouvenirs de vos douleurs paſſées,
Et vient vous faire part, pour en rompre le cours,
D'un ſecret qui contient le bonheur de mes jours.

ANAXILE.

Madame, l'amitié qui nous joint l'une & l'autre

Me fait trouver du moins mon bonheur dans le vôtre.

Par là de mon deſtin je trompe la rigueur.

Mais quel eſt ce ſecret, dont vous flatez mon cœur ?

Sans doute ce n'eſt pas cet illuſtre hyménée,

Dont Coréſus attend & preſſe la journée.

Tout Calydon le ſçait. Par quels autres bienfaits

Le Ciel a-t-il pour vous prévenu mes ſouhaits ?

CALIRRHOE'.

Par un bienfait ſuprême, où je n'oſois prétendre,

Que Calydon ignore, & qui vous va ſurprendre ;

C'eſt en rompant l'hymen dont vous parlez.

ANAXILE *à part.*

O Dieux !

CALIRRHOE'.

Vous m'allez croire un cœur volage, ambitieux,

Qu'éblouit la faveur, que la fortune entraîne,

Digne objet à vos yeux de mépris & de haine.

Que ces noms, juſte Ciel ! s'ils m'euſſent été dûs,

M'auroient ſauvé de pleurs en ſecret répandus !

Qu'ils ſont bien démentis dans le fond de mon ame !

Avec tout Calydon vous connoiſſez, Madame,

Ce Héros dont le bras guidé par ſa valeur,

Du beau sang, dont il sort, releve le malheur,
Qui du Prince chéri, semble seul dans l'armée
Occuper maintenant toute la renommée ?
Agenor, en un mot ?

ANAXILE.

Oui, Madame.

CALIRRHOE'.

C'est lui,
Que le Ciel pour époux me destine aujourd'hui.

ANAXILE.

Agenor ?

CALIRRHOE'.

Je l'aimois, s'il faut que je le dise,
Avant qu'à Coresus mon pere m'eût promise.
Je ne me donne enfin qu'à mon premier Vainqueur.

ANAXILE *bas.*

Qu'entends-je ? Ah ! cachons bien le trouble de mon cœur. *Haut.*
Vous me l'aviez prédit, vous m'étonnez, Madame,
Non de voir qu'Agenor ait pû toucher votre ame.
L'amour a des momens qu'on ne peut éviter.
Mais d'où vient que vos feux ont tant craint d'éclater ?

Pourquoi cette contrainte à votre ame imposée ?

CALIRRHOE'.

J'appréhendois l'éclat d'une amour mépriſée.

ANAXILE.

Vous ?

CALIRRHOE'.

Oui : de mon penchant admirez le pouvoir:
Mon cœur à Coréſus défendoit tout eſpoir.
Vainement à mes yeux il offroit, pour me plaire,
Le rang que dans ces lieux il tient après mon pere ;
Son ſang, mille vertus, la dignité, le nom
De Miniſtre du Dieu qu'adore Calydon ;
Tous ſes ſoins redoubloient ma rigueur combattue.
Le hazard offre à peine Agenor à ma vûe,
Dans tout mon ſang ému je ſentis s'allumer
Un feu, que ma raiſon négligea de calmer.
Et pourquoi m'impoſer cet effort inutile ?
Tout montroit à mes yeux ſa conquête facile ;
Son ame libre encor, l'infaillible moyen
De relever ſon ſort en l'uniſſant au mien,
L'égalité du ſang, cette foule importune
Qu'attirent malgré moi mes yeux & ma fortune.
Mais ô ciel ! quel affront humilia mon cœur !
Quel chagrin quand je vis mon ſuperbe Vainqueur

Ou ne pas remarquer, ou mépriſer peut-être
Tout ce que dans mes yeux les ſiens devoient connoître !
De mon cœur vainement je le voulus bannir;
Son aſpect, ſon idée, ou quelque ſouvenir,
Y rappelloit bientôt ma fatale tendreſſe.
Le ſort ſembla prêter une aide à ma foibleſſe;
La guerre contre Argos déclarée en ces lieux,
D'un Ingrat redouté vint délivrer mes yeux,
Il partit : je jurai d'en perdre la mémoire;
Et pour mieux aſſurer ce projet de ma gloire,
Je voulus dans mon cœur plein d'un dépit confus,
Aux froideurs d'Agenor oppoſer Coréſus.
Je l'écoute, & bientôt on conclut l'hyménée.
Pour ſix mois cependant j'en remis la journée,
Soit qu'à regret encor mon cœur s'y préparât,
Soit que pour mon bonheur le Ciel me l'inſpirât.
Déja nous approchions la fatale journée :
Jugez quelle nouvelle à mon ame étonnée !
Mon pere me fait voir une Lettre du Roi,
Où pour Agenor même il demande ma foi.

ANAXILE *à part.*

Ciel ! Et l'eſpoir d'abord réveilla votre flamme ?

CALIRRHOE'.

Aux plus doux des plaisirs j'abandonnai mon ame :
Je pensai qu'Agenor dans son sort malheureux,
Par fierté de courage, avoit caché ses feux,
Et n'en avoit voulu déclarer le mystére,
Que quand avec honneur il avoit cru le faire.
Enfin pour m'assurer un si charmant bonheur,
Je conjure mon pere, à qui j'ouvre mon cœur,
D'aller de Coresus retirer sa promesse;
Et mes pleurs d'autant mieux excitent sa tendresse,
Qu'il voit dans Agenor le favori du Roi,
Dont il gagne l'appui, s'il l'unit avec moi.
Sa vertu lui répond d'une faveur durable.
Que vous dirai-je enfin? tout me fut favorable.
L'hymen va pour jamais m'assurer mon Amant.

ANAXILE.

Et que dit Coresus de votre changement?
Sçait-il de son amour la disgrace cruelle?

CALIRRHOE'.

Non : il doit dans ce jour en sçavoir la nouvelle.
Il en va par mon pere apprendre le sujet.
J'en sens, je vous l'avoue, un déplaisir secret:
Et ma félicité par-là n'est point parfaite:

Mais

Mais dans quelques chagrins qu'un tel remords me jette,
Quel regret plus cruel ſeroit-ce pour mon cœur,
D'avoir laiſſé moi-même échaper mon bonheur!
Quel ſupplice pour moi dans ce juſte reproche!

ANAXILE.

Ainſi tout ſe prépare, & votre hymen s'approche.

CALIRRHOE'.

Sans doute; & de l'armée il arrive aujourd'hui,
Pour en preſſer l'inſtant trop différé pour lui.
C'eſt le Roi qui l'envoie: inſtruit de ſa venue,
Mon pere doit bientôt l'amener à ma vue.
Je vais le recevoir: je ne vous preſſe pas,
Pour voir quel eſt mon choix, d'accompagner mes pas.
Madame, je vois bien, à votre inquiétude,
Que vous voulez jouir de votre ſolitude.
Je ne vous contrains point, & je vais vous quitter:
Mais croyez, quelque amour qui me puiſſe flater,
Qu'il ne peut affoiblir dans mon ame fidelle
Les droits d'une amitié parfaite & mutuelle.

SCENE III.

ANAXILE, SEPHISE.

ANAXILE.

QUOI ? moi, que je la ſuive, & contraigne mes yeux,
A voir de ſon bonheur l'appareil odieux !
Que ma confuſion éclate devant elle !
Cephiſe, as-tu conçu ma diſgrace cruelle !

CEPHISE.

Oui, je vois qu'Agenor eſt celui dont la foi....

ANAXILE.

Quels tranſports elle a fait éclater devant moi !
O Dieux ! que ſon amour, que ſon bonheur l'enchante !
Combien de mon perfide elle paroît contente !
Ah ! malgré l'amitié que me juroit ſon cœur,
Que ſa joie excitoit ma haine & ma fureur :
Quel ſupplice eſt l'aſpect d'une rivale aimée !
Hélas ! je viens ici, par le ſort opprimée,
Chercher des Protecteurs contre ſes traits mortels.
Quels ennemis ailleurs me ſeroient plus cruels ?

O qui m'arrachera d'un ſi funeſte aſyle !

CEPHISE.

Madame reprenez un viſage tranquille.
Coréſus vient.

ANAXILE.

Sortons, tâchons par tous nos ſoins
D'aborder le Perfide, & l'ouir ſans témoins.

SCENE IV.

CORESUS, ANAXILE, CEPHISE.

CORESUS.

MADAME, quels malheurs....

ANAXILE.

Quand vous ſçaurez le vôtre,
Vous ſerez peu frapé, Seigneur, de ceux d'un autre.

SCENE V.

CORESUS *seul.*

QUe me veut-elle dire ? & quel eſt le malheur,
Qu'elle veut par ces mots annoncer à mon cœur ?
Qu'ils ont un rapport juſte à la crainte ſecrette,
Qu'un avis a jetté dans mon ame inquiéte !
Quoi donc ! Oubliroit-on ce que peut dans ces lieux
L'Interprete des Loix, le Miniſtre des Dieux ?
Que c'eſt à moi ſur-tout de venger les injures,
Qu'à leur pouvoir ſacré font les ames parjures ?
Je viens m'en expliquer, & ſans rien négliger...
Ah ! s'il faut que l'Ingrate ait oſé m'outrager !
Mais j'ai fait avertir Antinoüs ſon pere ;
Et je vais par lui-même éclaircir ce myſtére.
Il approche.....

SCENE VI.

ANTINOUS, CORESUS.

CORESUS.

SEIGNEUR, je viens vous informer
Du bruit le plus cruel qui me pût alarmer.
On dit que dans ce jour, & par votre aveu même,
Un Rival à mes vœux ravit tout ce que j'aime.

ANTINOUS.

Jamais trouble en effet ne fut égal au mien.
Le Roi pour Agenor m'écrit lui-même.

CORESUS.

Hé bien!
Quel embarras si grand, quelle peur vous arrête?
N'aviez-vous pas, Seigneur, une réponse prête?
Pouviez-vous pas d'abord faire sçavoir au Roi,
Qu'un serment à mes vœux engageoit votre foi?
Un serment que d'abord mon amour vous fit faire
Sur les Autels du Dieu que Calydon révére?

ANTINOUS.

Quel fruit cette réponſe auroit-elle produit ?
De mes deſſeins pour vous n'étoit-il pas inſtruit ?
Sans doute il a jugé cet obſtacle inutile :
Il a cru qu'à lever il lui ſeroit facile ;
Et que lui-même enfin voulant bien s'en charger,
Son pouvoir envers vous devoit me dégager.
Il chérit Agenor ; mais à le bien entendre,
Il a d'autres motifs qu'il nous laiſſe à comprendre.
Dans Calydon tous deux nous commandons pour lui ;
La Fortune à tous deux y donne un grand appui.
Il craint que l'union de mon pouvoir au vôtre,
Tandis qu'il eſt abſent, nous tentât l'un & l'autre.
Nous ſommes vous & moi fidéles à ſes loix :
Mais comme enfin les cœurs ſont peu connus des Rois,
Que la feinte à leurs yeux les couvre ou les déguiſe,
Ils ont toujours ſujet d'en craindre une ſurpriſe,
De prévoir les deſſeins dont on peut ſe flater,
Sur le pouvoir qu'on a de les exécuter.
A céder à ſes vœux, il ne peut me contraindre :

Mais vous & moi, Seigneur pourrions-nous ne pas craindre
Qu'un refus en secret allumant son courroux,
Bientôt sur votre hymen n'en attirât les coups?
De ma famille alors partageant la disgrace,
A quel chagrin mortel votre amour feroit place!
Que vous regretteriez moins rempli de vos feux,
Le temps où vous pouviez plus sage & plus heureux,
Et maître du destin & de l'un & de l'autre,
Me rendre ma parole, & retirer la vôtre!

CORESUS.

Je vous entends. Déja, sans m'avoir averti,
Votre cœur dès long-temps avoit pris son parti.
Mais de quel œil enfin votre fille voit-elle
Le prix dont vous payez ma tendresse fidelle?

ANTINOUS.

Ma fille à m'obéir met ses soins les plus doux.

CORESUS.

Ah! je n'en doute point, elle est digne de vous.
Avec quel front tranquille, avec quel artifice
Vous venez à mes yeux couvrir votre injustice!
Vous craignez, dites-vous, la colére du Roi.
Et du courroux des Dieux n'avez-vous point d'effroi?

N'ont-ils qu'un vain pouvoir, qu'un nom imaginaire ?
Suivez votre deſſein, mépriſez ma colére :
Cherchez votre bonheur dans votre changement.
Mais je ne vous rendrai jamais votre ſerment.
Redemandez-le aux Dieux, atteſtés par vous-même ;
Changez à votre gré leur volonté ſuprême :
Faites-leur voir qu'il eſt, pour dégager nos cœurs,
Des droits chez les Mortels plus ſacrés que les leurs,
Un tribunal plus ſaint, plus juſte, plus à craindre,
Et moi, qui ne vois qu'eux à qui je puis me plaindre,
Je vais avec éclat conjurer leur corroux,
De prouver leur juſtice en me vengeant de vous.

ANTINOUS.

Dans nos vœux incertains, aveugles que nous ſommes,
Les Dieux n'épouſent point les paſſions des hommes.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGENOR, IDAS.

IDAS.

C'En eſt donc fait, Seigneur, & vous allez la voir ?
Malgré tous les périls que vous pouvez prévoir,
Vous allez ſoutenir les larmes d'Anaxile ?

AGENOR.

J'ai fait pour m'en défendre un effort inutile.
Un refus obſtiné tiendroit d'un cœur ingrat,
Et pouſſeroit le ſien peut-être à quelque éclat ;
Il faut de ſon courroux calmer la violence.

IDAS.

Mais vous, répondez-vous de votre réſiſtance ?
Devant ſes yeux, Seigneur, pourrez-vous bien ſonger
A tout ce qui vous force à vous en dégager ?
Que le ſuccès aſſure, ou rompt votre fortune ?
Et que l'amour enfin, dont une ame commune

Se fait gloire souvent d'écouter les conseils,
Ne doit point disposer du sort de vos pareils ?
La gloire d'un Héros n'est pas d'être insensible:
Mais quand les yeux fermés sur sa perte infaillible,
Des plaisirs de l'amour sa fortune est le prix,
Il est à tous les yeux un objet de mépris.
On plaint peu des malheurs qu'il a choisis lui-même :
Trop heureux, si toujours dans son erreur extrême,
Son cœur, paisible au moins pouvoit se délivrer
Des regrets éternels qu'il s'osa préparer.

AGENOR.

Ah ! que dans ce moment ta juste défiance,
D'Anaxile sur moi connoît bien la puissance !
Quel penchant, juste Ciel, me soumit à ses loix !
Quels combats j'ai rendus ! Déja plus d'une fois
Je me suis en secret reproché la foiblesse
D'avoir conçu pour elle une vaine tendresse,
Qui, loin de la servir, écartoit de son cœur
Tous ceux dont la fortune auroit fait son bonheur.
Moi-même qui sorti de Héros dont la gloire
Dans Calydon encor fait aimer leur mémoire,
Qui tout plein des grandeurs d'une illustre maison,

Dont je m'étois flatté de relever le nom,
Souhaitois, cher Idas, qu'à mon ardeur guerriére,
Le sort ouvrît un jour une noble carriére;
Combien j'appréhendois que bornant mon destin,
Un hymen malheureux m'en fermât le chemin!
Mais comment à ses yeux pouvoir vaincre ma flamme?
Dans ces troubles secrets qui déchiroient mon ame,
Je vis Calirrhoé. Ses yeux doux & flatteurs
Sembloient m'offrir un sort brigué par mille cœurs.
Tu le crus comme moi. Que ne fis point ton zele,
Pour engager mes vœux à se tourner vers elle!
Par combien de raisons tu m'y voulus porter!
Mais il falloit un cœur qui pût les écouter.
Tout cédoit dans le mien aux beaux yeux d'Anaxile,
Et tout ce qu'y faisoit ma raison inutile;
N'étoit que d'ajouter de pénibles combats,
Aux tourmens d'un amour qu'elle n'étouffoit pas.

IDAS.

Je m'en souviens, Seigneur, & quel sort favorable
Vint appuyer pour vous mon zele secourable:
La guerre contre Argos jurée en ces Etats

Emporta loin d'ici votre amour & vos pas.
J'eſpérai tout, Seigneur, du ſecours de l'abſence.

AGENOR.

Et moi je me flattai d'une double eſpérance,
Ou bien par mes exploits de trouver le moyen
De faire quelque jour ſon bonheur & le mien,
Ou des rigueurs du ſort appellant à la gloire,
Par un trépas fameux aſſurer ma mémoire.
Le ſuccès, cher Idas, a paſſé mes ſouhaits.
Le Roi m'encouragea par ſes premiers bienfaits,
M'offrit contre mon ſort un appui ſalutaire;
Et ſans m'avoir inſtruit de ce qu'il vouloit faire,
Trop ſûr que ſes deſirs me ſerviroient de loi,
Lui-même il demanda Calirrhoé pour moi.

IDAS.

Ne lui dites-vous pas, Seigneur, qu'une autre chaîne?...

AGENOR.

C'étoit pour un Monarque une raiſon trop vaine.
Je lui dis ſeulement que par Antinous
Elle étoit engagée aux vœux de Coréſus.
Je le ſçai, me dit-il; mais des raiſons preſſantes
Me font craindre aujourd'hui deux maiſons trop puiſſantes.

Je veux par ton hymen en rompre les liens.
Sers les desseins d'un Roi, qui servira les tiens.
Sur ce secret, Idas, garde bien le silence.
Honoré de son choix & de sa confiance,
Mon zele convaincu n'eut rien à repliquer :
Et s'il faut que mon cœur ose ici s'expliquer,
L'ambition alors, séduisant mon courage,
Me fit de mon bonheur une si haute image,
Me le peignit si grand, que j'osai l'accepter,
Sans songer aux tourmens qu'il m'en pourroit coûter.
Je crus pouvoir alors étouffer ma tendresse ;
Je cherchai toutefois une aide à ma foiblesse :
Je voulus, par l'effort d'un silence affecté,
Qu'Anaxile comprît mon infidélité,
Afin qu'à mon retour contre moi prévenue,
Son dépit m'épargnât le péril de sa vue.
Du camp, sans l'avertir, j'arrive dans ces lieux,
Pour presser un hymen que troubleroient ses yeux.
Mais, ô vaine prudence ! ô rencontre fatale !
A peine je venois de quitter sa Rivale,
J'apprends, par un billet qu'elle me fait tenir,
Qu'elle habite en ces lieux, & veut m'entretenir.
Par ce fatal écrit d'une main si chérie,
Mon feu s'est réveillé dans mon ame attendrie.

Je n'ai pu ſans pleurer reconnoître ſes traits ;
Sa redoutable idée, avec tous ſes attraits,
Dans mon eſprit charmé d'abord eſt revenue.
Juge, ami, ſi j'ai lieu de craindre ici ſa vue.

IDAS.

Pourquoi donc en ces lieux, Seigneur, la cherchez-vous ?
Pourquoi ſi foible encor vous livrer à ſes coups ?
Sortons. Que craignez-vous de toute ſa colere ?
Que de vos feux par-là n'éclate le myſtere ?
Dites qu'ils ſont éteints. En pourra-t-on douter,
Quand on verra, Seigneur, vos ſoins à l'éviter ?
Calirrhoé croira que ſa beauté fatale,
Pour régner dans votre ame, en chaſſe une Rivale.
Elle s'applaudira du pouvoir de ſes yeux,
Et tiendra ſon triomphe encor plus glorieux.

AGENOR.

Moi, payer d'un tel prix les bontés d'Anaxile !
Mon cœur à l'offenſer ne fut que trop facile :
J'en ai honte ; & s'il faut la quitter en ce jour,
Ce ſera ſans chercher un indigne détour.
Sans vouloir d'une feinte appuyer ma défenſe ;
Et tu vas en juger. Je la vois qui s'avance.

SCENE II.

AGENOR, ANAXILE, CEPHISE, IDAS.

ANAXILE.

NE vous alarmez point, Seigneur, de mon abord ;
L'espoir de vous toucher & de changer mon sort
Ne me fait point ici chercher votre présence.
De mes pleurs désormais je vois trop l'impuissance,
Pour vouloir arracher de votre cœur charmé,
Le dessein éclatant que vous avez formé.
Il est trop avancé pour le pouvoir détruire.
Je vous viens seulement supplier de m'instruire,
Comment de votre honneur vous accordez la loi,
Avec les sentimens qui m'ôtent votre foi :
Par quel secret un cœur avec si peu de peine
Se défait, quand il veut, d'une si forte chaîne.
Voudriez-vous, Seigneur, m'en laisser tout le poids,
Quand d'une autre en ces lieux vous avez fait le choix ?

AGENOR.

Moi, que je vous apprenne un ſecret que j'ignore !

Ah ! m'accablent les Dieux que l'Etolie adore,
S'il eſt rien juſqu'ici qui vous ôte mon cœur ;
Si rien jamais ſans vous peut faire mon bonheur :
Mais dans l'état préſent de mon ſort & du vôtre,
Que pouvons-nous, Madame, eſpérer l'un de l'autre ?
Et pourra-t-il changer, ſi j'offenſe le Roi,
En rompant les deſſeins qu'il a formés pour moi ?
Qui ſçait où mes refus porteroient ſa vengeance ?
Combien vous coûteroit ma funeſte conſtance ?
Et ſeroit-il d'un cœur bien grand, bien généreux,
De vous envelopper dans mon ſort rigoureux ?
Flétrirois-je mon nom d'une tache ſi noire ?
Et ne vaut-il pas mieux à vous, à votre gloire,
Sacrifier ma flamme, & me faire une loi ?. . . .

ANAXILE.

Quel ſacrifice, ô Dieux ! qu'on m'offre malgré moi!
Dont moi-même je ſuis la fatale victime !
Et que me ſert l'effort de ce cœur magnanime,
Qui pour des maux douteux, que craint peu mon amour,
Me ravit le ſeul bien, pour qui j'aimois le jour !

Qui par ſon changement me veut prouver ſon zéle,
Et croit m'abandonner, ſans qu'il ſoit infidéle ?
O de mon vain eſpoir ſuccès trop malheureux !
Pour vos proſpérités j'ai formé mille vœux.
Le Ciel les a remplis ; mais ſa rigueur extrême
En tourne maintenant l'effet contre moi-même.
Dois-je m'en acquitter ? Un autre en a le fruit.
Rendrai-je grace aux Dieux de mon eſpoir détruit ?
Dois-je de leurs bienfaits célébrer la mémoire,
Parce que je vous perds heureux & plein de gloire ?
Mais croyez-vous, Seigneur, par ce nouveau lien,
Vous préparer un ſort moins triſte que le mien ?
Quelle douce vengeance à mon ame jalouſe !
Selon votre diſcours, vous prenez une Epouſe,
Dont la fortune ſeule a pour vous des appas.
Elle va ſe donner à qui ne l'aime pas.
Vous trahiſſez les feux du cœur le plus fidéle :
Elle trompe un Héros qui ſoupiroit pour elle.
Vous ne ſçauriez, épris de ſes nouveaux attraits,
Lui faire des ſermens que vous ne m'ayez faits.
Ceux dont elle vous flatte en trompérent un autre.
Que peut faire ſa foi pour raſſurer la vôtre ?

Et comment, sans amour, avez-vous espéré
Tromper long-temps son cœur par l'amour éclairé ?
Quels sujets éternels d'ennui, de défiance,
Va fournir à tous deux une telle alliance ?
Qu'ils vont empoisonner cette félicité,
Dont en me trahissant vous vous étiez flatté !

AGENOR.

Je les ai tous prévus, j'en ai frémi dans l'ame ;
Et par-là vous devez comprendre au moins, Madame,
Qu'entraîné malgré moi, sous un joug rigoureux,
Mon cœur ne change pas pour être plus heureux ;
Qu'un pouvoir souverain me force, me surmonte :
Un pouvoir qu'un grand cœur ne brave qu'à sa honte.
Le devoir ; oui, j'ai beau m'en plaindre & soupirer...

ANAXILE.

Ainsi donc pour jamais il faut nous séparer ?

AGENOR.

Ah, cruelle pensée où mon esprit s'égare !

ANAXILE.

Hé quoi, vous soupirez de cet arrêt barbare !
Et vous me l'annoncez ! Par ce soupir, Seigneur,
Sentez à quels périls s'engage votre cœur.
D'ambitieux conseils ont trop sçu vous séduire.
Ah ! si pour vous troubler un mot a pu suffire ;
Si ce malheur de loin vous porte de tels coups,
A le voir achevé vous sera-t'il plus doux ?
Quels regrets ! quels retours d'inutiles tendresses,
De votre ambition démentant les promesses,
Sçauront faire à ce cœur trop tard désabusé,
Sentir le prix du bien qu'il aura refusé !
Quel autre en pourrez-vous accuser que vous-même ?
Qui vous plaindra, Seigneur, en ce malheur extrême ?
Est-ce moi, qui par vous en sens un plus affreux ?
Qui vois en d'autres mains l'objet de tous mes vœux ?
Adieu : souvenez-vous que dans votre disgrace,
Anaxile en votre ame eut jadis quelque place,
Et qu'enfin vous songez à vous en dégager,
Aux premieres faveurs du sort, qui peut changer.

AGENOR.

Ah, Madame, arrêtez. Ma foibleſſe prévue,
M'avoit fait avec ſoin éviter votre vue ;
Et je ſens bien ici que pour vous réſiſter,
Mon cœur juſques au bout la devoit éviter.
Votre propre intérêt m'avoit pourtant fait croire,
Que vous-même appuiriez le parti de ma gloire :
Mais vous la flétriſſez par un honteux ſoupçon.
Allons, que l'avenir me faſſe grace ou non,
C'eſt à vous que je veux prouver ma foi ſincere.
Oui, de Calirrhoé je vais trouver le pere,
Reculer notre hymen pour vous laiſſer le temps
De peſer avec ſoin mes motifs importans ;
Et quoique là-deſſus vous me puiſſiez preſcrire,
J'en atteſte les Dieux, vous m'y verrez ſouſcrire,
Duſſé-je ſur ma tête attirer en ce jour
Tous les malheurs par-là qu'a prévus mon amour.

ANAXILE.

Seigneur, un tel diſcours, en l'état où vous êtes,
Sans doute doit flatter mes alarmes ſecrettes :
Pardonnez toutefois à mes ſoupçons jaloux ;
En me donnant du temps, peut-être croyez-vous
Que dans mon cœur enfin ma raiſon ramenée,

Ne voudra point troubler votre heureux hymé-
née,
Que j'oublirai pour vous l'intérêt de mes feux :
Mais c'eſt trop exiger de ce cœur malheureux,
De vouloir que tout prêt de perdre ce qu'il aime,
Entre les mains d'un autre il le livre lui-même.
C'eſt un effort, Seigneur, trop pénible pour
moi ;
Et ma Rivale enfin recevant votre foi,
N'en goûtera pas moins un ſort doux & tranquil-
le,
Quand il n'y manquera que l'aveu d'Anaxile.
Car enfin c'eſt à quoi rien ne me peut forcer :
Je vous en avertis, c'eſt à vous d'y penſer.

SCENE III.

AGENOR, IDAS.

AGENOR.

NON, non, ne craignez rien. Votre doute
m'outrage,
Et je vais pour jamais vous ôter tout ombrage.
Et quel Tigre à vos pleurs auroit pû réſiſter ?

O Dieux ! quelle tendreſſe elle a fait éclater !
Dans ſon juſte courroux quelle douceur extrême !
A quel rare bonheur je renonçois moi-même !
Vains déſirs de grandeur, vous m'aviez trop ſéduit.
Je déteſte le piége où vous m'avez conduit.
De la faveur du ſort quel bien pouvois-je attendre,
Qui fût du prix d'un cœur ſi fidéle & ſi tendre ?
Et je pourrois le perdre ? Allons ne tardons plus,
Et pour me dégager cherchons Antinous.

SCENE VI.

ARBAS, AGENOR, IDAS, UN GARDE.

ARBAS.

UN revers imprévu trouble votre hyménée,
Seigneur. Toute la ville aux larmes condamnée,
Eprouve en ce moment la colere des Dieux.
Au nom d'Antinous je vous cherche en ces lieux.
Il vous demande. Allez, partez en diligence,
Vos ſoins ſeconderont ſon zéle & ſa prudence.

AGENOR.

Quel eſt donc ce malheur ? Quel important ſou-
ci ? . .

ARBAS.

Ne perdez point de temps à m'écouter ici.
Ce Garde juſqu'à lui ſoigneux de vous conduire,
Dans la route, Seigneur, ſçaura vous en inſtruire.

SCENE V.

ARBAS *ſeul.*

O Jour pour Calydon à jamais douloureux !
Qui paſſe les horreurs des maux les plus af-
freux !
Devant Calirrhoé comment pourrois-je faire
Le récit d'un malheur à tous ſes vœux contraire ?
Mais je la vois.

SCENE VI.

CALIRRHOE', ARBAS.

CALIRRHOE'.

QUEL bruit eſt par-tout répandu ?
Quel ſujet fait courir tout le peuple éperdu ?
Quels ſont ces cris, Arbas, que je ne puis comprendre ?
Et d'où naiſſent ces pleurs que je te vois répandre ?

ARBAS.

Ah, Madame ! écoutez un triſte évenement,
Qui s'en va vous combler d'horreur, d'étonnement.
On vous a raconté quel ravage effroyable
Fit jadis en nos champs un monſtre épouvantable,
Redoutable vengeur de Diane en courroux.
Tout ce qu'en a le temps fait paſſer juſqu'à nous,
N'a rien à comparer au prodige funeſte,
Dont nous vient accabler la colere céleſte.
Dans le temple prochain voué par nos ayeux

A la Divinité qui protége ces lieux,
Le triſte Coréſus offroit un ſacrifice,
Et par ſes vœux ardens imploroit ſa juſtice.
Dieu puiſſant, diſoit-il, ſi mon zéle jamais
T'offrit quelque victime au gré de tes ſouhaits,
Daigne ici le montrer, prends part à mon injure;
Venge-moi, venge-toi des mépris d'un parjure.
Ces mots, ſa voix, ſon front inſpiroient la terreur,
Et des larmes couloient de ſes yeux en fureur.
Mais, ô prodige affreux qui n'eut jamais d'exemple!
A peine il a parlé, les colonnes du Temple,
Les murs en s'agitant ſemblent ſe dérober
Sous le faîte tremblant, & tout prêt à tomber.
Sur les vaſes ſacrés l'Autel, qui ſe renverſe,
Jette au milieu du vin le bucher qu'il diſperſe.
Et quel nouveau prodige augmente encor la peur!
Il s'en forme, il en ſort une épaiſſe vapeur,
Qui, ſans monter au Ciel, répand comme une nue
Son tourbillon fatal ſur la foule éperdue.
En croiriez-vous l'effet? C'eſt un poiſon ſubit
Dont leur ſang enflammé leur trouble à tous l'eſprit.

La fureur s'en empare, & le regard farouche,
Le front pâle & livide, & l'écume à la bouche,
Ils sortent tous du Temple, & dans la Ville épars,
Avec des cris affreux courent de toutes parts.
A ceux qu'ils ont touché le mal se communique.
Rien ne peut arrêter cette fureur publique.
Tous ensemble mêlés, ne se connoissant pas,
Ils se livrent entr'eux les plus cruels combats,
Ou d'un embrasement ils menacent la Ville.
Tout s'enfuit devant eux. On se fait un asyle
Des maisons & des tours, & des Temples des Dieux.
Le trouble, la terreur, la mort régne en tous lieux,
Et présente aux regards l'affreuse destinée
D'une Ville au Vainqueur en proie abandonnée.

CALIRRHOE'.

O Ciel! qu'ai-je entendu!

ARBAS.

Votre pere à ce bruit
Part, accourt vers le Temple où sa garde le suit.
Quel désordre, grands Dieux! quel spectacle l'étonne!

Tout le peuple lui crie, & lui-même il ordonne,
Qu'au plus prochain Oracle on coure s'adreſſer,
Pour ſçavoir les moyens de le faire ceſſer.
Lydus y vole : Et moi, tandis que votre pere
Emploie à d'autres ſoins ſon zéle ſalutaire,
Je viens vous raconter ce funeſte ſuccès,
Et fermer en entrant les portes du Palais.

CALIRRHOE'.

O malheur ſans exemple ! ô prodige incroyable !
Quel crime allume ici ta foudre redoutable,
Juſte Ciel ! Mon amour t'auroit-t'il irrité ?
D'une ſecrette horreur mon cœur eſt agité.
Mais que fait Agenor ? Son courage & ſon zéle
Dans ce déſordre.....

ARBAS.

Il vient d'en ſçavoir la nouvelle ;
Et d'abord a couru dans ces preſſans beſoins
Se joindre à votre pere, & partager ſes ſoins.
Que ne peuvent ſur lui l'amour & la Patrie !

CALIRRHOE'.

Dieux puiſſans, conſervez & l'une & l'autre vie.
Je vous offre la mienne. Et toi, cours, cher Arbas,
Va rejoindre mon pere, & ne le quitte pas.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANTINOUS, ARBAS.

ANTINOUS.

QUOI ? le peuple troublé de ce fatal prodige,
M'oſe imputer, dis-tu, le malheur qui l'afflige ?

ARBAS.

J'ignore s'ils ont tous le même ſentiment :
Mais ſoit que Coréſus, offenſé vivement,
Ait ſçû dans les eſprits ſemer cette croyance,
Pour engager leur haine à ſervir ſa vengeance ;
Soit qu'eux-mêmes touchés des plaintes qu'en tous lieux
Il pouſſe contre vous, en atteſtant les Dieux,
Se ſentent ébranlés par ce prodige horrible,
Qu'ils ont vû de ſi près ſuivre ſa voix terrible ;
Il en eſt peu, Seigneur, à ne vous point tromper,
Que cette idée au moins ne paroiſſe frapper.

ANTINOUS.

C'eſt une idée, Arbas, dont l'apparence eſt vaine.
Si des Dieux en effet je méritois la haine,
Leur foudre juſqu'ici ſoigneux de m'excepter
Sur un peuple innocent iroit-il éclater ?
Je ſçai qu'en plus d'un lieu, même en cette Province,
Souvent ſur les ſujets ils ont puni le Prince :
Mais de ce titre enfin qu'ai-je à craindre pour moi,
Puiſque de ces Etats je ne ſuis pas le Roi ?

ARBAS.

Non, Seigneur ; mais le peuple expliquant ſa penſée
Croit auſſi que des Dieux la majeſté bleſſée,
Punit par-là le Roi, dont l'ordre criminel
Vous fit rompre un ſerment ſi ſaint, ſi ſolemnel.
Et quant à vous, Seigneur, n'euſſiez-vous pour ſupplice
Que ce ſpectacle affreux qu'étale leur juſtice,
Tous ces combats, ces cris....

ANTINOUS.

Ils me percent le cœur :
Mais enfin, cher Arbas, je n'en ſuis pas l'auteur.
Le coupable, crois-moi, c'eſt Coréſus lui-même,

Qui veut forcer des Dieux la majesté suprême ;
A venger sans raison un amour que sa foi
Devoit sacrifier aux ordres de son Roi.
Hé quoi ! n'as-tu pas vû leur sévere justice
Rejetter hautement son fatal sacrifice,
Et comme criminels traiter sans nul égard,
Ceux qui par leur présence y sembloient prendre part ?
Châtiment toutefois, hélas, trop effroyable !
De quels chagrins mortels ce désordre m'accable !
Pour y porter mes soins, précipitant mes pas,
Tout ce que j'ai pû faire, aidé de mes soldats,
C'est après un effort & long & difficile,
D'avoir pû repousser vers les murs de la Ville ;
Tous ceux qui tourmentés du funeste poison,
Montroient, en nous fuyant un reste de raison.
J'en ai fait avec soin fermer les avenues.
Les plus désespérés dispersés dans les rues,
Ont été, sans réserve, en cette extrêmité
Immolés, malgré nous, à notre sureté.
C'est maintenant aux Dieux, que ma douleur implore,
De m'inspirer ici ce qu'il faut faire encore.
Puisse bientôt Lydus, de l'Oracle chargé,
Me délivrer du trouble, où je me vois plongé ;

Et que... Mais grace au Ciel, il vient; & son visage,
Ses pas précipités me sont un doux présage.

SCENE II.

LYDUS, ANTINOUS.

LYDUS.

RASSUREZ-vous, Seigneur, & calmez vos esprits,
Nos malheurs vont cesser.

ANTINOUS.

Quoi? qu'as-tu donc appris?
Et quel est le bonheur que le Ciel nous annonce?

LYDUS.

La Prêtresse en mes mains remettant sa réponse,
Le calme à Calydon sera bientôt rendu.
Va, porte à Coresus ce billet attendu,
Dit-elle. C'est à lui d'en donner connoissance
Au peuple qui l'attend avec impatience.
Mais si tu l'ose ouvrir, ton trépas est certain.

ANTINOUS.

Ainsi donc Coresus l'a reçû de ta main.

LYDUS.

De cet ordre sacré je n'ai pû me défendre.

ANTINOUS.

Hé bien, l'a-t-il ouvert ? Te l'a-t'il fait entendre ?

LYDUS.

Il l'a pris de mes mains avec empressement ;
Et quoiqu'il ne l'ait lû que des yeux seulement,
J'ose vous assurer que d'un malheur extrême
Cet oracle fatal le menace lui-même,
Et qu'un trouble plus grand ne l'ébranleroit pas,
S'il avoit lû, Seigneur, l'arrêt de son trépas.
Justes Dieux ! est-ce ainsi que vous vengez mes larmes !
A-t-il dit, d'une voix qui marquoit ses alarmes.
Tant de trouble, & ces mots m'ont fait appréhender
Qu'instruit seul de l'oracle, il voulût l'éluder,
Se ménager le temps d'une fuite soudaine :
Mais, Seigneur, là-dessus ne soyez point en peine.
Me séparant de lui, j'ai par-tout répandu,
Que sur votre destin l'Oracle étoit rendu,
Qu'aux mains de Corésus je l'ai remis moi-même.

ANTINOUS.

Ta crainte est légitime, & ta prudence extrême.

Il

Il n'en faut point douter, l'Oracle eſt contre lui.
Quel bruit ſon fier courroux en feroit aujourd'hui,
Qu'il en triompheroit, s'il m'eût été contraire,
Et qu'il en eût bientôt publié le myſtere!
Que veut-on?

SCENE III.

UN GARDE, ANTINOUS, LYDUS.

LE GARDE.

CORE'SUS, Seigneur, veut vous parler.

ANTINOUS.

Coréſus? Quel motif peut ici l'appeller?
Il peut entrer. (*Le Garde ſort.*) Il vient me donner part peut-être,
De ce qu'il eſt contraint de faire à tous connoître.
Mais de moi déſormais que peut-il ſouhaiter?

SCENE IV.

CORE'SUS, ANTINOUS.

CORE'SUS.

UN moment ſans témoins pouvez-vous m'écouter ?

ANTINOUS.

Oui ; qu'on nous laiſſe. Hé bien qu'avez-vous à m'apprendre ?

CORE'SUS.

Les Dieux me vengent plus que je n'oſois prétendre.
Le plus affreux péril vous menace en ces lieux.

ANTINOUS.

Moi ?

CORE'SUS.

Vous & votre fille.

ANTINOUS.

Et ma fille, grands Dieux !
Quel ordre, ou quel péril ſi grand, ſi manifeſte.....

CORE'SUS.

Coupable envers les Dieux d'un parjure funeſte,
Pouvez-vous ignorer quelle main vous pourſuit ?
J'ai leur arrêt en main. Tremblez, cherchez ſans bruit
Les moyens de jouir avec pleine aſſurance
Des foibleſſes d'un cœur qui dédit leur vengeance.

ANTINOUS.

Moi, trembler ! & pourquoi ? Je ne crains rien des Dieux.
Montrez-moi votre arrêt, pour convaincre mes yeux.

CORE'SUS.

Je le vois bien, les Dieux, qu'irrite votre offenſe,
Par votre aveuglement commencent leur vengeance.
Puiſque vous le voulez, contentez vos ſouhaits.
Liſez : de cette main vous connoiſſez les traits ;
Regardez ſi des Dieux vous n'avez rien à craindre.

ANTINOUS, *à part.*

Avec tant de fierté voudroit-il encor feindre !
Ouvrons, voyons quel eſt le ſort de Calydon.
D'où vient que de ma fille ici je vois le nom ?

(*Il lit.*)

Rien ne fera ceſſer votre malheur extrême,
Si ſur les Autels du Dieu même
A qui Calydon eſt voué,
Coréſus offenſé ne venge ſa querelle
En immolant Calirrhoé,
Ou l'un de ſes Amans qui s'offrira pour elle.

Qu'ai-je lû ! quel arrêt ! le croirai-je, grands Dieux ?

CORE'SUS.

Il ne faut point ici perdre un temps précieux :
La nouvelle par-tout eſt déja répandue,
Que j'ai reçu des Dieux la réponſe attendue.
Le peuple veut la voir ; & pour le contenter,
J'ai dit que là-deſſus j'allois vous conſulter.
Au ſortir de ces lieux, que pourrai-je lui dire ?

ANTINOUS.

Hélas ! en un moment quel conſeil puis-je élire ?
D'un peuple qui m'aſſiege où fuirai-je les yeux ?
De quel front m'oſerois-je éloigner de ces lieux ?
Le Roi m'en a commis le ſoin en ſon abſence,
Pourrois-je juſques-là trahir ſa confiance,
Déshonorer ſon choix, & mon nom & mon rang,
Perdre ma gloire enfin, pour conſerver mon ſang ?

Mettrai-je mon eſpoir ſur une autre victime ?
Eſt-il encor des cœurs qu'un ſi grand zéle anime ?
Non, s'il étoit encor quelque aſyle pour nous,
Nous ne le ſçaurions plus attendre que de vous.
Qui peut armer les Dieux, peut déſarmer leur haîne :
Mais je ne vous fais point une priere vaîne.
Je me ſens déſormais trop coupable à vos yeux,
Pour oſer implorer vos ſoins auprès des Dieux.

CORE'SUS.

Vous l'avouez enfin, vous ſentez quelle injure,
A ma flamme indignée a fait votre parjure.
Tantôt votre fierté mépriſoit mes douleurs :
Vous les mépriſeriez encor ſans vos malheurs.
Je ne dois ce retour qu'au ſort qui vous menace.
Quel état maintenant voulez-vous que j'en faſſe ?
Et quoiqu'un lâche amour me parle encor pour vous,
Qu'eſpérez-vous de moi près des Dieux en courroux ?
Ils ne me vengent pas, ils ſe vengent eux-mêmes ;
Ils puniſſent l'affront fait à leurs loix ſuprêmes.
De votre châtiment ils ont déja fait choix.
Les prirai-je pour vous de révoquer leurs loix ?

Vous qu'à les redouter leurs bras n'a pû résoudre,
Qu'entre l'éclair fatal & l'instant de la foudre ?

ANTINOUS.

Seigneur, de l'un à l'autre il est assez de temps,
Pour désarmer les Dieux de nos larmes contens.
Et s'il faut pour ma fille .... On vient. Hélas ! c'est elle.
Vient-elle entendre ici sa sentence mortelle ?

CORE'SUS.

Quel trouble à son aspect vient encor m'agiter ?

SCENE V.

CALIRRHOE', CORE'SUS. ANTINOUS, DORIS.

CALIRRHOE', *à part le premier Vers.*

OU i rencontré-je ici ! je ne puis l'éviter.
Peut-être vos discours sont troublés par ma vue,
Seigneur : mais on entend la populace émue,
Autour de ce Palais demander à grands cris,
Qu'on lui montre son sort, que vous avez appris.
On s'emporte ; & je crains que pour peu qu'on differe, ...

ANTINOUS.

O deſtin trop funeſte ! ô trop malheureux Pere !

CALIRRHOE'.

Vous pouſſez des ſoupirs & répandez des pleurs :
Quel eſt donc le ſujet d'où naiſſent vos douleurs ?

ANTINOUS.

La colere des Dieux contre nous ſe déclare ;
Par un cruel trépas leur arrêt nous ſépare.

CALIRRHOE'.

Qui doit mourir, Seigneur ? ce n'eſt pas vous ?

ANTINOUS.

Hélas !
Ils me haïſſent trop pour vouloir mon trépas.

CALIRRHOE'.

Eſt-ce moi ? parlez donc, & m'expliquez le reſte.

ANTINOUS.

Tiens, lis. Tu l'apprendras par cet écrit funeſte.

CALIRRHOE' *après avoir lû l'Oracle.*

O Ciel !

ANTINOUS.

Tu vois le ſort qui menace tes jours :
Voici pour le parer, ton unique ſecours,
C'eſt lui qui par ſes vœux offerts avec nos larmes,
Peut ſeul fléchir les Dieux, & calmer nos alarmes.

Quels prodiges ſur eux nous marquent ſon pouvoir !
Mais tous mes vœux enfin doivent peu l'émouvoir,
Je t'en laiſſe le ſoin comme à la moins coupable.
C'eſt moi qui te fis rompre un ſerment redoutable ;
Moi de qui la facile & funeſte bonté,
Autoriſa ton cœur à l'infidélité.
Tout plein d'un doux eſpoir, je cours par ma préſence,
D'un peuple impatient flatter la violence.
Ma fille, c'eſt à toi de défendre tes jours,
Et ſonger que les miens auront le même cours.

SCENE VI.

CALIRRHOE', CORE'SUS.

CALIRRHOE'.

SEigneur, que vous dirai-je, & dans quelle eſpérance
Soutiens-je ici vos yeux que bleſſe ma préſence ?

Comment intéreſſer aux malheurs de mon ſort
Celui de qui les vœux ont obtenu ma mort ?
Quelle reconnoiſſance en ferois-je paroître ?
Que vous offrir ? Un cœur dont un autre eſt le maître ?
Une foi violée, & des vœux qu'en ce jour
La frayeur de la mort rendroit à votre amour ?
Pour un cœur généreux quel indigne ſalaire !
Quel moyen d'appaiſer, Seigneur, votre colere !

CORE'SUS.

Ah ! je n'entends que trop ce ſincere diſcours.
Votre cœur en ſecret redoute mes ſecours.
Il s'en avoue indigne, & m'étale ſon crime,
De peur d'être le prix de l'amour qui m'anime.
Mais perdez cette crainte, & connoiſſez moi mieux.
Ma tendreſſe a déja dédit l'arrêt des Dieux ;
Et ſi je puis encore, au gré de votre Pere,
Les fléchir par mes vœux, je ſuis prêt à le faire :
Mais malgré ce penchant qui m'eſt encor trop doux,
S'il falloit que mon cœur, trop prévenu pour vous,
Pût accepter encor votre main infidelle,
Mon trépas préviendroit votre honte éternelle.

CALIRRHOE'.

Je ne m'étonne point, Seigneur, de ce courroux ;
Il doit à votre cœur paroître encor trop doux :
Mais si je vous avois expliqué le myſtere
De ce manque de foi, d'où naît votre colere,
Loin de m'en faire encor le déplorable objet,
Peut-être croiriez-vous avec plus de ſujet,
Que votre ame en ſes vœux ardente, impétueuſe,
Vous a porté trop loin contre une malheureuſe.

CORE'SUS.

Et que pourrez-vous dire après l'indignité ? . . .

CALIRRHOE'.

Ce qui n'eſt que trop vrai dans ce cœur agité.
Avant que d'accepter l'offre de votre flamme,
Agenor en ſecret avoit touché mon ame.
Je l'aimois.

CORE'SUS.

Vous l'aimiez ? Que votre cœur pour lui
Ne fit-il donc dès-lors ce qu'il fait aujourd'hui ?

CALIRRHOE'.

C'eſt ma honte, Seigneur : mais ce n'eſt pas un crime.
A ſes yeux vainement éclatoit mon eſtime ;
Il n'y répondoit pas. Pour ne plus y penſer,
Je vous crus de mon cœur digne de le chaſſer.

Je vous l'offris. J'allois, contente de ma gloire,
Par les nœuds de l'hymen assurer ma victoire,
Lorsque pour Agenor on demanda ma foi.
Et quel cœur appuyé des volontés d'un Roi,
Et déja prévenu par un amour extrême,
Néglige le moment de son bonheur suprême ?
Si je l'eusse manqué, pour me garder à vous,
Votre destin, Seigneur, en étoit-il plus doux ?
N'auriez-vous pas bientôt dans mon ame contrainte,
Connu l'amour secret dont elle étoit atteinte ?
Que de chagrins pour vous, & plus encor pour moi !
Si vos vœux à l'amour ne devoient pas ma foi,
Du moins vous possédiez l'objet de votre flamme.
Et moi sans qu'avec vous rien pût flatter mon ame,
Dans ce fatal hymen je ne verrois, Seigneur,
Qu'un obstacle éternel à mon plus doux bonheur.
Peut-être ce parti vous plairoit mieux que l'autre :
Mais si j'ai préféré mon intérêt au vôtre :
En reprenant ma foi, si j'ai cru faire mieux,
Est-ce un crime à blesser les hommes & les Dieux ?
D'où vient que la premiere & la moins criminelle,

Ils veulent me punir d'une mort si cruelle?

CORESUS.

Et pourquoi ce bonheur, qui vous sembloit si doux,
Devoit-il me coûter de si funestes coups?
Par quel droit falloit-il m'en rendre la victime?
Cruelle, avez-vous crû que vous puissiez sans crime,
D'un cœur tel que le mien trahir ainsi les feux?
Ah! Si l'intérêt seul doit régler tous nos vœux,
Si les droits des Mortels n'ont plus d'autre justice,
Comme votre intérêt vouloit que je périsse,
Le mien doit donc aussi m'obliger à mon tour,
A vous laisser périr pour venger mon amour.
Que devient & la gloire & l'horreur pour le crime,
Dans un cœur qui reçoit cette lâche maxime?
Le mien jusques au bout sçaura la rejetter;
Et je vous servirai loin de vous imiter:
J'emploirai mes efforts pour vous sauver la vie.
Allez: & si l'effet seconde mon envie,
Tout le prix que j'en veux, c'est d'avoir confondu
Les sentimens ingrats d'un cœur qui m'étoit dû.

CALIRRHOE'.

Seigneur, à vos bontés je ne sçai que répondre,

Vous en avez déja trop fait pour me confondre ;
Et de vos derniers soins quoiqu'il puisse arriver,
Croyez, dans les malheurs que je puis éprouver,
Que le plus grand de tous pour mon ame coupable,
C'est l'éternel regret, la honte irréparable
D'avoir été l'objet de vos vœux les plus doux,
Sans répondre à l'amour d'un Héros tel que vous.

SCENE VII.

CORE'SUS *seul.*

VOILA donc pour mes feux tout ce que l'on peut faire ?
Des discours les plus doux on flatte ma colere :
On me loue ; & je suis un Héros généreux,
Pourvu qu'il soit permis de mépriser mes vœux.
Mais allons. Si ma flamme est par elle trahie,
J'ai de quoi me venger, en lui sauvant la vie.
Ce n'est pas trop enfin, pour mes vives douleurs,
Que son sang épargné lui coûte au moins des pleurs.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGENOR *seul.*

L'ORACLE a de nos maux promis la fin prochaine.
Par-tout on en répand l'eſpérance certaine.
Qu'ai-je à ſçavoir de plus ? que viens-je ici chercher ?
Le ſort de Calydon ne peut plus empêcher
Qu'on ne veuille au plutôt, & dès demain ſans doute,
Achever cet hymen que mon ame redoute.
Pour en rompre les nœuds, après l'avoir conclu,
Il faudra m'expliquer ; & j'y ſuis réſolu :
Mais à me déclarer quelque amour qui m'anime,
D'un Roi trop généreux le courroux légitime,
L'affront dont je flétris une jeune beauté,
Qui m'offroit un bonheur que j'ai peu mérité ;
De mes propres amis les plaintes infaillibles,

Par avance en mon cœur portent des coups sensibles.
Ah ! que dans les périls que je viens d'éprouver,
Contre un peuple en fureur que je voulois sauver,
N'ai-je pû rencontrer un trépas honorable !
O de notre raison appui peu secourable !
Qu'il est rare qu'un cœur par l'amour combattu,
Ne laisse en aucun piege égarer sa vertu !

SCENE II.

ACENOR, CORE'SUS.

CORE'SUS.

SEIGNEUR, dans ce palais dont je sortois à peine,
Votre abord souhaité sur mes pas me ramene :
Je voulois vous parler. Sçavez-vous qu'en ces lieux
On vient de recevoir la réponse des Dieux ?

AGENOR.

Le bruit dans Calydon commence à s'en répandre :

Mais ce qu'elle contient, on n'a pû me l'apprendre.

Je venois le ſçavoir.

CORE'SUS.

Apprenez-le de moi.

Vous en pourrez trembler: j'en ai pâli d'effroi.
Celle qui me trahit, celle qui vous préfere,
Doit mourir aujourd'hui par leur arrêt ſévere;
Son ſang ſur un Autel doit être répandu;
Et j'en ſuis le miniſtre.

AGENOR.

O Ciel! qu'ai-je entendu!

CORE'SUS.

Mais un eſpoir lui reſte.

AGENOR.

Et quoi! que faut-il faire?

CORE'SUS.

Ce que je ferois ſeul, ſi j'avois pû lui plaire;
Ce qu'un amour heureux dicte au cœur d'un Héros,
Liſez. Votre devoir eſt tracé dans ces mots.
Vous voyez. Elle meurt, ſi pouſſé d'un vrai zéle,
Quelqu'un de ſes amans ne s'immole pour elle.
Nos malheurs autrement ne ſçauroient prendre fin.

C'eſt

C'eſt à vous maintenant de régler ſon deſtin.
Si vous n'oſez mourir pour lui ſauver la vie,
Vous vous couvrez tous deux d'une égale infa-
mie ;
Elle qui fit en vous un choix injurieux ;
Vous qui craignez pour elle un trépas glorieux :
Pour elle qui bornée au bonheur de vous plaire,
Oſa des Dieux pour vous mériter la colere.
Allez, heureux Rival, dont la témérité
Crut me ravir un bien qui m'avoit tant coûté ;
Tirez-vous maintenant du fatal précipice,
Où vient de vous jetter votre propre injuſtice.
Prenez votre parti. Je vous laiſſe y penſer.

AGENOR.

Demeurez. Il eſt pris. Vous pouvez l'annoncer.
Vous ne jouirez point de mon incertitude.
L'arrêt de mon trépas n'a rien pour moi de rude :
Je veux bien le ſubir, & j'en ai des raiſons
Qu'un myſtère éternel dérobe à vos ſoupçons.
Mais ſans autre motif, il ſuffit que ma vie
Offerte aux Immortels peut ſauver ma Patrie.
Je l'ai déja ſervie en de ſanglans combats :
Fuirois-je ici pour elle un ſi noble trépas ?
Vous regardez ma mort ainſi qu'une victoire.
Elle fait votre joie : elle fera ma gloire ;

Et ſi j'ai peu vécu, ſi mon bras, à mon choix,
Ne s'eſt pas ſignalé par d'aſſez grands exploits,
Ce glorieux effort, qui ſauve ma Patrie,
Raſſemble tout l'éclat de la plus longue vie.
Il vaut ſeul à mon nom mille exploits éclatans.
Et qui meurt comme moi, vécut aſſez long-temps.

CORE'SUS.

Qu'entends je! quel diſcours! quelle ame magnanime!
Eſt-ce vous que le Ciel doit prendre pour victime?
Eſtes-vous ce Rival, l'objet de mon courroux?
Quelles vertus ici vois-je briller en vous?
Après m'avoir ravi tout ce qui m'a ſçû plaire,
Viennent-elles encor m'arracher ma colere?
Etonner ma vengeance? Et comment déſormais
Me plaindre que l'ingrate y trouve des attraits,
Si mon cœur au milieu de ſa fureur extrême,
Malgré tous mes efforts en eſt frapé lui-même?
Vous gagnez tout enſemble & Maitreſſe & Rival.
Ah! tous deux pour la gloire épris d'un zéle égal,
Comment nous trouvons-nous ennemis l'un de l'autre?

Quel funeſte ſuccès ſuit ma flamme & la vôtre !
Vous aimé, moi trahi, dans quel abîme affreux
Une beauté fatale a plongé tous les deux !
Qui de nous deux enfin eſt le plus miſérable ?
Vous allez en mourant perdre un objet aimable,
Qui des mêmes ardeurs fut pour vous enflammé :
Et moi, qui n'eus jamais le bonheur d'être aimé,
Trop touché des vertus d'un Rival qui m'offenſe,
Je perds juſqu'au plaiſir qui flattoit ma vengeance.

AGENOR.

Votre eſtime, Seigneur, me flatte en mon projet :
Mais le ſalut commun en veut un prompt effet.
Partez, allez au Temple où vous devez m'attendre.
Lorſque tout ſera prêt, j'aurai ſoin de m'y rendre.

SCENE III.

CORESUS *ſeul.*

DANS ſon ſort malgré-moi j'admire ſon grand cœur.
Ciel ! faut-il un tel ſang pour calmer ta rigueur !
Ne peut-on ? . . Mais on vient. Calirrhoé s'avance.
Qui la peut obliger à chercher ma préſence ?

SCENE IV.

CALIRRHOE', CORE'SUS, DORIS.

CALIRRHOE'.

SEIGNEUR, souffrez ma vûe, & m'ôtez de souci.
Agenor avec vous s'entretenoit ici :
De quoi vous parloit-il ? Pouvez-vous m'en instruire ?

CORE'SUS.

Doutez-vous du sujet qui pouvoit l'y conduire ?
Il veut par son trépas apaiser aujourd'hui
Les Dieux que votre amour avoit bravés pour lui.

CALIRRHOE'.

Quelle est votre réponse à cette offre secrette,
Que sans me consulter, Seigneur, il vous a faite ?

CORE'SUS.

Pouvois-je en ce projet condamner son amour ?
C'est l'unique moyen de vous sauver le jour.

CALIRRHOE'.

Hé bien, je viens, Seigneur, à mon ſort réſolue,
Vous dire que ſon offre eſt ici ſuperflue;
Que je la déſavoue à la face des Dieux.
C'eſt moi, vous le ſçavez, qui déplus à leurs yeux;
C'eſt moi que leur arrêt demande la premiere;
C'eſt à mon ſang, Seigneur, d'apaiſer leur colere.
Il eſt prêt à répandre; & je viens vous l'offrir.
Ce n'eſt qu'à mon refus qu'un autre peut mourir.
Si mes larmes tantôt, après celles d'un pere,
Ont imploré pour moi votre appui ſalutaire;
J'eſpérois que vos ſoins, par quelque autre ſecours,
Du ſort qui me pourſuit détourneroit le cours.
Il n'eſt pas étonnant que jeune, fortunée,
Aux honneurs les plus hauts par le ſang deſtinée,
On faſſe pour la vie éclater quelque amour:
Mais enfin ce ſang même, à qui je dois le jour,
Sçait m'apprendre, Seigneur, qu'on doit quitter la vie,
Dès qu'on ne la peut plus garder ſans infamie.
Enfin de mon honneur telle eſt la juſte loi,
Je mourrai malgré vous, s'il périt malgré moi.

CORE'SUS.

Quoi ! par cette fierté croyez-vous donc, Madame,
Sur le sort d'un Rival intimider mon ame ?
C'est donc peu qu'entre nous rompant tous les liens,
Vous ayiez à ses feux sacrifié les miens ;
Vous osez à mes yeux, comblant votre injustice,
De vos jours, de mes soins lui faire un sacrifice.
Ingrate, où vous emporte un aveugle transport !
Sçavez-vous que je suis le maître de son sort ?
Que vous n'y pouvez rien, & qu'un droit légitime
Ne laisse qu'à moi seul le choix de sa victime,
Que, malgré votre appui, vous allez voir périr ?

SCENE V.

ANTINOUS, CALIRRHOE', DORIS, CORE'SUS.

CORE'SUS *à Antinous qui entre.*

AH, Seigneur! avec moi venez la ſecourir.
Agenor, en Amant généreux & ſincere,
Fait de ſon ſang pour elle une offre volontaire.
Elle ſeule y réſiſte, & ſe rend ſon appui,
Toute prête, s'il meurt, à périr avec lui.
Mon eſtime à regret ſouffre ce ſacrifice :
Mais c'eſt lui malgré moi qu'il faut que je choiſiſſe.
Votre fille mourroit, ſans lui ſauver le jour :
C'eſt de quoi vous devez convaincre ſon amour,
Tandis que pour laiſſer agir votre tendreſſe,
J'épargne à ſes regards un objet qui les bleſſe.

SCENE VI.

ANTINOUS, CALIRRHOE', DORIS.

ANTINOUS.

QUE me dit-il, ma fille ? Avez-vous pû former
Un deſſein ? . . .

CALIRRHOE'.

Quoi, Seigneur ! pouvez-vous le blâmer ?
Et lorſque j'ai des Dieux irrité la juſtice,
Eſt-ce à moi de ſouffrir que l'innocent périſſe ?

ANTINOUS.

Non, ſi votre trépas peut prolonger ſon ſort :
Mais s'il n'en meurt pas moins, que lui ſert votre mort ?
Et ſon Rival pouvant choiſir ou l'un ou l'autre,
Pour épargner ſon ſang verſera-t-il le vôtre ?
Quoi donc, un Amant ſeul occupe-t-il vos ſoins ?
Un pere ne peut-il les partager du moins ?
Songez-vous aux douleurs où votre mort me livre ?

Ma

Ma fille, ſongez-vous ſi je pourrai ſurvivre
Au déſeſpoir fatal où vous m'abandonnez?
O pere malheureux! ô ſoins infortunés!
En vain avec le ſort d'une fille chérie,
La tendreſſe, le ſang, l'habitude nous lie:
Un étranger ſouvent, qu'elle ne connoît pas,
S'empare de ſon cœur, l'enleve de nos bras,
De tous nos intérêts ſouvent ſi ſéparée,
Que notre mort par elle eſt à peine pleurée.
Vous me devez la vie enfin; & dans ce jour
C'eſt moi qui vous la viens demander à mon tour.
Ma fille, défendez un miſérable pere,
D'une mort qui ſans vous lui devient néceſſaire.
Des fruits de mon hymen, hélas! je n'ai que vous.
Que me ſert déſormais qu'à mes vœux les plus doux
On ait vû juſqu'ici la fortune aſſervie,
Combler de ſes faveurs tout le cours de ma vie;
Si mes honneurs, mes biens, mon nom, un ſang ſi beau,
Tout périt avec vous dans le même tombeau?

CALIRRHOE'.

O mon pere! en ce jour épargnez mes alarmes.
A quel uſage, hélas, employez-vous vos larmes!

Voulez-vous qu'insensible, ou trop pleine d'effroi,
J'abandonne un Héros qui s'immole pour moi ?
C'est de vous, il est vrai, que j'ai reçu la vie ;
Sous vos yeux, sous vos soins dès le berceau nourrie,
Mon amour à vos loix sçut toujours m'asservir ;
Mais cette vie enfin on me l'alloit ravir,
Et si je vous la dois, l'ayant de vous reçue,
Je la lui dois aussi, puisqu'il me l'a rendue.
Parce qu'il va mourir, dois-je oublier sa foi ?
Et ne m'est-il plus rien, quand il fait tout pour moi ?
Vous allez voir en moi votre maison s'éteindre.
Hé bien ? moins elle dure, & moins on pourra craindre
D'y voir des criminels, ou bien des malheureux.
Ma naissance, Seigneur, sembla combler vos vœux :
Je faisois le bonheur de votre destinée :
Quel malheur maintenant pour vous que je sois née!
Ne valoit-il pas mieux que sourd à vos souhaits,
Le Ciel dans le néant me laissât pour jamais ?
Et que d'une maison de gloire environnée,
Vous eussiez pû fermer la haute destinée ?
Pourquoi ce désespoir qui condamne les Dieux ?

SCENE VII.

ANAXILE, CALIRRHOE', ANTINOUS, DORIS.

ANAXILE.

SEIGNEUR, quel eſt le bruit qu'on répand en ces lieux ?
Eſt-il vrai qu'au trépas Agenor ſe dévoue ?

ANTINOUS.

Oui: mais hélas, Madame ! elle l'en déſavoue.
Plutôt que d'y ſouſcrire, elle perdra le jour.

CALIRRHOE'.

Puis-je autrement payer l'excès de ſon amour ?
Des pleurs ſont-ils le prix de ce bienfait inſigne ?
Et pourrois-je en jouïr ſans m'en montrer indigne ?

ANAXILE.

Madame, c'eſt montrer un généreux amour :
Mais ſi devant vos yeux je m'explique à mon tour,
Peut-être votre cœur, après ma confidence,
Au zéle d'Agenor devra moins qu'il ne penſe ;
Peut-être écoutant moins un ſentiment ſi beau,
Perdrez-vous le deſſein de le ſuivre au tombeau.

ANTINOUS.

Que ne devrai-je point, Madame, à votre zéle?

ANAXILE.

Mais Agenor, Seigneur, ne mourra point pour elle.
Il ne le peut. Hélas ! que ne puis-je à vos yeux,
Madame, dérober ce secret odieux !
Que ne pouvez-vous voir quelle est la violence
Que je me fais ici pour rompre le silence !
Mais l'état où je suis me force à ce discours.
Selon l'arrêt des Dieux, on peut sauver vos jours,
Si l'un de vos Amans pour vous se sacrifie.
Agenor sous ce nom ne peut offrir sa vie.
Le dirai-je, Madame ? il n'est point votre Amant.

CALIRRHOE'.

Lui ?

ANAXILE.

Lui-même, malgré tout son empressement,
Malgré tout votre amour qui triomphe d'un autre,
Enfin malgré son sang offert au lieu du vôtre.
Ce discours vous étonne : & qui peut concevoir,
Que sans amour pour vous il s'en fasse un devoir ?
Il est vrai toutefois. Non, que de sa conduite,
Lui-même cette fois, Madame, il m'ait instruite.
J'en atteste des Dieux le pouvoir révéré.

Mais pour vous en tous lieux ſon deſſein déclaré,
A ſon cœur magnanime a ſans doute fait croire,
Qu'un refus mal compris ſouilleroit ſa mémoire.
C'eſt ce motif caché qui le livre au trépas :
Mais le Ciel qui voit tout ne s'y tromperoit pas.

CALIRRHOE'.

C'eſt le connoître bien à ce diſcours, Madame.
C'eſt donc vous en ſecret qui régnez dans ſon ame?

ANAXILE.

Je viens vous l'avouer, pour lui ſauver le jour.

CALIRRHOE'.

Mais pourquoi, vous aimant, feint-il un autre amour?

ANAXILE.

Il trouvoit avec vous tout ce qu'il peut prétendre.
Il ne trouvoit en moi qu'un cœur fidéle & tendre.
Ce cœur, quoiqu'à regret, le cédoit à vos vœux :
Mais puiſqu'un ſort cruel l'enleve à toutes deux...
Permettez que du moins, par un effort facile,
J'empêche ſon trépas, qui vous eſt inutile.
Heureuſe, ſi mon ſang, prêt à couler pour vous,
Pouvoit des Dieux, Madame, appaiſer le courroux.

CALIRRHOE'.

Je ne mérite pas que dans mon sort funeste,
On se charge pour moi de la haine céleste.
Nul autre, si je puis, ne périra que moi:
Mais quoiqu'à vos discours on doive ajouter foi,
Madame, souffrez-moi contre un revers si rude
La légere douceur d'un peu d'incertitude.
Comme Agenor me trompe, il pourroit vous tromper.
C'est ce qu'en lui parlant je veux développer.
A part en s'en allant.
O justes Dieux!

ANTINOUS.

Et moi, je vous dirai, Madame,
Sans vouloir m'informer s'il vous aime dans l'ame,
Que sa feinte par vous dévoilée à nos yeux,
N'élude point pour lui la réponse des Dieux.
Les Dieux n'ont point marqué que pour les satisfaire,
Celui qui s'offriroit brulât d'un feu sincere.
S'il est faux, c'est en lui ce qu'ils veulent punir,
Et ce qu'aux yeux de tous je m'en vais soutenir.

SCENE VIII.

ANAXILE.

QUE dit-il ? O récit ! ô projet inutile !
Qu'as-tu fait ? qu'as-tu dit, malheureuſe Anaxile !
Tu viens de te vanter de la foi d'un Amant,
Dont le cœur en ſecret peut-être te dément.
Tu n'as que ſes ſermens pour le croire fidéle.
Ta Rivale le voit offrir ſon ſang pour elle :
Elle te croit trompée. Hélas ! dans mon effroi
Moi-même j'en ai dit bien plus que je n'en croi.
N'importe, ſoit qu'il m'aime, ou bien qu'il m'ait trahie,
Sauvez-le, juſtes Dieux, ou c'eſt fait de ma vie.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CALIRRHOE', AGENOR, DORIS.

CALIRRHOE'.

QUOI, tandis que j'entends, Seigneur, de tous côtés
Publier envers moi l'excès de vos bontés,
Vous semblez avec soin éviter ma présence,
Pour fuir les sentimens de ma reconnoissance?
Vous importe-t'il peu, Seigneur, de les sçavoir?
Seroit-ce avec raison qu'on m'a fait concevoir
Que cet effort pour moi si rare, si sublime,
N'est dû qu'au mouvement d'une ame magnanime?
Que l'amour ne l'a point produit dans votre cœur?
Qu'un autre en est l'objet? Vous vous troublez, Seigneur.

AGENOR.

Je suis surpris sans doute; & qui peut donc, Madame,

Avoir ſi-tôt jetté ce ſoupçon dans votre ame ?
Ce que je fais pour vous, n'a pû le diſſiper ?

CALIRRHOE'.

Quoi ! par un vain menſonge on m'a voulu tromper !
Anaxile m'a fait un récit infidéle !

AGENOR.

Anaxile ! Grands Dieux !

CALIRRHOE'.

Oui, je ſçai tout par elle.
Voulez-vous à ſes yeux démentir ce témoin ?

AGENOR.

Non je prendrois, Madame, un inutile ſoin ;
Et je n'ai point un cœur qui puiſſe à votre vue
Démentir ſans pudeur la vérité connue.
Après ce qu'à vous-même on a pû confier,
Je croirois redoubler mon crime à le nier.
Madame, vous voyez combien il eſt pénible
De diſpoſer d'un cœur pour un autre ſenſible ;
Par quel revers l'amour en punit le deſſein.
Je réſolus pour vous d'étouffer dans mon ſein
Un feu depuis long-temps allumé par un autre,
Et vous offrir un cœur qui fût digne du vôtre :
Tous mes ſoins, tous mes vœux ne m'y ſervent pas plus,

Qu'à vous tous vos efforts pour aimer Coréſus ;
Ce que vous ne pouviez, je ne l'ai pû moi-même.
Vous me ſacrifiez un Héros qui vous aime :
Mais vous ne l'aimez pas. Et moi, j'oſai pour vous
Trahir, quitter l'objet de mes vœux les plus doux,
Me charger à ſes yeux du ſort qui vous accable.
Je n'en révoque point ma parole immuable.
Car enfin mon ſecret, en tous lieux publié,
Ne rompt point la promeſſe où je me ſuis lié.
J'ai pris de votre Amant le titre & le langage ;
L'Oracle n'en a point demandé davantage.

CALIRRHOE'.

Seigneur, ç'en eſt aſſez. Briſons cet entretien.
Votre ſort déſormais eſt détaché du mien.
Epargnez votre vue à mon ame indignée,
Et laiſſez-moi ſans vous régler ma deſtinée.

AGENOR.

Madame, votre choix n'en doit point décider.
Coréſus à l'Autel s'en va nous accorder.

SCENE II.

CALIRROHE', DORIS.

CALIRRHOE'.

LE perfide s'en va content de ma colere,
Hé bien, en eſt-ce aſſez, fortune trop ſévere?
M'as-tu dans un ſeul jour aſſez livré d'aſſauts?
O honte irréparable! ô comble de mes maux!
L'amour du ſeul mortel pour qui mon cœur s'enflamme;
Cet amour qui remplit tous les vœux de mon ame,
Qui me coûte, Doris, tant de ſoins, tant de pleurs,
Qui devoit de ma mort adoucir les rigueurs,
N'étoit qu'un ſonge vain, dont mon ame occupée,
N'a goûté le bonheur qu'autant qu'il l'a trompée.
Un abîme au réveil ſe préſente à mes yeux;
J'y ſuis precipitée... Et par qui, Juſtes Dieux!
Par un perfide Amant, par une lâche amie,
Deux ingrats qui faiſoient le bonheur de ma vie.

DORIS.

Madame, je conçois que des maux si pressans...

CALIRRHOE.

Tu les conçois, Doris; & moi, je les ressens.
Le Cruel! de quel front & sincere & paisible,
Il osoit m'avouer un secret si terrible,
Sans songer de quel coup il alloit me fraper!
Je ne mérite plus qu'il daigne me tromper.
Plus que je ne voulois ses soins m'ont éclaircie.
Que dis-je? Il se dévoue, il renonce à la vie;
Moins pour montrer un cœur incapable d'effroi,
Que parce que la mort le délivre de moi.
Ses superbes mépris soutiennent son courage;
Et ma Rivale heureuse achevant cet outrage....
Quelle effroyable idée! Allons, il faut, Doris,
Il faut changer en pleurs leurs indignes mépris.
Vengeons-nous. Je serois la seule infortunée!
Pour un Amant trahi les Dieux m'ont condamnée:
Il faut, en périssant, il faut à notre tour,
Nous venger d'un ingrat, qui trahit tant d'amour.

DORIS.

Oui, d'un juste courroux votre ame est embrasée,
Madame; saisissez une vengeance aisée.

A l'offre d'Agenor pourquoi vous oppoſer ?
Laiſſez périr l'Ingrat, qui vous peut mépriſer.
Auſſi-bien que pour vous, qu'il ſoit perdu pour elle :
Mais vivez, jouiſſez de la douleur mortelle,
Des regrets éternels d'une Rivale en pleurs.
Faites de votre vie un comble à ſes malheurs.
Pourquoi par votre mort vouloir offrir vous-même
Un reméde ſi doux à ſa douleur extrême ?

CALIRRHOE'.

Malheureuſe ! où m'emporte un lâche déſeſpoir !
Quels injuſtes deſſeins oſé-je concevoir !
Pourquoi laiſſer périr un Héros magnanime ?
Il ne ſçauroit m'aimer ; & voilà tout ſon crime :
Mais en eſt-il moins prêt à s'immoler pour moi ?
Quel Amant aujourd'hui me prouve mieux ſa foi !
Contre Anaxile enfin quelle fureur me preſſe ?
Sa flamme a dès long-temps prévenu ma tendreſſe ;
Elle ignoroit mes feux, elle ne m'ôtoit rien ;
Et c'eſt moi qui voulois me ſaiſir de ſon bien.
Non, non, n'écoutons point un aveugle caprice.
Mon cœur n'a que trop loin pouſſé ſon injuſtice.
Il faut la réparer, ou du moins empêcher
Que l'avenir jamais me l'oſe reprocher.

SCENE III.

ANTINOUS, CALIRRHOE', DORIS.

CALIRRHOE'.

SEIGNEUR, j'ai tout appris. Il nous eſt inutile
De douter déſormais du récit d'Anaxile.
Il n'eſt pour mon malheur que trop digne de foi ;
Agenor ne l'a pû démentir devant moi.
Lui-même... Mais ſouffrez que ma retraite prompte,
A Coréſus qui vient cache du moins ma honte.

SCENE IV.

CORE'SUS, ANTINOUS.

CORE'SUS.

SEIGNEUR, qu'ai-je entendu ! quel étrange récit
D'un juſte étonnement a frapé mon eſprit !
Eſt-il vrai qu'Agenor à ſes ſermens fidéle,
Sans aimer votre fille, offre ſon ſang pour elle ?

ANTINOUS.

Oui, Seigneur : ce ſecret n'eſt que trop éclairci ;
Et c'eſt ſur quoi je veux vous conſulter ici.

CORE'SUS.

Qu'entends-je ! Quoi l'Ingrate à ſon tour eſt trahie !
Voilà comme il falloit punir ſa perfidie,
Voilà ce que vouloit mon amour offenſé,
Et non l'arrêt ſanglant contre elle prononcé.
Cependant, pour parer un deſtin ſi funeſte,
Quel ſecours déſormais, quel aſyle lui reſte ?
Car enfin, quelque eſpoir qui vous ait pû flatter,
Sur Agenor, Seigneur, il ne faut plus compter.

Son secret découvert ne sçauroit plus, sans crime,
Nous laisser accepter son offre magnanime :
Et nous ne devons point, par une lâcheté,
Reconnoître un excès de générosité.
Par ce trépas fameux que son courage affronte,
Ce seroit consacrer sa gloire & notre honte,
Sans être assez certains qu'un sang si glorieux,
Fût en effet le sang que demandent les Dieux.

ANTINOUS.

Et comment donc, Seigneur, pourrons-nous la défendre ?

CORE'SUS.

Qu'elle marche à l'Autel, où je la vais attendre.

ANTINOUS.

A l'Autel ?

CORE'SUS.

Oui, Seigneur : ou le peuple à vos yeux
La viendra, malgré vous, arracher de ces lieux.
N'allez point vainement irriter sa furie.
Obéissez aux Dieux, pour sauver la Patrie.

SCENE V.

ANTINOUS *seul.*

QUI! moi! que je l'envoye à l'Autel sur sa foi,
Aux mains d'un peuple ému contre elle & contre moi!
Je le vois, son ardeur des obstacles se lasse!
Il ne veut plus porter le poids de sa disgrace
Effrayé par le peuple, il la livre au trépas,
Et veut par-là sans bruit la tirer de mes bras.
Hé bien, venez, cruels; que votre main barbare
La raviſſe aux efforts que mon bras vous prépare:
Venez, que votre sang dans le mien confondu....
Mais, ô foibles projets d'un esprit éperdu!
Quel fruit peut espérer ma fureur enflammée,
Contre tous les efforts d'un peuple, d'une armée?
Allons. Il faut céder aux cruautés du sort,
Et mourir de douleur dans ce barbare effort.
Consommons en ce jour le sort de ma famille.
Holà, Gardes.

SCENE VI.

LYDUS, ANTINOUS.

LYDUS.

SEIGNEUR?

ANTINOUS.

Qu'on appelle ma fille ;
Je l'attends seule ici. Que lui dirai-je ? ô Dieux !

LYDUS.

Votre fille, Seigneur ? Elle est loin de ces lieux.

ANTINOUS.

Que dis-tu ?

LYDUS.

Je l'ai vû sortir seule & sans suite.
Elle m'a commandé de bien cacher sa fuite,
M'a dit que par votre ordre elle alloit, loin de nous,
En un autre climat chercher un sort plus doux.

ANTINOUS.

O Ciel !

LYDUS.

Doris alors accourant éperdue,

Vient s'informer à moi si je ne l'ai point vue.
Je l'instruis de sa fuite. O trop funeste sort !
Dit-elle. Elle vous trompe, elle court à la mort.
Pour rendre son dessein plus sûr & plus facile,
Elle a sçu m'éloigner par un ordre inutile.
Je vais suivre ses pas : & soudain elle fuit.
Vers le Temple à grands pas son zéle la conduit.
Et moi, désespéré d'être trompé comme elle,
Je n'ai d'abord osé vous compter la nouvelle
D'un malheur que vos soins ne peuvent réparer,
Et que vous devriez à jamais ignorer.
Toutefois espérons que le Ciel moins sévere...

ANTINOUS.

Ah ! du Ciel désormais que veux-tu que j'espere ?
Il s'attache, il se plaît à me persécuter.
Hélas ! ma fille est morte, il n'en faut point douter ;
Et je n'en attens plus que la triste nouvelle,
Pour aller au tombeau me rejoindre avec elle.

SCENE DERNIERE.

ANTINOUS, ARBAS, LYDUS.

ARBAS.

SEIGNEUR, séchez vos pleurs: les Dieux
sont satisfaits,
Les maux de Calydon sont finis pour jamais.

ANTINOUS.

Et ma fille?

ARBAS.

Les Dieux l'ont rendue à vos larmes;
Elle est sauvée.

ANTINOUS.

O Ciel! ô sort trop plein de charmes!
En es-tu bien certain?

ARBAS.

Oui, j'ai tout vû, Seigneur.

ANTINOUS.

Et comment? A quel Dieu dois-je un si grand
bonheur?

ARBAS.

Si ce n'est pas un Dieu, c'est un Héros peut-être,

Qui par ce qu'il a fait, a mérité de l'être.
Ecoutez, admirez un effort le plus beau,
Qui puisse triompher de l'oubli du tombeau :
Un effort généreux qui n'eut jamais d'exemple.
Coréſus vous quittant a couru vers le Temple.
Un desir curieux m'a fait suivre ses pas.
Il y trouve Agenor, qui, s'offrant au trépas,
Tout haut à votre fille en disputoit la gloire,
Comme le prix fameux d'une grande victoire.
Coréſus le rejette, & lui dit hautement,
Qu'il ne peut la sauver, n'étant point son Amant,
Qu'il périroit en vain. On s'étonne, on murmure
De voir que Coréſus, pour venger son injure,
Interprétant l'Oracle en faveur d'un Rival,
Laisse sur elle ainsi tomber son choix fatal.
Veut-il donc de sa main immoler tant de charmes ?
Votre fille le voit sans en montrer d'alarmes ;
Et prête par son sang à calmer son courroux,
Se présente à l'Autel, & fléchit les genoux.
Levant les yeux au Ciel, soumise à sa vengeance,
Elle attendoit le coup dans un profond silence.

Tout la plaint, tout gémit. On croit en ce moment,
Le ſalut du Pays payé trop chérement.
Coréſus la regarde, & de ſon ame émue,
Jette un profond ſoupir, levant au Ciel la vue,
La rabaiſſe ſur elle, & prend le fer ſacré.
Le peuple en jette un cri, de frayeur pénétré.
Chacun pâle d'effroi ſemble être la victime.
A votre fille enfin ce Héros magnanime
Adreſſe ce diſcours pour la derniere fois.
Tout ſe tait à l'inſtant pour écouter ſa voix.
Madame, votre cœur à mes ſoins invincible,
Eut l'affront, comme moi, d'aimer un inſenſible.
C'eſt-là votre ſupplice, il me venge aſſez bien :
Et pour venger les Dieux, voici quel eſt le mien.
Il ſe frape à ces mots.

ANTINOUS.

O cœur trop magnanime

ARBAS.

Aux pieds de ſa maitreſſe il tombe ſa victime.
La ſurpriſe la rend immobile & ſans voix :
Mais bientôt à nos yeux tranſportée à la fois
De pitié, de remords, d'horreur des injuſtices
Qu'un cœur ſi peu commun reçut de ſes caprices,

Que faites-vous, dit-elle, Amant trop généreux ?
Vous aimiez une ingrate, indigne de vos feux,
Et vous osez encore vous immoler pour elle !
Mais si je payai mal un amour si fidéle,
Je vais dans les Enfers fléchir votre courroux ;
Et mes derniers soupirs seront du moins pour vous.
Sa fureur à ces mots alloit trancher sa vie,
Avec le fer sacré dont elle s'est saisie :
Ce fer que Coréſus, en se perçant le sein,
Avoit laissé près d'elle échapper de sa main.
Doris l'arrache en l'air des mains de sa Maitresse.
Ces mots, cette action, ce transport de tendresse,
De Coréſus mourant raniment la langueur.
Le courroux meurt enfin dans ce superbe cœur.
Attachant sur ses yeux les siens qu'il ouvre à peine,
Il lui tend une main qu'elle serre en la sienne ;
Et tout baigné des pleurs qu'elle verse en ses bras,
Le transport de sa joye acheve son trépas.
La mort n'a rien d'affreux sur son pâle visage,
Et d'un sommeil paisible elle y semble l'image.
Votre fille ne peut soutenir sa douleur.
Elle tombe sans voix, sans force, & sans couleur.
Du haut du Temple alors sort une voix qui crie,
Que du Ciel offensé la colere est fléchie ;
Et le soleil plus clair, formant le plus beau jour,

De la ſanté publique annonce le retour.
Cependant par nos ſoins rappellée à la vie,
Votre fille en mes bras ſort du peuple ſuivie,
Et pour ſe repoſer nous fait guider ſes pas
Vers le Temple voiſin où préſide Pallas.
A peine elle eſt livrée aux ſoins de la Prêtreſſe,
Que vouant pour jamais ſes jours à la Déeſſe,
Pour aſyle éternel elle choiſit ces lieux,
Et me chargeant pour vous des plus tendres adieux,
Vous prie en ce malheur de ſouffrir qu'Anaxile,
En ſoit à votre amour la reſſource facile,
Et vous faſſe trouver, par un deſtin plus doux,
Une autre fille en elle; un fils dans ſon Epoux.

ANTINOUS.

Ah! puſſent mes efforts rendre auſſi-bien la vie
Au Héros généreux dont elle fut chérie!
O Dieux! dois-je me plaindre ou me louer du ſort?
Du moins dans ſa retraite elle évite la mort.
Mais avant toute choſe il faut que je m'acquitte
Des funebres devoirs que ſon Amant mérite;
Et qu'un tombeau pompeux laiſſe à tout l'avenir
D'un courage ſi grand l'immortel ſouvenir.

FIN.

LES

LES ODES D'ANACREON.

LES ODES
DE MANZONI.

LES ODES.
D'ANACREON.

ODE I.

SUR SA LYRE.

E Cadmus & des fils d'Atrée
En vain je veux chanter les noms;
Ma lyre aux Amours consacrée
Ne me rend que d'amoureux sons.
L'autre jour de cordes nouvelles
Je venois de la remonter,
Et je m'efforçois de chanter
Les entreprises immortelles,
Qu'Hercule sçut exécuter.
Je cherchois des tons dignes d'elles;
Mais, en dépit de mes efforts,
Sous mes doigts les cordes rébelles
Résonnoient d'amoureux accords.

Universitas
BIBLIOTHECA

Hercule, Cadmus, fils d'Atrée,
Adieu donc, adieu pour toujours.
Ma lyre aux Amours consacrée
Ne peut chanter que les Amours.

ODE II.

POUR LES FEMMES.

LA Nature prudente eut soin de partager
Le farouche Lion d'une force indomptable,
De cornes elle arma le Taureau redoutable,
Elle apprit au Lievre leger
Les détours imprevûs d'une course rapide;
De ses agiles pieds le Cheval se défend;
Le Poisson en nageant fend la plaine liquide,
Et de son vol leger l'Oiseau perce le vent.
L'Homme eut la prudence en partage;
Et la Femme fragile, où fut sa sûreté?
Que reçut-elle? un don, à qui tout rend hommage,
Un don qui fait un fou de l'homme le plus sage,
Qui triomphe de tout, le don de la Beauté.

ODE III.

L'AMOUR REFUGIÉ dans la maiſon d'Anacreon.

AU milieu de la pluie & d'une obſcure nuit,
Quand tout dort dans les airs, ſur la terre & dans l'onde,
L'autre jour à ma porte on vint faire du bruit.
Du lit, où je dormois dans une paix profonde,
Je crie en ſurſaut réveillé,
Quel bruit fait-on là bas? Qui frappe de la ſorte?
C'eſt moi, c'eſt un enfant tout tranſi, tout mouillé,
Dit-on, ne craignez rien. Ouvrez-moi votre porte.
Dans l'ombre de la nuit j'ai perdu mon chemin.
Cette voix excita ma pitié ſecourable.
Je me leve, & deſcens une lampe à la main,
J'ouvre, & vois en effet un enfant tout aimable.
Un arc qu'il empoignoit me le rendit ſuſpect.
Un carquois tout rempli de fleches acerées
Reſonnoit ſur ſon dos armé d'aiſles dorées.
Frappé de crainte & de reſpect,

Je le pris pour l'amour. Helas ! c'étoit lui-même.
La ſuite me le fit bien voir.
Près du feu je le fis aſſeoir,
Tâchant entre mes mains, avec un ſoin extrême,
De réchauffer ſes mains, de ſécher ſes cheveux.
O ſoins contraires à mes vœux !
A peine il eſt ſéché, que d'une main hâtée
Il prend un trait dans ſon carquois,
Un trait fatal dont il fait choix.
La corde de mon arc n'eſt-elle point gâtée ?
Dit-il, eſſayons : & ſoudain
Il décoche ce trait, & m'en perce le ſein.
Il s'applaudit du coup, & de joie il en ſaute,
Et me dit en partant, avec un ris moqueur,
Mon arc n'eſt point gâté ; mais prend garde à ton cœur.
Adieu. Je paye ainſi mon hôte.

ODE IV.

SUR L'USAGE DE LA VIE.

COUCHE' sur un tendre feuillage,
De tréfles verdoyans, de myrthes amoureux,
Je veux faire en mes sens couler ce doux breuvage.
Que le Dieu, dont je sens les feux,
D'un ruban sur son dos retroussant avec grace
Les pans de son leger manteau,
Prenne soin de remplir ma tasse.
Le temps comme un char fuit & passe,
Et son rapide cours nous entraîne au tombeau.
Là nous ne sommes plus que cendre.
Et que me servira, finissant mon destin,
Que sur moi l'on vienne répandre
Des fleurs, des parfums, & du vin!
Suivons une plus juste envie.
Tandis que nous vivons, couronnons-nous de fleurs.
Parfumons-nous: Et toi, doux Tyran de nos cœurs,

Va me chercher l'objet dont mon ame eſt ravie.
Je veux, avant qu'aux ſombres bords
J'éprouve les plaiſirs qu'on goûte chez les Morts,
M'aſſurer de ceux de la vie.

ODE V.

SUR LA ROSE.

JOignons au doux jus de Bacchus
Les fleurs qu'Amour chérit le plus.
La bouteille à la main, couronnons-nous de roſes,
Pour unir & chanter ces deux aimables Dieux.
La Roſe eſt le charme des yeux.
C'eſt la Reine des fleurs dans le printemps écloſes.
Elle eſt le plus doux ſoin de Flore & des Zephirs.
C'eſt l'ouvrage de leurs ſoupirs.
L'amour en eſt paré danſant avec les Graces.
Je veux, Pere du Vin, je veux ſuivre les traces
De ce Dieu, comme toi, le plaiſir des Mortels.
Je veux, ceignant mon front de cette fleur charmante,
Avec la Beauté qui m'enchante
Danſer, la lyre en main, autour de tes autels.

ODE VI.

MASCARADE.

Animé's par le vin, les roſes ſur nos têtes,
Tout inſpire la joie en nos galantes fêtes.
Une fille charmante, au ſon d'un inſtrument,
D'un pied leger frappe la terre,
Tenant un Thyrſe en main, qui par ſon mouvement
Fait bruire des bouquets de lierre
Qu'elle y noua pour ornement.
Un jeune homme, de qui l'haleine
Eſt égale en douceur à celle des Zephirs,
Au ſon du lut chante la peine
Qui cauſe ſes tendres ſoupirs.
Le charmant Dieu des cœurs, la Reine de Cithére
Aux doux ſouris, aux doux regards,
S'en vont avec Bacchus chercher la bonne chere
Chez Comus ſi cher aux Vieillards.

ODE VII.

VENGEANCE DE L'AMOUR.

CUPIDON, ſans armer ſa main
Que d'une tige d'Hyacinthe,
Me dit d'un ton de ſouverain
Que j'euſſe à le ſuivre ſoudain.
Sans replique, frappé de crainte,
J'obéis, je cours à ſa voix,
A travers les rochers, les bois;
Les monts pendans en précipice.
En chemin un aſpic me mord,
Dont je ſens un cruel ſupplice.
Je pleure, crie, & j'étois mort,
Quand l'Amour du vent de ſon aile
Diſſipa ma langueur mortelle,
Et me dit d'un ton radouci,
Pourquoi n'aimes-tu pas auſſi?

ODE VIII.

SUR UN SONGE.

Les sens par le vin assoupis,
Couché sur de riches tapis,
Je songeois cette nuit que sur les fleurs nouvelles
Dont un champ étoit émaillé,
Je courois, à l'envi d'une troupe de Belles,
Avec qui je m'étois mêlé.
Là de jeunes Garçons, dont le tendre visage
Du teint de Bacchus même effaçoit la fraicheur,
Vinrent me railler sur mon âge,
Et sur les doux plaisirs où s'égaroit mon cœur.
Je cours, j'en atteins un, malgré sa prompte fuite,
Mais helas! au même moment,
Ma douce illusion me quitte,
Et, pour en reprendre la suite,
Je me rendormis vainement.

ODE IX.

SUR UNE COLOMBE.

DIALOGUE.

D'Où viens-tu, Colombe charmante ?
Qui sur toi répandit une si douce odeur ?
Où vas-tu ? Quelle vive ardeur
Te fait fendre les airs d'un aile diligente ?
Est-ce une affaire si pressante,
Que tu ne puisses t'arrêter ?

LA COLOMBE.

Mon destin est trop beau, pour ne m'en pas vanter.
Je sers Anacreon. La Déesse des Belles,
Dont sa muse chanta les graces immortelles,
Lui fit un don de moi ; pour le prix de ses vers.
Il m'envoye au jeune Bathylle,
Bathylle, tu le sais : dont les attraits divers
Se font sur tous les cœurs un empire facile.
Curieuse de voir l'éclat de sa beauté,
Je lui porte un billet de la part de mon Maître,
Qui m'a promis de reconnoître

Mes soins & ma fidélité,
En me rendant la liberté.
Mais il me l'offre en vain. Je ne veux pour partage
Que l'honneur de mourir sous ses aimables loix.
M'en irai-je chercher sur les monts dans les bois,
Une nourriture sauvage,
Exposée à toute heure aux injures du temps?
Lorsqu'à couvert chez lui du soleil, & des vents,
De peines, de soucis exempte,
Je vis du pain qu'il me présente,
Et dans sa coupe d'or bois de son même vin?
Quand j'ai bu de ce jus divin,
Je saute, je dance de joie;
Puis je le couvre, en le flattant,
De mes aîles que je déploie.
Lorsque je m'endors, à l'instant
Je vais me placer sur sa lyre.
Adieu. J'en ai plus dit que je n'en voulois dire.

ODE X.

SUR UN AMOUR DE CIRE.

UN homme vouloit l'autre jour
Vendre un petit Amour de cire.
Je m'en approche, je l'admire,
Combien, dis-je au marchand, vendez-vous cet Amour ?
Tout ce qu'il vous plaira. Prenez, je vous le laisse,
Dit-il. Je suis de bonne foi.
Cet ouvrage n'est pas de moi.
Je l'avois acheté : mais je vous le confesse,
C'est un hôte qui met ma patience à bout,
Qui prend & qui ravage tout.
Sa garde m'allarme & m'afflige.
Donnez-le moi donc, répondis-je,
Et prenez cette drachme. Et vous, dis-je à l'Amour,
Enflammez-moi, faites que j'aime
Un objet qui m'aime à son tour ;
Ou ma foi, par le feu vous périrez vous-même.

ODE XI.

SUR LES REPROCHES qu'on faiſoit à Anacreon ſur ſon âge.

LEs femmes me diſent ſans ceſſe,
Anacreon vous êtes vieux.
Ce miroir préſente à vos yeux
Des preuves de votre vieilleſſe.
Vos cheveux ſont rares & blancs.
Je prends peu garde à leur reproche,
Et je ſçai bien que de nos ans
Plus le terme fatal s'approche,
Plus on doit avec ſoin en menager le cours,
En goutant des plaiſirs qu'on perdra pour toujours.

ODE XII.

CONTRE UNE HIRONDELLE.

PAr quelle peine aſſez cruelle
Puis-je, malheureuſe Hirondelle,

Te châtier comme je dois,
En t'arrachant l'une & l'autre aîle ?
Ou bien ta langue criminelle,
Comme fit Terée autrefois ?
Pourquoi viens-tu devant l'Aurore,
Par ton aigre gémiſſement,
Diſſiper un ſonge charmant,
Où j'embraſſois ce que j'adore ?

ODE XIII.

SES FUREURS.

ON nous dit qu'Atys autrefois,
Rempli d'une fureur nouvelle,
Fit du ſacré nom de Cybele
Retentir les monts & les bois.
Et ceux qui ſur les bords du Clare,
Du Dieu des vers boivent les eaux,
Marquent par des tranſports nouveaux
La ſainte fureur qui s'empare
De leurs prophetiques cerveaux ;
Mais moi plein du Dieu qui m'enchante,
Parfumé, couronné de fleurs,

Auprès

Auprès d'une Beauté charmante,
Content d'elle, je ris, je chante,
Je cede à d'aimables fureurs.

ODE XIV.

COMBAT CONTRE L'AMOUR.

IL faut se rendre, il faut aimer.
L'autre jour le fils de Cythere
M'en donnoit l'avis salutaire :
Mais moi, craignant de m'enflammer,
Je resolus de n'en rien faire.
L'Amour en rougit de colere :
Il prend son arc, & son carquois,
Et me dit de me bien défendre.
Sans differer, je courus prendre
Cuirasse, lance, ample pavois.
Armé j'avois l'air d'un Achile,
Et je m'en croyois la valeur.
L'Amour m'attend, tire ; j'eus peur,
Je fuis ; & lui d'une aîle agile
Vole après moi, l'arc à la main,
Décochant tous ses traits en vain.

Enfin voyant ſon carquois vuide,
Plein de dépit & de fureur,
Lui-même, comme un trait rapide,
Se lance au milieu de mon cœur.
Je jette mon pavois à terre,
Et ce ſeroit à contre-temps
Pour des dehors faire la guerre,
Quand le combat eſt au dedans.

ODE XV.

SES PLAISIRS.

GYGES n'a rien que j'envie.
L'or ne flatte point mes vœux,
Ni tout cet éclat pompeux
Dont la grandeur eſt ſuivie.
Du parfum pour mes cheveux,
Des fleurs pour ceindre ma tête,
Profiter dans les plaiſirs
Du préſent que rien n'arrête,
Voila quels ſont mes déſirs,
Voila ce qui me ſoucie.
Qui ſait s'il vivra demain.

Ami tire un fruit certain
Du cours peu sur de la vie.
Aime, joue, & sacrifie
Sur les autels de Bacchus,
De peur qu'une maladie
Ne te surprenne, & te die
C'en est assez, ne boi plus.

ODE XVI.

QUE L'AMOUR SEUL est le sujet de ses Vers.

TU chantes les guerres Thebaines,
Un autre les feux d'Ilion.
Moi je ne chante que mes peines.
Jamais aucune nation,
Ni sur la mer, ni sur la terre,
Ne me vint déclarer la guerre.
De deux beaux yeux partent les traits,
Dont mon cœur amoureux est blessé pour jamais.

ODE XVII.

SUR UNE COUPE D'ARGENT.

JE t'implore, Vulcain, non pour avoir de toi
Une armure d'acier, telle que pour Achile,
En fit jadis ta main habile.
Je ne suis point guerrier ; mais de grace, fai-moi
Une coupe d'argent, qui soit large & profonde.
Grave autour une vigne en raisins mûrs feconde.
Non tous ces feux au ciel par la Nuit étalés :
Il m'importe peu des Hyades,
De Bootés, du char, d'Orion, des Pleiades.
Graves-y des raisins dans la tonne foulés
Par le charmant Bacchus, & le fils de Cythere,
Et que Bathylle entr'eux y soit pris pour leur frere.

ODE XVIII.

SUR LE MEME SUJET.

TOI qui sur le metal animes toutes choses,
Fai-moi, pour chef-d'œuvre nouveau,
Une coupe d'argent digne de ton ciseau.
Que l'aimable Printemps y soit paré de roses.
Fais-y voir des banquets, doux spectacle aux Vieillards;
Non point tels que ceux des Lapithes,
Plaisirs brutaux dignes des Scythes.
Que tout y rie à mes regards,
Que Bacchus y préside, & pour combler sa gloire.
Que la Déesse des appas
Fasse les honneurs du repas,
Et la coupe à la main presse chacun de boire,
Montrant la blancheur de ses bras.
Plus loin il faut que tu me fasses
Les Amours sans traits, sans flambeau,
Jouans, dansans avec les Graces,
Sous le feuillage d'un berceau,
D'où pendent des grappes mûries.

Joins-y les innocens ébats
De garçons folâtrans sur l'émail des prairies ;
Pourvû qu'Apollon n'y soit pas.

ODE XIX.

SUR CE QU'IL AIME A BOIRE.

LA terre boit la pluie, & les arbres la terre,
L'eau boit l'air, le soleil boit l'eau,
La lune du soleil boit aussi le flambeau.
Pourquoi donc, mes amis, me faites-vous la guerre
De me voir boire à mon tonneau.

ODE XX.

SES SOUHAITS AMOUREUX.

LA triste Niobé dans les champs d'Ilion
D'un rocher autrefois prit la forme nouvelle,
Et la fille de Pandion
Fut transformée en hirondelle.

Pour moi, je voudrois bien qu'Amour par ſon pouvoir
Me voulût dans tes mains transformer en miroir,
Afin que tu puſſes ſans ceſſe
Attacher ſur moi tes beaux yeux.
Je voudrois devenir cet habit précieux
Qui t'enveloppe, qui te preſſe.
Je ferois l'objet de mes vœux
D'être l'heureux ruiſſeau qui lave tous tes charmes;
D'être l'eſſence, dont les larmes
Se perdent dans tes beaux cheveux;
D'avoir l'heureuſe deſtinée
Des perles dont je vois ta gorge environnée,
D'être ce voile fin qui couvre les tréſors
De ton ſein plus blanc que l'yvoire.
Je voudrois être enfin ce ſoulier, dont la gloire
Eſt de porter un ſi beau corps.

ODE XXI.

SA SOIF.

VITE, Filles, apportez-moi
Un rouge bord dans un grand verre;
Le chaud, la soif me font la guerre,
Je vais mourir si je ne boi.
Donnez-moi de ces fleurs. Ma tête est si brulante,
Qu'elle a seché dans un moment
Celles qui lui servoient d'ombrage & d'ornement.
Mais je garde en mon cœur une ardeur violente
Qui doit vivre éternellement.

ODE XXII.

L'AGREABLE SOLITUDE.

MON cher Bathylle, asseyez-vous
Sous ces agréables ombrages:
Voyez les zephirs les plus doux,
Agiter ces tendres feuillages;

Voyez

Voyez couler ce clair ruiſſeau
Dont le bruit au ſommeil convie.
Que ne puis-je en un lieu ſi beau
Paſſer le reſte de ma vie !

ODE XXIII.

SUR LES RICHESSES.

SI l'on pouvoit au prix de l'or
Allonger le cours de ſa vie,
Je ferois ma plus forte envie
D'amaſſer un ample tréſor,
Afin que quand la mort avare
Viendroit ſur moi mettre la main,
Un riche don la pût ſoudain
Renvoyer aux bords du Tenare :
Mais ſi par l'or on ne peut pas
Renouer ſa trame fragile,
Pourquoi cet crainte inutile ?
Pourquoi ces ſoins, ces embarras,
Qui précipitent notre terme ?
Chers amis, d'un eſprit plus ferme,
Je veux attendre mon deſtin,

Boire avec vous, rire sans cesse,
Et ne quitter jamais le vin,
Que pour caresser ma Maîtresse.

ODE XXIV.

SUR L'INCERTITUDE DE LA VIE.

Je suis né pour mourir, ma vie est passagere.
De ma course ici bas je sçais ce que j'ai fait,
Et ne puis deviner ce qui m'en reste à faire.
Fuyez, soucis, sagesse austère,
Tyran d'un esprit inquiet,
Pour jamais je vous congedie:
Je veux avec le Dieu du Vin
Chantant, riant, dansant, libre de tout chagrin,
Attendre la fin de ma vie.

ODE XXV.

SUR LE POUVOIR DU VIN.

QUAND je bois, mon chagrin s'endort.
Buvons, point de mélancolie.
Le soin de l'avenir n'est que pure folie.
Il faut mourir. Tout mon effort,
Mes craintes, mes détours, à cet arrêt du sort,
Ne sçauroient dérober ma vie.
Vains soucis, quand je bois, mon ame vous défie,
Quand je bois, mon chagrin s'endort.

ODE XXVI.

SUR LE MEME SUJET.

MES chagrins dorment, quand je boi
J'aime à chanter, danser, & rire;
Et je crois posseder l'empire
Et les trésors du plus grand Roi.
Sur la terre couché, le front paré de lierre,

Je crois tout au-dessous de moi.
Et fasse qui voudra la guerre ;
Je ne la fais qu'au vin. Ç'a vîte un rouge bord.
J'aime ce doux Vainqueur qui me jette par terre.
Guerriers, à votre avis quel est le plus doux sort,
D'un homme yvre, ou d'un homme mort ?

ODE XXVII.

SA JOIE DANS LE VIN.

QUAND ce fils du Maître des Dieux,
Qui fait par son divin breuvage
Des chagrins les plus noirs dissiper le nuage,
S'empare de mon cœur, & brille dans mes yeux ;
Je me mets à danser, & trouve en mon yvresse
Un doux plaisir qui me séduit ;
Parmi les chansons & le bruit
La belle Venus me caresse,
Et je voudrois danser sans cesse.

ODE XXVIII.

LE PORTRAIT DE SA MAITRESSE.

O Toi le plus habile & le plus gracieux
Des peintres que Rhodes nous vante,
Fais ici de ton art un effort glorieux,
Trace-moi ici les attraits de ma Maitreſſe abſente,
Tâche de la peindre à mes yeux
Telle qu'elle eſt à ma mémoire.
Peins d'abord ſes cheveux, fai, qu'à mes yeux charmés
Ils ſemblent, s'il ſe peut, d'eſſences parfumés.
Que ſon front ſous leur couleur noire
Efface la blancheur des lys.
Fai qu'en arc ſes ſourlcis ſe courbent avec grace,
Ni ſéparés, ni réunis;
Laiſſe entr'eux un petit eſpace,
Qu'on n'apperçoive preſque pas.
Que ſes yeux entourés d'une noire paupiere
Jettent une douce lumiere.
Qu'ils ſoient vifs; qu'ils ſoient bleus, tels que ceux de Pallas
Humides & brillans, armés de mille appas,

Tels que ceux de Venus par l'amour enflammée,
Qu'une blancheur vive, animée,
De ſon nez, de ſon teint releve les attraits.
Que le feu du corail ſur ſes levres charmantes
Du plus indifférent attire les ſouhaits.
Pein ſon cou, ſon menton en leur forme parfaits;
Pein ſans ceſſe autour d'eux les Graces voltigeantes.
Habille-la de pourpre, & fai que de ſon corps
Une aimable partie, échapant de ſa robe,
Nous faſſe juger des tréſors,
Qu'à nos regards elle dérobe.
C'en eſt aſſez, l'ouvrage eſt fait.
Tu vis, tu vas parler, adorable Portrait.

ODE XXIX.

LE PORTRAIT DE BATHYLLE.

O Toi, Peintre fameux, Rival de la Nature,
Fai-moi du beau Bathylle un fidéle portrait.
Tu vas, en m'écoutant, le peindre trait pour trait.
Commence par sa chevelure.
Que le fond en soit noir; mais fai que le dessus
S'avance vers le bout, doré de plus en plus.
Laisse-la sans liens floter à l'aventure,
Agréable jouet aux vents abandonné.
Que son front charmant soit orné
De sourcils plus noirs que l'ébene.
Pein ses yeux noirs aussi, méle dans leurs regards
La douceur de Venus à la fierté de Mars.
Qu'un petit poil naissant qu'on apperçoit à peine,
Tel qu'il est sur les coins nouvellement cueillis,
Lui couvre chaque joue, où la rose, & le lys
Forment un mélange agréable.
Mais comment peindras-tu sa bouche inimitable?
Rassembles-y tous les attraits,
Qu'une belle bouche eut jamais.
Que n'y peut-on aussi peindre son éloquence?

Du moins dans ſon portrait trompe ſi bien nos yeux
Que pour l'oüir parler, nous lui prétions ſilence.
Que ſa taille ſoit haute, & ſon port gracieux.
J'oubliois ſon beau cou, droit, plus blanc que l'yvoire,
Tel que l'eut autrefois ce chaſſeur glorieux,
Dont Venus pleure la mémoire.
Pein-lui l'eſtomac & les mains
Telles que tu les voudrois peindre
Au Meſſager aîlé du Maître des humains.
Mais qu'ici ton art eſt à plaindre!
Quelle heureuſe matiere échape à ton pinceau!
Tu ne ſçaurois dans ce tableau
Montrer ſes épaules d'albâtre,
Dont Venus ſeroit idolâtre.
Quant à ſes pieds, dignes ſoutiens
Du corps le plus charmant qu'ait formé la nature;
D'Apollon peint ici regarde la figure,
Et pour modele pren les ſiens.
Et ſi tu veux me rendre un ſervice facile,
De Bathylle à ce Dieu tu donneras le nom,
Et portant à Samos le portrait de Bathylle,
Tu diras que c'eſt Apollon.

ODE XXX.

L'AMOUR PRIS.

LEs Muſes lierent un jour
Avec des fleurs le Dieu d'amour ;
Et pour mieux empêcher ſa fuite ,
Le livrérent à la Beauté.
De ſa priſon Venus inſtruite
Avec des dons vint au plus vîte
Leur demander ſa liberté :
Mais en vain il fut racheté.
Il ne ſort plus d'un lieu qu'habite
L'eſprit joint avec la Beauté.

ODE XXXI.

SES FUREURS.

AU nom des Dieux , cher camarade ,
Bois , comme moi , bois à raſade.
Je me laiſſe emporter à ma douce fureur.
Autrefois Alcmeon , Oreſte ,
Par le meurtre le plus funeſte

Ont tous deux signalé la leur:
Mais moi, sans être parricide,
Plein du Dieu charmant qui me guide,
Je me laisse emporter à ma douce fureur.
Jadis Hercule dans la sienne
Couroit Thebes, l'arc à la main,
Jadis sur la rive Troyenne
Ajax furieux, inhumain,
Erroit, d'Hector tenant l'épée
Dans le vil sang des bœufs trempée.
Mais moi, sans semer la terreur,
Couronné de rose & de lierre,
Dansant, courant, armé d'un verre,
Je me laisse emporter à ma douce fureur.

ODE XXXII.

SUR LE NOMBRE DE SES AMOURS.

Compte les feuilles des forêts,
Des bords de l'Ocean compte les grains de sable;
Et tu pourras peut-être après
Trouver de mes amours le nombre inconcevable.
J'en ai de toutes régions,

Dans Athenes d'abord j'en compte plus de trente.
Corinthe en beautés abondante
M'en fournit plusieurs légions.
Dans Rhodes, Lesbos, l'Ionie
J'en compterois deux mille au moins.
Tu t'étonnes d'oüir cette foule infinie.
Elle trouble en comptant, ta mémoire & tes soins.
Ce n'est pas tout encor. J'en ai dans la Carie,
J'en ai plus loin dans la Syrie,
Dans Canope, dans Crete où le Dieu des Amans
Se plaît à célebrer ses mysteres charmans.
Pour moi la Bactriane en Amours est feconde.
J'en ai depuis Cadis jusques au bout du monde.

ODE XXXIII.

SUR LE MEME SUJET.

TOus les ans en ce lieu dans la saison nouvelle
Tu reviens aimable hirondelle,
Habiter dans un nid que toi-même bâtis.
L'hyver tu disparois, tu t'en vas à Memphis,
Ou sur les bords du Nil, où la chaleur t'appelle.

Cupidon en tout temps fait son nid dans mon cœur,
Et de petits Amours s'y forment à centaine.
L'un de ses plumes couvre à peine
Son corps, qui du grand air redoute la rigueur;
L'autre dans sa coque est encore;
Ceux-ci sont sur le point d'éclorre;
L'air raisonne des petits cris
De ceux qui de leur bec ont percé la coquille.
Par les aînés de la famille
Avec de tendres soins les jeunes sont nourris,
Qui, quand ils sont plus grands, font aussi-tôt leurs nids.
Pour un qui sort il en vient trente.
Et tous les jours en vain je crie & me tourmente,
Pour chasser de mon cœur tant d'Amours réunis.

ODE XXXIV.

A SA MAITRESSE.

ORGUEILLEUSE de ta jeunesse,
Et de tes charmes si brillans,
Ne rejette point ma tendresse
Par mépris pour mes cheveux blancs.

Dans les bouquets que tu composes,
Ne vois-tu pas, belle Philis,
De quel éclat brillent les roses,
Quand tu mêles leur pourpre à la blancheur des lys.

ODE XXXV.

SUR UN TABLEAU OU Europe étoit peinte.

Sans doute ce jeune Taureau,
Que je vois peint dans ce tableau,
Est le maître des Dieux, c'est Jupiter lui-même :
Celle qu'il porte sur son dos
En traversant les vastes flots,
C'est le charmant objet qu'il aime,
Europe fille d'Agenor.
Je le vois à ses habits d'or,
Qui sont d'une Phénicienne.
Et quel taureau jamais échapé du troupeau
Osa passer la mer avec un tel fardeau,
Si fier, si satisfait, avec si peu de peine ?

ODE XXXVI.

SON CHAGRIN CONTRE un homme qui parloit des préceptes de Rhétorique.

TU veux m'enſeigner les détours ;
Dont l'éloquence en ſes écoles
Sçait embarraſſer un diſcours.
Que ſert à mes plaiſirs un vain bruit de paroles ?
Enſeigne-moi plutôt comment
Je puis me faire un ſort charmant
A boire, à folâtrer auprès d'une maîtreſſe.
Garçon, vîte de l'eau, du vin. Verſe ſans ceſſe.
Dans cet aimable jus noyons nos déplaiſirs.
Sous le poids de mes ans tu vois que je ſuccombe ;
Et toi-même bientôt me mettras dans la tombe,
Où finiſſent tous nos déſirs.

ODE XXXVII.

LE PRINTEMS.

VOyez les Graces au Printems
De roſes couronner leurs têtes ;
Voyez de ſes états flottans
Neptune éloigner les tempêtes.
Les plongeons réjouis ſe baignent dans les eaux.
Par bataillons volans en l'air paſſent les gruës :
L'aſtre du jour répand ſes rayons les plus beaux,
Et diſſipe les ſombres nuës.
Tout brille dans nos champs d'herbe & de fleurs couverts.
Déja l'olivier pouſſe, & la vigne rampante
Etend, contre le chaud, ſur ſa grappe naiſſante
L'abri de ſes feuillages verds.
Tout rit, tous nous promet une année abondante.

ODE XXXVIII.

IL REPOND A UN HOMME qui lui reprochoit sa vieillesse.

JE suis vieux ; Et qui te le nie ?
Mais je suis jeune quand je boi,
Et s'il le faut en compagnie.
Soûtenu par le vin, je danse autant que toi.
J'y trouve une vigueur soudaine.
Quelqu'un de vous veut-il se battre contre moi ;
Qu'il vienne. Allons, dépêche-toi,
Garçon, vîte une coupe pleine
De ce vin pétillant, dont mon goût est flaté ;
Je suis vieux, à la vérité,
Mais je le suis comme Silene.

ODE XXXIX.

LES EFFETS DU VIN SUR LUI.

QUAND je bois ma veine échauffée
Oseroit défier Orphée.
Je chante Apollon & ses sœurs.
Quand je bois, mes tristes pensées,
De mon cœur d'abord effacées,
Cedent à de douces fureurs.
Quand je bois, mon œil s'imagine
Que dans un tourbillon plein de parfums divers,
Bacchus m'emporte dans les airs,
Rempli de sa liqueur divine.
Quand je bois, je prends, je choisis
Les plus brillantes fleurs que le printems nous donne,
Pour en former une couronne,
Je la mets sur ma tête, & libre de soucis
Je chante le bonheur facile,
Qu'on trouve dans un sort tranquille.
Quand je bois, quand sur mes cheveux
J'ai versé des parfums les précieuses larmes,
Quand d'Iris près de moi je vois briller les charmes,

Je chante Venus & ſes feux.
Quand je bois, quand à pleine taſſe
De ce vin dans mon corps j'ai verſé de longs flots ;
Où mon cœur nage & ſe délaſſe,
Je me plais, au milieu des pots,
De voir, de ſeconder l'enjoument agréable,
Qu'inſpire aux jeunes gens le plaiſir de la table.
Enfin, mes chers Amis, quand je bois avec vous,
C'eſt un bien que le ſort ne peut plus me reprendre,
Et que j'emporterai, quand il faudra deſcendre
Dans la tombe, où nous irons tous.

ODE XL.

L'AMOUR PIQUE' PAR UNE ABEILLE.

L'Amour ſur un buiſſon vouloit prendre une roſe,
Qui brilloit à ſes yeux nouvellement écloſe.
Une abeille en ſortit, qui lui pique la main.
Il en jette un cri tendre, il pleure, & va ſoudain
Trouver la Reine de Cythere.
Je n'en puis plus, dit-il, je ſuis bleſſé, ma mere,

Par un petit ſerpent aîlé,
Qui par les laboureurs abeille eſt appellé.
Mon fils, lui dit Venus riant de l'aventure,
Tu ne ſçaurois au doigt ſouffrir une piquure.
Tu pleures, tu te crois mortellement bleſſé.
Juge par-là tout ce qu'endure
Un cœur de tes fleches percé.

ODE LXI.

LE BANQUET.

CONTENTONS ici nos déſirs,
Rions, buvons, chantons Bacchus & ſa puiſſance;
Bacchus l'inventeur de la danſe,
Qui mêle la muſique à ſes charmans plaiſirs,
L'inſéparable ami d'Amour & de ſa mere,
Pere des graces & des ris,
Qui calme les plus noirs ſoucis,
Et déride aiſément le front le plus ſévere.
Quelque ennui dont je ſois frapé,
A peine on me préſente à boire,
Qu'il eſt auſſitôt diſſipé;
J'en perds juſques à la mémoire.

Garçons, vîte un verre, du vin:
De nos cœurs à l'envi noyons-y le chagrin.
De soucis affligeans en vain on s'embarrasse.
L'avenir nous est inconnu,
Le présent à nos yeux n'est qu'un instant qui passe,
Et ne peut-être retenu.
J'en profite du moins: je bois à pleine tasse;
De fleurs je me couronne, & les sens enchantés,
A l'aspect de jeunes Beautés,
Je ris, je folâtre, je danse.
Laissons aux esprits noirs les pleurs & les soupirs.
Contentons ici nos désirs.
Rions, buvons; chantons Bacchus & sa puissance.

ODE XLII.

CE QU'IL AIME LE PLUS.

J'Aime les danses de Bacchus,
J'aime les jeunes gens que l'allegresse inspire,
J'aime, en leur compagnie, à chanter sur ma lyre;
Mais ce qui me touche le plus,
C'est le doux commerce des Belles;

C'eſt de pouvoir chanter, folâtrer avec elles,
Le front de roſes couronné.
Mon cœur ne connoît point l'envie,
Ma langue ne ſçait point, d'un trait empoiſonné,
De mes amis flétrir la vie.
Je hais au milieu des feſtins,
Les diſputes & les querelles.
Amis, au ſon du lut danſons avec nos Belles,
Et fuyons les plaiſirs d'où naiſſent les chagrins.

ODE XLIII.

SUR LA CIGALE.

QUE ton ſort eſt charmant, trop heureuſe Cigale!
Tu t'abbreuves & vis de l'eau,
Que verſe l'Aube matinale,
Et chantes tout le jour ſur le haut d'un rameau.
De là contemplant la richeſſe,
Dont Pomône couvre les champs,
N'en diſpoſes-tu pas en paiſible Maîtreſſe?
Les Laboureurs aiment tes chants;
A perſonne jamais tu n'as fait de dommage.

Tout le monde, à t'ouir, y voit l'heureux préſage
Des fécondes chaleurs qui muriſſent les fruits.
Phœbus & ſes ſœurs te chériſſent.
Il t'a donné la voix qui charme tes ennuis.
Jamais les ans ne te flétriſſent.
O Fille de la terre au chant mélodieux !
Cigale ſage & bienfaiſante,
Tu vis ſans chair, ni ſang, de maladie exempte.
Que te faut-il encor pour reſſembler aux Dieux ?

ODE XLIV.

SUR UN SONGE.

JE ſongeois cette nuit qu'au gré de mes déſirs,
Je courois dans un pré brillant de fleurs nouvelles,
Et que mon dos portoit des aîles,
Dont je devançois les Zéphirs.
Cupidon, par mépris de ma courſe legére,
Met du plomb à ſes pieds, me pourſuit, & m'atteint.
Ce ſonge eſt ſans doute un myſtére,
Où le ſort de mon cœur eſt peint.
Je vois qu'après avoir couru de Belle en Belle,

Sans qu'aucune jamais ait fixé mon amour,
Celle que je ſers en ce jour
Doit me rendre à jamais fidéle.

ODE XLV.

SUR LES FLECHES DE L'AMOUR.

AUx antres de Lemnos Vulcain forgeoit un jour
Des flêches pour remplir le carquois de l'Amour.
Sa divine moitié, l'aimable Cythérée
En trempoit la pointe acerée
Dans un beau vaſe plein de miel,
Où Cupidon mêloit l'amertume du fiel.
Mars au retour d'une bataille
Entre, tenant en main un javelot péſant.
Il jette ſur ces traits un regard mépriſant,
Et de leur peu de poids ouvertement ſe raille.
L'Amour en choiſit un, & cachant ſon dépit,
Tien, dit-il, celui-ci péſera davantage.
Mars le prend, Venus en ſourit;
Et lui, ſurpris du poids, en ſoupire, en rougit,
Saiſi d'une douleur peinte ſur ſon viſage.

Reprens-le, cria-t-il, il n'eſt que trop péſant.
Garde-le, dit l'Amour, je t'en fais un préſent.

ODE XLVI.

CONTRE LES MAUVAIS EFFETS DE L'OR.

Il eſt fâcheux de n'aimer pas,
Il eſt fâcheux auſſi d'avoir le cœur trop tendre :
Mais le plus fâcheux embarras,
C'eſt d'avoir de l'amour pour qui n'en veut pas prendre.
La nobleſſe, le ſang, la vertu, le ſçavoir,
En vain brille aux yeux d'une Belle.
L'or ſeul fonde, en l'aimant, notre plus ſur eſpoir.
L'or ſeul a tout pouvoir ſur elle.
Maudit ſoit à jamais des hommes & des Dieux,
Celui qui le premier a du ſein de la terre
Tiré ce métal odieux.
Par lui, par ſon éclat qui nous ſéduit les yeux,
Le frere au frere fait la guerre ;
De ſon pere le fils ſouhaite le trépas.

Par

Par lui ſont nés tant de combats,
Tant de crimes affreux trop dignes du tonnerre.
Par lui l'aveugle Amour à d'indignes rivaux,
Donne le prix de nos travaux.

ODE XLVII.

SUR LA VIEILLESSE DE bonne humeur.

J'AIME à voir un vieillard qui ne cherche qu'à rire ;
J'aime les jeunes gens, dont le cœur ne reſpire
Que danſes, que ris, & que jeux.
Et quand ce vieillard avec eux
Se réjouit, boit, chante & danſe,
Je n'en connois la difference,
Qu'à la blancheur de ſes cheveux.

ODE XLVIII.

IL SE PREPARE AU PLAISIR d'un Banquet avec ſes Amis.

DONNEZ-moi la lyre d'Homere,
Mais ôtez-en la corde à chanter la colere,
Les querelles & les combats,
Qui d'Achile ont rempli l'hiſtoire.
Apportez-moi pour ce repas
Les coupes où chacun doit boire,
Selon les billets qu'on aura.
Voyons comme en mes mains le ſort les reglera.
Donnez-les moi, que je les mêle,
Il faut, lorſque Bacchus échauffera nos cœurs,
Chanter tous ſa gloire immortelle,
Folâtrer, nous livrer à ſes douces fureurs.

ODE XLIX.

FESTE DE BACCHUS EN TABLEAU.

PEintre fameux, prend ton pinceau
Et fait de mon idée un fidéle tableau.
* Pein-moi le Dieu de la Vendange,
* Sur un char triomphant par des tigres traîné,
* Le thyrſe en main, le front de pampres couronné,
* Tel qu'au retour des bords du Gange.
* Qu'il ſoit environné d'une folâtre Cour
De Satyres & de Bacchantes
Danſans ſur les herbes naiſſantes,
Au ſon du fifre & du tambour.
* Pein de leurs jeux divers l'agréable caprice.
* Que l'une, nouvelle nourrice,
* Allaite un jeune loup qu'elle porte en ſes bras;
* Que l'autre ſur un bouc aſſiſe,
* D'un beau tiſſu de ſoie en riant le conduiſe,
* Et du talon hâte ſes pas.
* Qu'une autre dans ſa main tienne & preſſe une grappe,
* Dont le jus par les doitgs s'échappe,

* Que reçoit dans sa bouche un Satyre altéré.
* A la suite du char pein Silene enyvré,
* Chargeant d'un corps pésant qu'il ne soutient qu'à peine
* Le lent animal qui le traîne.
Pein des villes auprès en danses, en festins,
Célébrant le Dieu des raisins;
Et si ton art le peut: fai-nous y voir écrites
Les douces loix qu'il a prescrites,
Pour calmer nos plus noirs chagrins.

ODE L.

VENDANGES PRETES A FAIRE.

CE Dieu qui soûtient la jeunesse
Infatigable dans le vin,
Ce Dieu qui danse & rit sans cesse,
Revient, & nous apporte un breuvage divin;
Une liqueur douce & vermeille,
Qui dans ses grains encore est pendue à la treille;
Dans la cuve bientôt nous la verrons couler.
Nous en boirons à tasse pleine,
Nos corps en reprendront une vigueur soudaine;
Et libres des soucis qui nous peuvent troubler,

Chantant le Dieu qui nous la donne,
Nous attendrons un autre automne.

ODE LI.

VENUS NAGEANT
gravée sur un Disque.

QUELLE main adroite & sçavante,
Quel esprit comparable aux Dieux,
A gravé sur ce disque une mer écumante,
Qui semble rouler à nos yeux ?
La Mere des Amours y paroît toute nue,
Et l'on verroit tout son beau corps,
Si les ondes à notre vûe
N'en cachoient les rares trésors.
Son bras fendant les eaux devant elles les pousse
Comme legers amas de mousse,
La tête & le sommet du dos
Hors de la surface des flots.
Les Tritons audevant font bruire leurs trompettes
La blancheur de son corps dans ces flots noirs & bleus
La fait paroître un lys parmi les violettes.

Les Dauphins autour d'elle empreſſés, amoureux,
Portent de Cupidon une troupe riante.
Les poiſſons ſur les eaux par leurs bonds, par
leurs jeux,
Tâchent de divertir la Déeſſe charmante,
Dont l'Univers reſſent les feux.

ODE LII.

LES VENDANGES.

DANS l'Automne il eſt doux de voir
De filles, de garçons une troupe mêlée,
Qui d'une vigne dépouillée
Portent dans des paniers des raiſins au preſſoir.
Sous leurs pieds des hommes les foulent,
Et des grains briſés autour d'eux
S'élevent des flots écumeux;
Qui par d'étroits canaux dans la cuve s'écoulent,
Où l'on va puiſer à pleins ſçeaux,
Pour remplir de nombreux tonneaux.
A grand bruit cependant on chante les louanges
Du Dieu qui préſide aux vendanges;
Et quel objet charmant pour eux!

Quel plaiſir de voir dans la tonne
Le vin qui frémit qui bouillonne,
Le doux fruit de leurs ſoins, le comble de leurs vœux !
A pleines taſſes on en goûte.
Les vieillards yvres & tremblans
Danſent d'un pied péſant ſous la ruſtique voute,
En ſecouant leurs cheveux blancs.
Ainſi Bacchus encor joue avec la vieilleſſe,
Un jeune Vendangeur plus loin
Va ſur le verd gazon ſurprendre ſa Maitreſſe,
Par le vin aſſoupie, à l'ombre, & ſans témoin.
Il voudroit dérober un baiſer ſur ſa bouche.
Son réveil le prévient, & ſa pudeur farouche
S'oppoſe quelque temps à ſon propre déſir:
Mais ſon amant plus fort met à bout ſa foibleſſe,
Et lui donne à la fois l'excuſe & le plaiſir.
C'eſt ainſi que Bacchus joue avec la jeuneſſe.

ODE LIII.

ELOGE DE LA ROSE.

AMI, chantons la fleur brillante,
Dont se couronne le Printems,
La Rose dont l'odeur charmante
Réveille, réjouit nos sens.
La Rose est le parfum de la troupe immortelle;
Les Graces & Venus, dans la saison nouvelle,
Mêlent la rose à leurs atours,
Pour danser avec les Amours.
Des Nymphes, des Muses divines,
Elle est le soin & le désir,
Et l'on la cueille avec plaisir,
Quoi qu'on se pique à ses épines.
Par elle nous jugeons si nous sommes aimés,
Quand, sur deux doigts en rond fermés,
Nous frappons sa feuille étendue.
A la table, dans un festin,
Dans les fêtes du Dieu du vin,
Le beau feu de la Rose éclate à notre vûe.
L'Aurore sur ses doigts, les Nymphes sur leurs bras,

Vénus sur son beau teint fait briller ses appas.
Son suc est à nos maux un remede agréable.
Son essence embaume les morts,
Et du temps brave les efforts.
Sa vieillesse même est aimable,
Puis qu'elle y conserve toujours
La même odeur qu'aux premiers jours.
Mais sur tout sa naissance en merveilles abonde.
Lorsque la mere de l'Amour
Sortit de l'écume de l'onde,
Lors que Minerve vint au jour;
Produite du cerveau du Monarque du monde;
La terre produisit cette fleur à son tour,
En vertus, en attraits féconde.
Les Dieux même charmés de son éclat nouveau
Partagérent l'honneur d'un ouvrage si beau:
En versant le nectar sur ses tendres racines,
Et Bacchus enchanté de la vive couleur,
Qu'elle fait éclater sur son trône d'épines
La choisit d'abord pour sa fleur.

ODE LIV.

QU'IL SE PLAIT PARMI la Jeuneſſe.

A Voir de jeunes gens enſemble,
Cet objet réveille mes ſens,
Je deviens comme eux, ce me ſemble;
Et leger, malgré mes vieux ans,
Je cours me mêler à leur danſe.
Souffre, Ami, mon extravagance,
Donne-moi ces roſes. Je veux
En couronner mes blancs cheveux.
Loin demoi la froide vieilleſſe.
C'eſt avec vous, belle Jeuneſſe,
Que tous mes momens ſont heureux.
Vîte, du vin. Je veux qu'on voie
Un vieillard encor vigoureux
Un vieillard capable de joie,
Qui boit, ſans ſe faire prier,
Et fait le fou, ſans ennuyer.

ODE LV.

SUR LES AMANS.

LEs chevaux pour l'ordinaire
A la cuisse sont marqués,
Les Parthes sont distingués
Par leur thiare étrangere.
Les Amans frappés au cœur
En vain en font un mystere.
Leurs regards pleins de langueur
Font voir ce qu'ils veulent taire.

FIN.

POESIES

DE M. D. L. F.

AU LECTEUR.

LE plaiſir, que pluſieurs perſonnes éclairées m'ont témoigné prendre à la lecture de ces Poéſies, m'a encouragé à les faire paroître à la ſuite de ma Traduction des Odes d'Anacreon. Si elles ont le bonheur de plaire au Public, elles n'ont pas beſoin de Preface; & ſi elles ne ſont pas de ſon goût, une Preface ne les rendra pas meilleures. Ainſi le Lecteur me ſçaura bon gré du moins de la lui avoir épargnée.

POESIES.

ODE
SUR LA BATAILLE
DE LA MARSAILLE.

C'Est parce que tu t'abbaiſſes
Sous la grandeur du vrai Dieu,
Qu'à tes armes vengereſſes,
Louis, tout cede en tout lieu.
C'eſt ce reſpect ſi fidele,
Qui de ta gloire immortelle
Eſt la cauſe & le ſoutien.
N'a-t-elle encor pû contraindre
Tes fiers Ennemis à craindre
Le bras d'un Dieu dans le tien?

Que vois-je encor ? Quelle poudre ?
Quel eſt le bruit que j'entends ?
Eſt-ce quelque nouveau foudre,
Dont tu frappes ces Titans ?
Vois-je pas près de Marſaille
Commencer une bataille ?
O moment tant demandé !
Que bientôt, avec uſure,
Ils nous vont payer l'injure
De Pignerol bombardé !

Nos frontieres en allarmes,
Foibles, vuides de ſoldats,
N'aguere, en proye à leurs armes,
Sembloient livrer nos Etats.
Quel prodige inconcevable
D'un ſecours ſi formidable
Couvre ces vaſtes ſillons ?
Pour nous le Dieu de la guerre
Fait-il du ſein de la terre
Sortir tant de bataillons ?

De quelle noble aſſurance,
Sur d'impétueux courſiers,

Au travers des feux, s'élance
L'élite *a* de nos guerriers ?
Qui de vous, Chefs de l'Empire,
En ce moment ne désire
Ces retranchemens honteux ?
Où le Nexre de ses rives,
A vû vos Aigles craintives
Fuir, se cacher devant eux ?

Bataillons, files pressées,
Monts, fossés, foudres d'airain,
Mousquets & piques baissées
Leur sont un obstacle vain.
Ce sont des Lions qui percent,
Brisent, déchirent, dispersent,
Parcs, pasteurs, chiens; & troupeaux;
Ce sont des torrens de souffre,
Qui d'Etna quittant le gouffre,
Entraînent tout dans leurs eaux.

O troupe en Héros féconde,
Si Phœbus soutient ma voix,
Par elle, aux deux bouts du monde,
Retentiront tes exploits.

a *Les Gendarmes.*

Mais deja toute l'armée,
De même ardeur enflammée,
Fait par tout le même effort.
Son *a* Chef court, anime, ordonne.
Devant lui marchent Bellonne,
L'Effroi, le Trouble, & la Mort.

O Ciel! qui pourroit décrire,
Qui pourroit voir, ſans effroi,
Ce qu'à nos troupes inſpire
L'ardeur de plaire à leur Roi?
Son image triomphante,
A leurs yeux toujours préſente,
Et ſon nom ſeul ſi puiſſant,
Dont elles ſont animées,
Font voir que de ſes armées
Jamais LOUIS n'eſt abſent.

Qui ſont ces *b* deux fiers Alcides,
Qui, comme deux tourbillons,
Dans leurs courſes ſi rapides
Renverſent ces bataillons?

a *Mr. le Maréchal de Catinat.*

b *M. le Duc de Vendôme, & M. le Grand Prieur.*

Je reconnois leur visage :
Aux éclairs qu'en leur passage
Jette leur sabre autour d'eux :
Tels, aux campagnes Belgiques,
Sur les bandes Germaniques
On les vit fondre tous deux

Qu'apperçois-je ? Dans la foule,
D'un plomb *a* l'un d'eux est percé.
Ce n'est qu'à son sang, qui coule,
Qu'on connoît qu'il est blessé.
Il ne sent rien que la gloire,
Que lui promet la Victoire ;
Et plus ardent à courir,
Où la mort est la plus sûre,
C'est en vengeant sa blessure,
Qu'il commence à la guerir

C'en est fait, Ligue, & ta perte
S'augmente par tes efforts.
Je vois la plaine couverte
Des tiens, ou fuyans, ou morts.
Le débris de tes cohortes,
De Turin gagnant les portes,

a M. le Grand Prieur.

Y rejoint ſes Chefs tremblans.
J'en vois d'autres, qui ſans armes,
N'oppoſent plus que des larmes
Au bras des Vainqueurs ſanglans.

Où ſont ces peuples ſi braves,
Dont les nombreux eſcadrons,
Des Anglois & des Bataves
Devoient venger les affronts ?
Ou ſont ces Chefs ſi terribles,
Qui, loin de nous, invincibles,
Par mépris, & comme un jeu,
Vouloient *a* montrer à leurs Belles
La mort ſur nos Citadelles
Tombant en globes de feu?

a *Ils avoient invité les Dames de Turin au bombardement de Pignerol.*

A. S. A. S.

MADAME LA PRINCESSE

DE TOSCANE.

A l'occasion d'une Comédie qu'elle composa, & qu'elle fit représenter secrettement par des Dames de sa Cour, elle même y jouant le personnage d'une Esclave.

POURQUOI, belle Princesse, envier à nos yeux
De votre esprit divin les efforts glorieux ?
Dans le fond d'un palais, loin de nous, renfermée,
Vous espérez en vain tromper la Renommée,
En vain vous écartez la foule des témoins
D'un spectacle galant préparé par vos soins,
Malgré vous, la Déesse invisible & présente
Vous a vûe, au milieu d'une troupe charmante,
Et d'un geste & d'un ton par les Graces dictés
De votre propre ouvrage animer les beautés
Quelle fut sa surprise ! Et quel plaisir pour elle
D'en aller aux neuf Sœurs apprendre la nouvelle !
On sait, Muses, dit-elle, on sait que mille fois

Du nom de VIOLANTE ont retenti vos bois.
Sa beauté, ſon eſprit ne peut plus vous ſurprendre :
Mais qui peut concevoir ce que je viens d'entendre ?
Souvent, de la nature empruntant les couleurs,
De feintes paſſions nous ont tiré des pleurs :
Mais ceux qui ſur la Scene, en leurs doctes ouvrages,
En offrent à nos yeux de ſi vives images,
Par épreuve ont connu ce que leur Art décrit,
Et leur cœur peut ſans peine inſtruire leur eſprit.
Quel plus rare prodige ! Une jeune Princeſſe,
A qui le ferme appui de ſa haute ſageſſe
Fit toujours ignorer les tranſports violens,
Qui ſoumettent une ame à l'empire des ſens,
A nos regards charmés en trace une peinture,
Où le cœur attendri reconnoît la Nature.
D'un Epoux, il eſt vrai, plus charmant que l'Amour
Le mérite la ſçut enflammer à ſon tour ;
Mais de ces feux contens, ſans trouble, ſans foibleſſe
Le Theatre à regret expoſe la tendreſſe.
Il faut aux vils mortels conduits par leur penchant
Du malheur, qui les ſuit, faire un tableau touchant ;
Il faut les effrayer par l'exemple funeſte,

Ou du crime de Phedre, ou des fureurs d'Oreſte;
Et lors que d'un Heros on leur peint la vertu,
S'il n'eſt des paſſions ou du ſort combattu,
De l'aſſiette d'un cœur ſi ferme, ſi tranquille,
On offre à leur foibleſſe un modele inutile;
La vertu de ſi haut bleſſe leurs yeux jaloux,
Leur ſemble inacceſſible, & les rebute tous.
Ainſi d'un ton plaintif, ſous l'habit d'une eſclave,
Expoſée aux rigueurs d'un deſtin qui la brave,
VIOLANTE aujourd'hui nous montre en ces revers
L'innocente Vertu qui gémit dans les fers.
O Peuples, quel bonheur de voir votre Princeſſe
Du cœur humain pour vous revêtir la foibleſſe!
De l'Amour & du ſort ſubir ainſi les coups,
Pour vous montrer en ſoi ce qu'il faut craindre en vous!
Mais vous, ſçavantes Sœurs, par des chants dignes d'elle,
Rendez un juſte hommage à ſa gloire immortelle,
Publiez à l'envi l'excès de ſes bontés.
VIOLANTE n'eſt pas de ces vaines Beautés,
Qui préparant aux cœurs des fers & des allarmes,
Ne s'occupent jamais que du ſoin de leurs charmes.
De cette même main, qui fait de ſes cheveux
Les liens d'un Epoux, digne objet de ſes vœux,

Elle ſçait vous donner les marques les plus cheres
Du zele qui l'attache à vos ſacrés myſteres.
C'eſt ainſi qu'autrefois le ſecond des Céſars,
D'un accueil favorable honorant les beaux Arts,
De cette même main, qui lança le tonnerre,
Dont le bruit à ſes loix ſoûmit toute la terre,
Traçoit un docte ouvrage, où le ſort inhumain
Forçoit le fier Ajax à ſe percer le ſein.
Elle dit, & ſoudain les échos du Permeſſe
Retentirent de cris & de chants d'allegreſſe;
De ſon onde plus pure il verſa les tréſors,
Et les lauriers plus verds fleurirent ſur ſes bords.

L'AVIS INUTILE.

ODE

MALHEUREUX mille fois quiconque dans ces lieux
Voulut faire briller ton éclat à nos yeux,
Fleur ſuperbe, fleur ſanguinaire.
Puiſſes-tu déſormais naître autour des tombeaux;
Que le Ciel irrité te refuſe ſes eaux;
Que le Soleil, que tout te devienne contraire.
Ainſi

Ainſi d'une voix fiere exprimant ſes ſouhaits,
Iris, qui d'une roſe avoit ſenti les traits,
Exhaloit ſon dépit contre elle.
Tirſis, qui l'adoroit, malgré mille mépris,
A quelques pas loin d'elle, écoutoit tout ſurpris
Ce diſcours, qu'en ces mots pourſuivoit la Cruelle.

O Roſe, ingrate Roſe, objet de mon dépit,
En ce jour, il eſt vrai, la fortune te rit,
Tu fais les délices de Flore.
Par un charme commun, tu vois mille flatteurs
Te donner les noms d'Aſtres & de Reine des fleurs,
Et préferer ta pourpre à celle de l'Aurore.

Ainſi de toi contente & fiere de ton ſort,
Tes traits de toutes parts, pour garder ton abord,
Te font de redoutables armes.
Tu viens de t'en ſervir, pour bleſſer cette main,
Qui t'eût fait aujourd'hui, te plaçant ſur mon ſein,
Un ſort, dont plus d'un cœur eût envié les charmes.

Mais enfin je connois tes fragiles appas.
Je veux, je veux dans peu les fouler ſous mes pas,
Tous flétris, déſarmés d'épines.
Je veux, pour me venger, voir ces mêmes zéphirs,

Qui flatent ton orgueil du bruit de leurs soupirs,
Se faire un vil jouet de tes tristes ruines.

Ah! s'écria Tirsis, je vous prens à ces mots.
De ces charmes divins qui troublent mon repos
Faites-vous un meilleur usage?
Sont-ils donc, belle Iris, sûrs d'un plus long destin?
Et ne pourrois je-pas dans un même chagrin
Leur appliquer ici votre même préfage?

A ces mots prononcés d'un ton soumis & doux,
L'Ingrate contre lui tourna son fier courroux,
Insultant à ses maux extrêmes.
O frivole raison, quel est ton vain secours!
Nos défauts en autrui nous blessent tous les jours,
Et nous nous offensons qu'on les blâme en nous-mêmes.

SUR LE PORTRAIT d'une Dame peinte en Flore.

FLORE venoit d'entendre dire
Qu'on voyoit depuis peu ſon portrait dans Paris,
Qu'à le voir ſeulement, on ſe ſentoit épris
Des mêmes feux qu'allume un objet qui reſpire.
Auſſi-tôt de Marli, ſiege de ſon empire,
La Deeſſe part en ſecret,
Chez le Peintre arrive inconnue,
Se mêle aux ſpectateurs, & s'attache au portrait.
Mais ô flatteur eſpoir détruit par cette vue!
Elle n'y trouve d'elle aucun air, aucun trait.
C'eſt une autre Beauté ſous les habits de Flore.
Plus brillante, plus belle encore.
Elle-même en convint dans le fonds de ſon cœur.
Mais l'eût-on cru d'une Immortelle?
Elle eut la vanité de laiſſer dans l'erreur
Ceux qui croyoient que ce fût elle.

POUR

MADAME LA PRINCESSE DE TOSCANE

FILLE DU GRAND DUC,

Maintenant Electrice Palatine.

Comme elle entroit dans une Egliſe, qui étoit parée pour la fête du Saint qu'on y célébroit ce jour-là.

QUELLE eſt cette Beauté plus fraîche, plus brillante,
Qu'en rallûmant le jour, n'eſt l'Aurore naiſſante ?
Du céleſte ſéjour deſcend-elle en ces lieux ?
Il n'en faut point douter, elle eſt du ſang des Dieux.
Son air, ſa majeſté, n'eſt point d'une Mortelle.
Ce temple qu'elle aborde eſt préparé pour elle.
Elle y vient recevoir les honneurs ſouverains
Du culte, que les Dieux exigent des humains.
Sur la porte du Temple une troupe ſacrée
Vient, pleine de reſpect, attendre ſon entrée.

Les voutes, les autels, les murs de toutes parts
D'ornemens précieux brillant à ſes regards,
Les encens, les concerts, la foule qui s'empreſſe,
Tout ſent, tout reconnoît l'abord de la Déeſſe.
Enfin je puis donc voir comme ſont faits les Dieux.
Non plus par des portraits, mais vivans à mes yeux.
Entrons, approchons-nous, allons en ſa préſence,
Par nos plus humbles vœux implorer ſa puiſſance,
Elle les recevra ſans dédain, ſans courroux.
On n'a point un cœur dur avec des yeux ſi doux.
Mais qu'eſt-ce que je vois, & quelle eſt ma ſurpriſe?
Juſte Ciel! Elle-même, en Mortelle ſoûmiſe,
Quittant de ſa grandeur tout l'éclat faſtueux,
Baiſſe au pied des autels un front reſpectueux.
Des ſonges du Parnaſſe à quel point poſſédée
Mon ame s'égaroit dans une vaine idée!
Celle que je croyois du nombre de ces Dieux,
Dont une fable impie oſa peupler les cieux,
Du Monarque Toſcan eſt la fille elle-même.
C'eſt ſon nom qu'on m'apprend, voilà ſa grace extrême,
Tous ces attraits divers que mille & mille fois
Loin d'elle m'a dépeints la Déeſſe aux cent voix.

O quel péril pour nous, trop aimable Princeſſe,
Si vous-même en ces lieux n'aidiez notre foibleſſe !
Ebloüis des raïons de la divinité,
Qu'en ſes traits à nos yeux marque votre beauté,
Notre zele trompé vous rendroit un hommage
Qu'on ne doit qu'à ce Dieu, dont vous êtes l'ouvrage ;
Mais de ce piége enfin vous défendez nos cœurs,
Et votre humilité ſauve vos ſpectateurs.
C'eſt par-là ſeulement qu'on vous connoit mortelle ;
Par-là tous ces attraits qui vous rendent ſi belle,
Mieux que toute autre pompe étalée en ce lieu,
Elevent notre idée aux grandeurs du VRAI DIEU.

ELEGIE.

Sur une passion rallumée.

A PEINE délivré d'une fiévre brûlante,
Qui laissoit en mes sens une langueur pesante,
Dans ma chambre enfermé, je pensois aux plaisirs,
Que ramenoit par-tout la saison des zéphirs.
Je me représentois, sous un ciel sans nuages,
Les champs couverts de fleurs, & les bois de feüillages,
Les tendres Rossignols chantant sur les rameaux,
Le murmure, le cours des fertiles ruisseaux,
Les folâtres Sylvains, les Dryades legeres,
En présence de Pan, dansans sur les fougeres.
Heureux, disois-je alors, qui peut seul à son choix,
Tantôt assis à l'ombre, au silence des bois,
Tantôt se promenant dans les vertes prairies,
L'esprit content, & plein de douces rêveries,
Méditer ou polir quelque ouvrage nouveau,
Qui préserve son nom de l'oubli du tombeau!
Ainsi d'un temps si cher je regrettois la perte,

Lorſque j'entens du bruit, & ſur ma porte ouverte
Je vois... quelle ſurpriſe agita mes eſprits !
Je vois, avec ſa ſœur, entrer l'aimable Iris.
Dès long-temps ma raiſon, ſur de juſtes allarmes,
Me faiſoit éviter ſa préſence & ſes charmes,
Soigneux de conſerver le calme & la douceur,
Qu'après de longs efforts, goûtoit mon libre cœur.
Douceur foible, il eſt vrai comparée aux délices,
Dont l'Amour quelquefois couronne nos ſervices :
Mais chere, mais charmante à qui ſçait les tourmens,
Qu'un cœur ſous ſon empire endure à tous momens.
Ah ! que d'un ſentiment alors ſi néceſſaire,
A cet abord Iris, il ne me ſouvient guere !
Et quel autre en ma place auroit mieux réſiſté ?
Offroit-elle à mes yeux une fiere beauté,
Qui ſans flatter les cœurs, qui lui rendent les armes,
Ne veut devoir leurs ſoins qu'à l'éclat de ſes charmes.
Elle plaignoit mes maux par la fiévre cauſés,
Et rendoit grace au ciel de les voir appaiſés.

Elle en voulut ſçavoir la naiſſance, la ſuite.
Mais que par mon récit elle en fut mal inſtruite !
Enchanté des attraits qu'en elle on voit briller,
Je ſongeois à la voir, & non pas à parler.
Mes yeux dans mes regards arrêtoient ma penſée,
Et laiſſoient bégayer ma langue embarraſſée.
Iris, à mes diſcours de déſordre remplis,
En imputa la cauſe à mes ſens affoiblis,
Elle crut que le bruit pouvoit m'être nuiſible,
Et qu'en me laiſſant ſeul, je ſerois plus paiſible.
Elle me quitte, & moi quand je fus ſeul, ô Dieux !
Quel dangereux objet vient de frapper mes yeux,
M'écriai-je auſſi-tôt, & quel trouble m'agite ?
Qui te fait me chercher, Amour, quand je t'évite ?
Quel deſſein inutile as-tu formé ſur moi ?
Va de tes traits ailleurs faire un plus digne emploi.
Je ne ſuis plus, hélas ! j'ai regret de le dire,
Tel qu'Aminte m'a vû ſous ſon heureux empire.
Mes ans, dans leur automne, ôtent à mes deſirs
Cette vivacité qui mene à tes plaiſirs.
Je redoute tes ſoins, peu digne du ſalaire,
Et j'ai preſque perdu l'eſperance de plaire.

Va plûtôt, va plûtôt, pour ſignaler ton nom ;
Aſſervir à tes loix le jeune Alcimedon ;
Va dompter, il eſt temps, ce cœur qui te mépriſe
Par le mépris qu'il fait de l'aimable Cephiſe.
Voilà, voilà les cœurs qui ſont dignes de toi.
Mais que faire, & comment me ſouſtraire à ta loi ?
De quel front recourir à ton pouvoir ſuprême ?
N'eſt-ce pas t'implorer, Amour, contre toi-même ?
Et ne vois-tu pas bien que des levres pouſſés,
Mes vœux, en ce moment, craignent d'être exaucés ?

SUR LES PEINTURES

De Mademoiselle Cheron,

A l'occasion de son Portrait fait par elle-même.

UN jour le Dieu des Arts, l'ingénieux Mercure
Après avoir long-temps contemplé la peinture,
Où, d'une main sçavante exprimant tous ses traits,
CHERON a consacré son nom & ses attraits,
Plus vîte que les vents qu'il fendoit de ses aîles,
Courut à Jupiter en porter les nouvelles,
Et prenant un visage où brilloit le courroux :
Dieu puissant (lui dit-il) de ta gloire jaloux,
Lorsque de ta Justice un arrêt mémorable
Me fit sur le Caucase attacher ce coupable,
Qui sur le feu du Ciel osant porter les mains,
Eut l'orgueil, malgré toi, d'en former les humains,
Tu crus que son supplice affreux & legitime
Termineroit en lui l'exemple de son crime.
Mais hélas ! c'est en vain qu'un avide vautour

Vint dévorer ſon cœur reproduit chaque jour :
En vain dans ſes tourmens éclate ta vengeance,
Une fille aujourd'hui brave encor ta puiſſance.
Oüi, d'un peu de couleurs, une fille à nos yeux,
Fait ce qu'il oſa faire avec le feu des cieux.
Te conterai-je ici toutes les impoſtures
Que font aux yeux ſurpris ſes vivantes peintures ?
Le ſpectateur d'abord, à voir de tous côtés
Chez elle, par ſon art, briller tant de beautés,
Interdit, enchanté, les croyant naturelles,
De reſpect, en entrant, eſt ſaiſi devant elles.
Il s'arrête, & ne ſçait, par leur geſte ſéduit,
D'où vient que de leur voix il n'entend pas le bruit.
Au milieu de ce cercle, attentive à l'ouvrage,
On voit cette Circé, qui forma leur viſage,
Une baguette en main, & traçant quelques traits,
Sur la toile operer ſes magiques ſecrets.
Par les mêmes couleurs ſon adreſſe féconde
Y diſtingue à ſon choix, ſexe, âge, brune, blonde,
Douceur, fierté, ſouris, dédain, joïe, ou langueur,
Et ſur l'air du viſage étale tout le cœur.

Tel entre dans ces lieux, l'ame libre & paisible,
Qu'un visage inconnu rend aussi-tôt sensible,
Et d'un air empressé, prompt effet du poison,
De celle, qui l'enflamme, il demande le nom.
Un autre qui, lassé d'une vaine tendresse,
Croyoit qu'un fier dépit eut guéri sa foiblesse,
Sent r'ouvrir sa blessure, à l'image des traits
De l'ingrate Beauté, qui fit tous ses souhaits,
Dont les yeux maintenant, sans fierté, sans menace,
Semblent, d'un air riant, l'assurer de sa grace.
Prêt à souffrir encor ce qu'il souffrit pour eux,
Au flambeau de l'espoir il rallume ses feux,
Et surpris de la voir plus brillante, plus belle,
Déteste les sermens qu'il avoit faits contre elle,
Sans songer que cet air si brillant, si flateur,
D'un pinceau, qui se joüe, est l'ouvrage menteur.
Et ne te fiate pas, apprenant ces prodiges,
D'en voir si-tôt perir le bruit & les vestiges.
Tout finit sous le ciel, tout succombe à la mort?
Mais, loin que ses portraits en ressentent l'effort,
La Parque, avec dépit, y voit encore en vie
Ceux à qui la lumiére est par elle ravie,
Et démentant leurs fils, qu'elle même a coupés,

Croit l'arrêt des destins, & ses ciseaux trompés.
Et que t'importe enfin, pour excuser l'injure,
Que ces objets trompeurs ne vivent qu'en peinture,
S'ils ont tout à la fois l'éclat, & le pouvoir
De ces mêmes objets, qu'un ame fait mouvoir ?
Mais c'est peu que son art, qui la couvre de gloire,
Par tant d'efforts fameux assure sa mémoire.
Elle a voulu qu'aux yeux de l'Avenir instruit,
Son Portrait, fait par elle, en appuyât le bruit.
Et que ne fera point croire la Renommée
A la postérité de son récit charmée,
Quand elle attestera ce Portrait & ces yeux
Où brille tout l'esprit qu'elle a reçu des Cieux,
Ces yeux vifs, soûtenus encor du témoignage
Des traits fins & charmans, qui forment son visage ?
Mais sans te fatiguer d'un détail imparfait,
Il faut rendre tes yeux juges de ce Portrait.
Par lui seul, par lui seul, pour punir la coupable,
Tu verras les effets, dont son art est capable.
Ainsi parla Mercure, & Jupiter comprit
Que ce discours étoit un trait de son esprit,
Un détour qu'il prenoit pour loüer cette Belle,

Et que pour ce portrait plein de son nouveau zele,
Tout ce qu'il en disoit n'étoit que dans l'espoir
De faire naître en lui le desir de le voir.
Il le vit, & surpris d'une telle peinture,
Il trouve encor trop froid le récit de Mercure.

LES ETOILES CONJURE'ES CONTRE LE SOLEIL.

POEME ALLEGORIQUE

traduit du Latin du R. P. Commire.

LEs Aſtres indignés de voir, en ſa carriere,
Le Soleil étouffer leur plus vive lumiere,
De l'Univers charmé ſeul attirer les yeux,
N'aguére en leur fureur troublérent tous les Cieux.
Mais ſur-tout Jupiter eflammé de furie,
Et cet aſtre fameux qui luit ſur l'Heſperie,
De la ſédition donnérent le ſignal.
L'un ne veut point de Maître, & l'autre point d'Egal.
Tous demandent leur part aux honneurs de la terre.
L'Envie au Ciel heureux fait-elle auſſi la guerre?
Auſſi-tôt de grandeur, & d'éclat differens,
De leurs Cercles ſortis, on les voit tous errans.
Nul n'eſt plus fixe alors. La fureur les emporte,
Et chez Mercure accourt la brillante cohorte.
Le ſilence & la nuit aidoient à leur deſſein.
Le premier des Poiſſons, dans un tranſport ſoudain,
Jettant l'œil ſur ſa queuë encor toute brûlée,

CONJURATIO

CONJURATIO STELLARUM IN SOLEM.

FABULA ALLEGORICA.

FUlgore Solis lumen offundi ſuum
Stellæ indignantes, ſuſpici mortalibus
Coliquæ ſolum, ſe relinqui inglorias,
Cuncta inſuetis miſcuere motibus.
Excanduiſſe dicitur præ cæteris
Imperium Olympi ſorte adeptus Juppiter,
Et qui plagæ dat nomen occiduæ Heſperus,
Infenſi Soli dum negant, alter parem,
Alter priorem ferre. Quid non & Deos
Invidia cogit? Ergo Mercurii domum
Per amica noctis ſe ferunt ſilentia,
Et quæ majores tenent Stellæ circulos,
Et quæ minores. Fecit errantes furor
Communis omnes, nulla jam fixa eſt polo.
Ubi coiere, tunc ſic major Piſcium,
Quem ambuſta cauda flammis & rubens adhuc
Reddebat eloquentem, cum gemitu incipit:
Quo ſummæ rerum ſit loco, cognoſcitis.

Clairs flambeaux de l'Olympe, éclatante assemblée,
De quels honteux affronts, dit-il en gemissant,
Nous accable aujourd'hui le Soleil tout-puissant?
C'est lui seul en tous lieux, qu'on aime, qu'on révére,
S'il ne quitte le Ciel, qu'y prétendons-nous faire?
Toi-même Jupiter, que le plus haut destin
Fit du Pere des Dieux le fils, & le voisin,
Combien de fois, helas! frappé de sa lumiere,
T'a-t-on vu palissant retourner en arriere?
Ton Aigle, dont le vol suivoit par-tout ta voix,
Les yeux tournés vers lui, semble implorer ses loix,
Dans son respect rebelle est jaloux de la terre,
Et voudroit en ses mains remettre le tonnerre.
Et toi brillant Vesper, bel Astre, à qui toujours
L'avantage étoit dû de devancer son cours,
Aux yeux de l'Occident confus de tes disgraces,
Ne t'asservit-il pas à marcher sur ses traces!
C'est lui qui, de la Lune obstacle injurieux,
Arrêta tout à coup son char victorieux,
Lorsque poussant plus loin ses limites fatales,
Il resserroit le cours des Etoiles Australes.
Le Belier dépoüillé deux fois de sa toison,
Adore maintenant son pouvoir & son nom.
Qu'a servi du Lion la fureur déchainée?
Mais sans plaindre d'autrui la triste destinée,

Olioſa Solis in dies potentia,
Per damna noſtra creſcit. Aſtris omnibus
Cœlo migrandum eſt, ipſe ni depellitur.
Mihi teſtis eſto, Juppiter, cui proxima
Datum tenere ſceptra Saturno Patri,
Quoties occurſu injurioſi ſyderis
It retro metuens triſte deliquium pati?
Etiam miniſtra fulminis quondam ſui
Solem intuetur. Aquila, nec domino alteri
Servire malit. Tuque, cujus Occidens
Adorat ignes, Heſpere, illius ſequi;
Dignus prairie, cogeris veſtigia.
Illum retuſis Luna fugit cornibus,
Cum tranſilire aggreſſa fixum limitem
Auſtrina gravibus ſigna bigis ſtringeret.
Vim ſenſit Aries aureo bis vellere
Spoliatus, ore ſenſit ardenti minax
Oculiſque, vibrans lumina incaſſum Leo.
Aliena, ſed cur defleo infortunia?
Hem! Luctuoſum Piſces exemplum ſumus;
Violenta quam ſit ſolis indignatio.
Mediis in undis infelices arſimus,
Aquarii nec profuit vicinia.
Dicere parantem plura non ſivit dolor.
Exclamant omnes Sole dejecto ocyùs,

Helas ! triſtes Poiſſons, par quels funeſtes coups,
Son pouvoir à nos yeux ſoûtient ſon fier courroux ?
Au milieu de nos eaux, Voiſins du Verſeau même,
Nous nous voyons brûler... Là ſa douleur extrême
De ſon recit funebre interrompit le cours.
Le Conſeil en fureur s'écrie, à ce diſcours,
Qu'il faut ſe joindre tous, pour venger cet outrage,
Que leur force eſt encore égale à leur courage,
Que ce Rival, ſi fier de tant d'heureux projets,
A leurs divorces ſeuls doit ſes plus hauts ſuccès;
De tant d'Aſtres divers la clarté ramaſſée,
Redoubloit leur courage & flatoit leur penſée,
Cette nuit leur ſembloit égale au plus beau jour:
Mais ô frivole eſpoir ! le Soleil à ſon tour
De ſes premiers rayons les vient frapper à peine,
Que leurs fronts ſont couverts d'une pâleur ſoudaine,
Et de tant de lumiere ébloüis, confondus,
Tous ces Ligueurs entr'eux ne ſe connoiſſent plus.
La Nuit fuit avec eux, & les cache en ſon ombre.
Que ſert ſans la vertu, la fureur & le nombre ?

Fatale mundo comprimendum incendium,
Supereſſe vires, ſi conjuncta manſerint,
Valeſcere ſuis æmulum diſcordiis.
Augebat animos, atque confidentiam
Toi viſa nox æquare luminibus diem
Stultè! Quadrigis vix enim Sol igneis
Vehens Olympum lucido telo impulit,
Et ecce ſubitus ora pallor occupat,
Seſeque Stellæ mutuo ereptas ſuis,
Queruntur oculis impares tantæ faces
Sic diſſoluta eſt vana conjuratio.
Fabella monſtrat emere ludibrium ſibi
Potentiorem qui parant laceſſere,
Numerumque nil valere, ſi virtus abeſt.

IDILLE.

LA CHASSERESSE.

PHILIS, l'arc à la main, le carquois sur le dos,
Philis, de qui le cœur volage
A moins de fermeté que les vents & les flots,
Poursuivoit de ses traits les oiseaux d'un bocage.
Le succès enfle son courage :
C'est assez éprouver mon arc sur des oiseaux
Qui s'arrêtent sur des ramaux,
Dit-elle en un transport de joïe,
Cherchons ailleurs une autre proïe
Qui puisse mieux montrer l'adresse de mon bras.
A peine en la prairie elle a fait quelque pas,
Qu'elle apperçoit des hyrondelles,
Qui traçant dans les airs mille tours redoublés,
Les uns dans les autres mêlés,
Tantôt montoient aux Cieux, tantôt mouilloient leurs aîles
Dans l'eau paisible d'un étang.
A ce vol si leger Philis trouve leur sang

Digne d'être versé par ses fleches mortelles.
Des yeux elle suit l'une d'elles ;
Et tendant une main qui serre l'arc fatal,
De l'autre en même temps, & d'un effort égal,
Tire, & jusqu'à son sein amene
La corde, qui cede avec peine.
Le trait part ; mais l'oiseau par un détour soudain
L'évite, & près de soi l'entend siffler en vain.
Elle en rougit de honte, & d'une main hâtée
Ajuste un autre trait sur son arc qu'elle tend ;
Mais ce trait décoché ne perce que le vent.
Sa rougeur en redouble ; & trop précipitée,
Trop pleine d'un ardent courroux,
Qui ne lui permet pas d'être juste en ses coups,
De ses fleches en vain elle épuise le reste.
Jusques où le dépit l'emporta cette fois !
Elle met sous ses pieds, & l'arc, & le carquois,
Les brise, & dans l'étang les jette, & les déteste.
Des transports de Philis les bizarres éclats
Firent rire l'Amour, témoin de l'aventure ;
L'Amour, qui dès long-temps attaché sur ses pas,
De sa légereté reçut plus d'une injure.
Voilà, dit-il, le sort que près d'elle j'endure.
Il n'est point de cœur, qu'aisément

Mon arc victorieux ne bleſſe :
Mais le ſien trop leger, toujours en mouvement,
Echappe à tous mes coups, & trompe mon adreſſe.

TRADUCTION
DE
L'IDILLE LATINE
DE
BUCCHANAN:

O FORMOSA AMARYLLI, &c.

Il étoit en Portugal lors qu'il la compoſa. Les uns prétendent qu'il y regrette Paris ſous le nom d'Amaryllis, à l'exemple de Virgile qui ſous ce même nom regretta auſſi Rome. D'autres croyent qu'il avoit une véritable Amaryllis.

O Belle Amaryllis, déja loin de tes yeux,
Sept hyvers, ſept été m'arrêtent dans ces lieux :
Mais j'atteſte d'Amour la puiſſance immortelle,
Que ni de ſept hivers la froidure cruelle,

Ni

Ni de ſept longs étés la brulante chaleur,
En changeant l'univers, n'ont point changé mon cœur.
De mes tendres chanſons toi ſeule es la matiere:
Soit lorſque le ſoleil commence ſa carriere,
Soit lorſqu'au fond des bois on fuit l'ardeur du jour,
Soit quand la triſte nuit vient régner à ſon tour.
Et quand tout eſt caché ſous ſes nuages ſombres,
Toujours je te crois voir au travers de ſes ombres,
Je te parle, t'embraſſe, & des ſonges charmans
Retracent à mes yeux nos plus heureux momens.
Mais dès que le ſommeil a quitté ma paupiere,
Mes chagrins renaiſſans ainſi que la lumiere,
Je quitte ma cabanne, & ſeul au fond des bois,
Guidé par la douleur qui fait trembler ma voix,
Aux antres, aux rochers, aux arbres, aux fontaines,
Les yeux noyés de pleurs, je raconte mes peines.
Echo, ſeule ſenſible à mes vifs déplaiſirs,
Dans un antre voiſin imite mes ſoupirs.
Souvent d'un roc élevé dans la nuë,
Vers le vaſte Océan tournant ma triſte vuë,
Aux vents, aux flots, aux Dieux j'adreſſe ces diſcours

Répétés mille fois, & mépriſés toujours.
O vaſte mer, & vous aimables Nereïdes,
Portez-moi ſur les bords où vont mes vœux rapides:
Ou, pour un malheureux ſi c'eſt trop demander,
Par un naufrage au moins que j'y puiſſe aborder.
Combien de fois, preſſé de mes douleurs mortelles,
Ai-je dit aux Zéphyrs, dont j'enviois les aîles:
Doux vents, qui devez voir la belle Amarillis,
Contez-lui les regrets du fidéle Daphnis.
Qu'ainſi ſur les rochers des hautes pyrenées,
Ne ſe briſent jamais vos aîles fortunées:
Qu'ainſi le Dieu du jour, au gré de vos ſouhaits,
Diſſipe devant vous les nuages épais.
Combien de fois, hélas! quand d'une aîle rapide,
Eurus, en ſe joüant, friſoit la plaine humide,
Lui dis-je: O toi qui viens de l'aimable ſéjour,
Où régne la Beauté pour qui je meurs d'amour,
Dis-moi de ſon Daphnis ſe ſouvient-elle encore?
Mais lui ſans répliquer, plus fier, plus je l'implore,
D'un murmure inſultant m'explique ſon courroux,
S'enfuit. Un froid mortel glace mon cœur jaloux.
Ainſi je me conſume; ainſi Bergers, Bergeres,

Et Nymphes, & Sylvains, danſans ſur les fougeres,
En vain penſent charmer mes ennuis rigoureux,
La belle Amarillis a ſeule tous mes vœux.
Cependant quoi que triſte, errant, inconſolable,
A Lyciſque, à Melis j'ai pu paroître aimable:
Liciſque, dont on vante & la danſe & la voix,
Melis, dont l'eſprit doux ſçait faire aimer ſes loix,
Iberes toutes deux, riches, & dans un âge
Qui du plus vif éclat fait briller un viſage.
Leurs meres ſouhaitant que je les puiſſe aimer,
Les excitent ſans ceſſe au ſoin de me charmer;
Tandis que ſecondant leurs yeux & leurs careſſes,
Leurs peres en ſecret me font mille promeſſes,
Me propoſent pour dot cent brebis, cent agneaux,
Par moi-même choiſis dans leurs nombreux troupeaux.
Mais ni ces agneaux offerts avec leurs meres,
Ni les diſcours flateurs de ces jeunes Bergeres,
Ni plaintes, ni préſens, ni d'autres biens promis,
N'ont pû tenter ce cœur à toi ſeule ſoûmis.
Comme ſur les roſeaux l'emporte ce haut chêne,
Le printemps ſur l'hyver, & ſur l'Hebre la Seine,

Autant Amarillis, par l'éclat de ſes yeux,
Surpaſſera toujours les Nymphes de ces lieux.
Souvent dans ces ruiſſeaux que groſſiſſent mes larmes
La ſoigneuſe Melis vient conſulter ſes charmes,
Se teindre les cheveux, m'y tendre des liens,
Et puis vient à mes yeux faire briller les ſiens.
Elle croit bien me plaire, & ſans doute elle eſt belle.
Pourquoi tous ces chagrins, inſenſé, me dit-elle?
Que te ſert chaque jour de verſer tant de pleurs?
Notre terre pour toi peut avoir des douceurs.
Prens de ces fruits, jouis des biens dont elle eſt pleine,
Et quitte une eſpérance & ſi lente & ſi vaine.
Souvent quand pour danſer au ſon du chalumeau,
La Jeuneſſe à l'envi s'aſſemble ſous l'ormeau,
Tandis qu'indifferent je regarde la fête,
Je vois qu'auprès de moi Liciſque exprès s'arrête,
Et feignant par hazard de me tourner le dos,
Sur un air, en danſant, elle ajuſte ces mots:
Il faut de Nemeſis redouter la puiſſance.
Nemeſis venge auſſi les amours qu'on offenſe.

J'ai vû, moi, qu'un Chaſſeur, d'un vain deſir épris,
Négligeant, pour un cerf, un dain qu'il auroit pris,
N'a rapporté le ſoir, en faiſant ſa retraite,
Ni le cerf qu'il vouloit, ni le dain qu'il regrette,
J'ai vû moi-même un jour un berger dédaigneux,
Pour avoir un hautbois qui ſeul flatoit ſes vœux,
D'un frêle chalumeau mépriſer l'harmonie.
Il n'eut ni l'un ni l'autre, & ſa fierté punie
Vit qu'un autre berger, pour le confondre mieux,
Du même chalumeau vint jouer à ſes yeux.
C'eſt ainſi, Nemeſis, qu'éclate ta vengeance,
Ainſi tu ſçais tromper une vaine eſpérance.
Tels & d'autres diſcours, par les vents emportés,
Ces Belles, à l'envi, m'ont ſouvent répétés.
Mais le chien voudra plaire à la louve attendrie,
Du taureau ſur les monts l'ourſe ſera chérie,
La lionne rendra le chevreuil amoureux,
Quand Lyciſque ou Melis pourront changer mes vœux.
Oui, tout ſera plutôt changé dans la nature,
Les Zephyrs, les ruiſſeaux perdront leur doux murmure.
On n'eſtimera plus les roſes ni les lis,
Quand je n'aimerai plus la belle Amarillis.

De mon cœur amoureux l'ardeur tendre & fidelle
A commencé par elle, & finira par elle.

ELEGIE.

SUR UNE PASSION DIMINUE'E.

C'eſt une Femme qui parle.

NON, vous ne m'aimez plus, & votre ame infidelle
N'a plus rien d'une ardeur, que j'ai cruë immortelle.
Je n'en puis plus douter. Je voulois en ce jour
Par vos chagrins jaloux juger de votre amour.
Devant vous, près de vous, mon cœur s'eſt pû contraindre
A flater un Rival, qui pût vous faire craindre.
Je voulois dans vos yeux voir briller le courroux:
Mais, loin d'y rien trouver qui marquât un Jaloux,
Vous ne fûtes jamais d'humeur plus agréable.
Quel changement ſi prompt vous rend ſi raiſonnable?
Autrefois un ſouris, ou le moindre regard,

Vers ce même Rival échappé par hazard,
De tout votre courroux m'attiroit les allarmes,
Qu'à peine j'appaisois par des torrens de larmes.
Vous vouliez qu'en vous seul fixant tous mes desirs,
Je fisse tout céder au soin de vos plaisirs.
Une heure, par hazard écoulée à m'attendre,
Etoit un crime affreux, qu'on ne pouvoit défendre.
Vos chagrins n'excusoient, ni besoin, ni devoir.
Maintenant que je sois, tout un jour, sans vous voir,
Quand vous me revoyez, vos feux dans le silence,
Ne me demandent plus compte de mon absence,
Sans que vous m'en pressiez, je vous dis mes raisons,
Et vous les écoutez tranquille, sans soupçons.
Rien de moi ne peut plus vous paroître une injure.
Ah! ton crime est certain, tu me trahis, Parjure.
Tes caresses ici ne me rassurent point.
Ton sexe sans amour est prodigue en ce point.
C'est par-là tous les jours qu'il éblouit le nôtre.
Par tes transports jaloux distingue-moi d'une autre.

Reprens ce fier courroux, ces mouvemens confus,
Que l'on ne reſſent point pour ce qu'on n'aime plus;
De reproches cruels accable-moi ſans ceſſe,
Et demande à mon cœur encor plus de tendreſſe,
A mon parfait amour impute des défauts,
Et dans tous tes amis penſe voir des rivaux.
Quoi que jure à tes yeux mon ardeur ſi viſible,
Helas! qu'on aime peu, quand on eſt ſi paiſible!
Si tu m'aimes enfin, ſur quelle ſureté
Gardes-tu ſi long-temps cette tranquillité?
Jamais cœur n'a brûlé d'une plus vive flamme,
Je t'adore, il eſt vrai: mais je ſuis femme,
De tant d'amans trahis ne crains tu point le ſort?
Tant d'Amans, qu'on juroit d'aimer juſqu'à la mort,
Tendres, ſoumis, conſtans, remplis de mille charmes.
Mais non. J'en ai trop fait, je t'ai mis hors d'allarmes.
Quel exemple pourroit te donner de l'effroi?
Jamais, depuis qu'on aime aima-t-on comme moi.

INFIDELITÉ.

MIRACLE ! nouvelle imprévue !
Iris qu'on avoit toujours cruë
Faite de marbre & de rocher,
Eſt de chair comme nous, & ſe laiſſe toucher.
Toucher, c'eſt déja beaucoup dire.
Ce n'eſt encore rien. Elle verſe des pleurs.
Ce n'eſt pas encor tout. Jugez de ſon martyre.
Un volage la quitte, après mille faveurs,
Sans qu'un crime ſi noir, dans l'eſprit de la Belle,
Puiſſe un moment effacer ſes appas.
Mais qu'il eſt bien puni ! Qu'il y perd, l'infidéle !
Elle vouloit l'avoir à tout moment près d'elle ;
Le flatoit, le baiſoit, le mettoit dans ſes draps,
Sur ſon ſein.... ſur ſon ſein ? Qu'entendez-vous, Poëte,
Par ces mots-là ? J'entens qu'elle avoit un moineau
Familier, enjoué, d'un plumage fort beau,
Plus charmant que ne fut la célebre fauvette,
Plus aimé que celui que Catulle regrette.
L'ingrat, le fripon s'envola.

L'autre jour par la fenêtre,
Sans que depuis on l'ait vû reparoître,
Et c'eſt ce qu'elle pleure... Ah ! dites donc cela.

ALLARMES

A UN MEDECIN.

JUSTE Ciel ! qu'ai-je vû ? quelle crainte me glace ?
Pren garde, cher Damon, c'eſt toi
Que cette viſion menace.
Je craindrois moins ſi c'étoit moi.
Hier, lorſque la nuit commençoit ſa carriere,
Par ma rêverie emporté,
J'allois toujours ſuivant un ſentier écarté ;
Quand un bruit vers l'endroit, où l'on voit la riviere
Couler à flots tardifs au bas du cimetiere,
Excita tout à coup ma curioſité.
J'y cours. Quel ſpectre, ô Ciel ! Quel horrible figure !
Je vois ce monſtre affreux funeſte à la nature.
Ses membres ſont des os, & ſans chair, & ſans peau.

Tel eſt un corps ſeché dans le fond d'un tombeau.

Telle enfin de la mort on nous fait la peinture.
D'abord je voulois m'échapper:
Mais mon corps, dans l'horreur ſoudaine
Dont je me ſentis fraper,
Sur mes pieds chancelans ſe ſoutenoit à peine,
Et tout ce que je pus, rempli d'un tel effroi,
Ce fut de me cacher, retenant mon haleine,
Derriere un arbre épais que je vis près de moi.
De-là je l'obſervai, d'un œil plein de ſurpriſe.
Je la vis, près de l'eau, ſur ſes genoux aſſiſe.
La Cruelle, aiguiſant cette terrible faulx,
Par qui toute vie eſt tranchée,
Agitoit avec bruit la maſſe de ſes os;
A ce travail alors tellement attachée,
Et baiſſant enſorte les yeux,
Qu'elle ne me vit point arriver dans ces lieux.
Auſſi-tôt qu'elle crut ſa faulx bien affilée,
Elle la prend, ſe leve, & de fureur troublée,
Hauſſant ſon effroyable voix
Qu'animoit la fierté du regard & du geſte:
Voici, dit-elle, cette fois,
Voici de quoi punir cet ennemi funeſte,
Dont l'art, contre mes coups protegeant les humains,

Fraude par-tout mes droits, & trompe mes deſ-
seins.
Quelle étoit mon erreur, & par quelle indulgence
Ai-je pû ſi long-temps retarder ma vengeance ?
En vain de mille maux divers
Sur les corps des Mortels attirant l'influence,
Je voudrois faire ici redouter ma puiſſance ;
Contrainte de céder à ſes ſecours offerts,
Je le vois tous les jours m'enlever quelque proie.
Par lui, par ſon fatal ſçavoir,
Je n'entends plus ici ces cris de déſeſpoir,
Je ne vois point ces pleurs qui font toute ma joie,
Et ma faulx mépriſée à peine a le pouvoir
De trancher les deſtinées
Des vieillards accablés ſous le faix des années.
Et je pourrois encor, ſans colere & ſans cœur,
De tant de noirs affrons laiſſer vivre l'Auteur ?
Vivent, vivent plutôt au delà des limites
Qu'aux Mortels ici bas la nature a preſcrites,
Tant de Medecins ignorans,
Qui, par cent moyens differens,
Trouvant l'art de tuer, ſans commettre des crimes,
M'immolent tous les jours de nouvelles victimes.
Mais toi, traître Damon, nom par moi déteſté,
Nom que je n'entens point, ſans frémir de colere,

Meurs, & reçois le salaire
Que ton audace a mérité :
Ou, pour parer le coup qui va t'être porté,
Voyons comment tu pourras faire.
Là ce monstre se tût, & du fond des tombeaux
Soudain d'horribles cris sortirent.
Les oiseaux de la nuit à sa voix répondirent,
Le Fleuve épouvanté retint longtems ses eaux ;
Et les ombres qui s'épaissirent,
Dérobant son départ à mes timides yeux,
Seul avec les hiboux je me vis dans ces lieux.

L'AMOUR VENGÉ.

IDYLLE EN VERS LIBRES.

DEUX beaux yeux, une belle bouche,
Capables d'enflammer le cœur le plus farouche,
De la froideur du mien s'appercevant un jour,
Résolurent entre eux, pour en tirer vengeance,
De s'en aller en diligence
L'accuser de concert au tribunal d'Amour.
Plus rouge que jamais de honte & de colere,

La bouche ſe chargea de parlerpour tous trois.
Elle dit qu'en tous lieux mon cœur vain, téméraire,
Se rioit de l'Amour, & traitoit de chimere
Tout ce qu'on publioit du bonheur de ſes loix;
Qu'il diſoit que jadis pour le repos du monde,
Il eût bien mieux valu que l'onde,
Qui de Venus fut le berceau,
De la Mere & du Fils eût été le tombeau;
Et qu'on devroit laiſſer, en haine de leurs crimes,
Dans leurs temples deſerts leurs autels ſans victimes,
De l'Amour à ces mots quel devint le courroux
Il ſe tourne d'abord vers ſes gardes fidéles,
Et de ſes yeux ardens jettant des étincelles:
Fermes ſoûtiens d'un trône, où je régne avec vous,
Vous, dit-il, qui ſçavez ſans peine,
Dans vos pieges ſecrets attirer tous les cœurs,
Regards charmans, ſouris flateurs,
Courez, que mort ou vif en ces lieux on l'amene.
Soudain, cachant leurs fers, & leurs traits aiguiſés
Sous un air ſimple déguiſés,
Ils partent, & d'abord tendent ſi bien leur piege,
Que mon cœur malheureux

Se laisse envelopper, & serrer de cent nœuds.
Ainsi pris & lié, traité de sacrilege,
Au trône de l'Amour ce Captif est traîné,
Et là, sans autre procédure,
Il est aussitôt condamné
D'être mis à la torture.
Pourquoi ce tourment rigoureux,
S'il veut de son erreur faire un aveu sincere,
Dit alors un Soupir, Avocat ordinaire
Des pauvres accusés au Senat amoureux?
De cette remontrance on connut la justice,
Et soudain on cessa les apprêts du supplice.
Mais mon cœur par l'Amour étant interrogé,
Il est vrai, lui dit-il, je t'ai trop outragé,
Et jusques à ce jour, ta mortelle adversaire,
La froide indifférence .... A ce nom odieux,
Indigné qu'on l'osât prononcer à ses yeux,
L'Amour ne peut retenir sa colere,
Et sans plus écouter ce discours trop sincere,
D'un air, & d'un ton furieux,
Il ordonna, pour premiere vengeance,
Que mon cœur fût le but de cent traits inhumains,
Et voulut de ses propres mains
Exécuter cette sentence.

Mon cœur de toutes parts se vit bientôt percé ;
Puis de flêches tout hérissé,
Ce Dieu vengeur le jette encore
Dans un grand feu qui le dévore,
Chargeant les trois Témoins d'avoir soin désormais
De l'entretenir à leurs frais.
Chacun de son devoir avec zele s'acquite.
Jamais feu ne brûla, ni si fort, ni si vîte.
Mais, ô miracle surprenant,
Que mon cœur autrefois eut tant de peine à croire !
Dans ces feux, dans ces maux, il trouve maintenant
son bonheur & sa gloire.
Grand Dieu, dit-il souvent, qu'heureuse est ta victoire !
Que doux sont les tourmens, qui me font soupirer !
Dure, dure à jamais une telle souffrance.
Ah malheureuse indifference !
Quel aimable Dieu je t'osois préferer.

SUR LES PLAISIRS AISES.

ELEGIE.

OUI, les plaisirs aisés touchent seuls mon envie, sur

Sur eux seuls est fondé le bonheur de ma vie.
Le mélange des maux, loin d'exciter mon cœur,
A mes désirs éteints en corrompt la douceur.
Je ris de ces Amans, dont l'ame opiniâtre
Contre un objet cruel fait gloire de combattre,
Qui veulent que la glace irrite leurs ardeurs,
Et goûtent mieux un bien assaisonné de pleurs.
Quiconque est si bisarre au choix de ses délices,
Doit ne se promener qu'auprès des précipices,
Doit n'aimer le printemps qu'après de longs hivers,
Doit au mépris des fleurs, dont nos prés sont couverts,
Aller chercher ces fleurs, qu'un jeu de la nature,
Sur le sommet des monts produit à l'aventure,
Doit souhaiter enfin, pour gouter les beaux jours,
Qu'un orage souvent vienne en troubler le cours.
Loin de moi ces amours penibles & chagrines:
Roses, dans les jardins sechez sur vos épines,
Tandis que de ma main, pour leur gloire cueillis,
Les œillets vont parer le sein d'Amarillis.

LE MOINEAU
de Madame, à elle-même.

EPITRE.

QU'ENTENS-je, ma belle Maitreſſe ?
On dit que mon départ vous cauſe une triſteſſe,
Que juſqu'ici rien ne ſçauroit bannir.
Cette tendre amitié ſans doute m'eſt bien chere,
Et je voudrois la ſatisfaire :
Mais je ne me ſçaurois réſoudre à revenir.
Il eſt vrai que la ſervitude
Perd chez vous ce qu'ailleurs on y trouve de rude.
Plus d'un cœur en ſecret envioit ma priſon.
Une cage toujours propre, toujours couverte
De fleurs, ſelon la ſaiſon,
Et qui m'étoit toujours ouverte ;
Une chambre fort belle, ou j'avois le plaiſir
D'exercer, ſelon mon deſir,
Mes aîles que vous laiſſiez croître ;
Les mets qu'on vous ſervoit, vos careſſes enfin :
Penſeroit-on qu'il fut un plus heureux deſtin !
Hier j'en entretenois, ſur les branches d'un hêtre

Un moineau dont l'esprit me parut fort moral.
Banni, banni, dit-il, ce souvenir fatal;
Et songe désormais que tu n'a plus de maître.
On peut, à moins de frais gouter un sort plus doux.
Un grain de chenevi, qu'on trouve parmi l'herbe,
Est d'un gout plus exquis pour nous,
Que ces mets qu'on nous offre en un palais superbe.
Une chambre fort belle étoit l'heureux séjour
Où tu pouvois voler & jouer tout le jour :
Mais cette chambre, en son enceinte,
Limitoit ta course contrainte.
Et tu vois bien ce bois si beau, si spatieux,
Où tout me plaît, où tout m'attire;
S'il falloit que l'on me vînt dire :
Tu ne sortiras plus de ces aimables lieux,
Fais-y pour jamais ta demeure;
Aussi-tôt ce bois à mes yeux
Ne paroîtroit qu'un sejour ennuyeux,
Qu'une étroite prison où je mourrois sur l'heure.
Pour bornes à mon vol je ne veux que les Cieux.
De ce discours, je le confesse,
Je goûtai la solidité,
Et puis lorsque vers la tendresse
On se trouve aussi porté,
Que les Oiseaux de mon espece,

Pour un cœur, sans l'amour point de felicité.
Or pouvois-je chez vous en gouter les doux charmes,
Vous qui par votre exemple, & par vos entretiens,
Des tendres cœurs décriant les liens,
Inspirez encor vos allarmes
A la jeune Beauté mise par vous au jour,
Et lui mettez en main les armes,
Dont vous sçavez vaincre l'Amour ?
Certe elle a fait, sous votre empire,
Un progrès bien digne de vous.
Un amant lui vient-il d'un air soumis, & doux,
Découvrir en tremblant son amoureux martyre ?
Elle ne montre à ses yeux nul chagrin :
Mais elle le regarde avec un air malin,
Le quitte sans rien dire, en haussant les épaules,
Puis se met à chanter, ou par un saut badin
Répond à ses discours frivoles.
J'enrageois de bon cœur de voir ainsi chez vous
Condamner un penchant si doux.
Hé, qui t'empêchoit de le suivre,
(Me direz-vous ici) t'avois-je pas donné
Un Amant avec qui vivre ?
Oui, le tour est, ma foi, d'un esprit raffiné.
Vous me l'aviez choisi si grossier, si rustique,

Qu'on voyoit bien que votre envie unique
Etoit de dégouter mes jeunes sentimens
De l'Amour, & des amans.
Et puis, ne tient-il qu'à dire :
Vîte, aimez cet Amant qui vous aime aujourd'hui,
Et pour lui d'abord on soupire ?
Aime-t-on, ou par l'ordre, ou par les yeux d'autrui ?
Dans ces réflexions j'avois l'ame plongée,
De divers soucis rongée,
Quand un Zephyr, sans doute envoyé par l'Amour,
Que j'implorois chaque jour,
Ebranle une fenêtre, & l'eut bien-tôt ouverte.
Je fus prompte à saisir l'occasion offerte.
Je pars, & le suivant dans le vague des airs,
J'arrive dans un bois, où des arbres divers.
L'épaisse & verte chevelure,
Le murmure des clairs ruisseaux,
La musique de mille oiseaux,
Ont fait le plus beau lieu de toute la nature.
Dans tout le bois en un moment
Courut de bec en bec, la nouvelle certaine
Qu'il venoit d'arriver une Parisienne,
Jeune, & dit-on, d'un air charmant.
A ce bruit aussi-tôt des oiseaux de tout âge,

De tout sexe, de tout plumage,
De toutes sortes de noms,
Viennent de tous les environs.
On me regarde, on m'examine.
Ils me trouvoient certains airs fins, touchans,
Dans le regard, dans le port, dans la mine,
Et qu'ils convenoient tous que l'on n'a point aux champs.
Je pris, sur leur louange, une nouvelle audace.
Je déployai mes aîles à leurs yeux,
Et par un vol ingénieux,
Dans les airs aussi-tôt je trace
Ces chiffres amoureux, ces cercles si charmans,
Qu'en un bal, avec tant de grace,
Sçait former votre fille, au son des instrumens.
Pour m'applaudir, chacun battoit des aîles,
Et par-là je déplus beaucoup à quelques belles.
Une Allouette sur-tout,
Voyant son Amant prendre goût
Aux agrémens de ma personne,
Me dit d'un ton malin : Bel oiseau de Paris,
Montrez-nous quelque essai de votre voix mignonne,
Du nouvel Opera n'auriez-vous rien appris?
Comme l'on sçait, celles de mon espece

Sçavent mieux aimer que chanter ;
Et la Jalouſe crut, trouvant cette fineſſe,
Que ma voix alloit tout gâter.
Mais je rabbatis bien ſon caquet, & ſa gloire.
Je m'apprêtai, je pris mon ton,
Et je leur chantai ſans façon
Un air, qui me vint en mémoire,
Un air tendre & touchant, que d'un genie aiſé
Votre fille en charmes feconde
A nouvellement compoſé.
Que vous dirai-je enfin ? je ravis tout le monde.
Surpriſe, & confuſe à la fois,
L'aloüette en perdit la voix,
Apprenant par cette aventure
Qu'en moi vos ſoins heureux corrigeoient la nature.
C'eſt ainſi que je ſçus des hôtes de ce bois
Charmer & l'oreille, & la vûë,
Et je n'y vêcus pas long-temps, ſans faire choix
D'un Amant qu'attache à mes loix
Une ardeur ſincere, aſſiduë ....
Mais je ſuis contrainte à finir.
Adieu, je l'apperçois venir.

A IRIS,

Le jour de ſa fête.

VOus m'avez fait, Iris, une défenſe expreſſe
D'oſer faire en ce jour éclater ma tendreſſe
Par un léger préſent de fleurs.
O Ciel ! il faudra que je voye
Le bouquet d'un Rival ſuperbe & plein de joye,
Sur votre ſein étaler ſes couleurs.
De quel chagrin mortel mon cœur ſera la proye ?
Non, quoi qu'il coûte à mon amour,
Je ne vous verrai point, Iris, de tout le jour.
Il eſt vrai que votre défenſe
Semble avoir un motif, qui devroit me flater ;
Mais j'évite votre preſence,
Pour ne rien voir qui m'en faſſe douter.

A MADEMOISELLE P.

Fille d'un Senateur Genois.

Pour l'inviter à paroître en Public en habit d'Epouſe, avant le jour de ſon Mariage.

ODE

En Vers irreguliers.

HAstez-vous de répondre à notre impatience,
Iris, dès maintenant paroiſſez à nos yeux
Dans toute la magnificence,
Qui doit environner votre hymen glorieux.
Pourquoi differer davantage ?
Venez, venez montrer le plus parfait ouvrage,
Que le Ciel ait jamais formé ;
Venez par vos attraits confirmer ſes miracles,
Et ſoiez deſormais le plus beau des ſpectacles,
Qu'il puiſſe offrir aux yeux de l'Univers charmé.

O quelle surprise nouvelle
Causeront tant d'attraits montrés dans tout leur jour !
Aux yeux de votre Epoux que vous paroîtrez belle !
Quels éloges par tout accroîtront son amour !
Mais autant que ce jour doit signaler vos charmes,
Qu'aux plus fieres Beautés il prepare d'allarmes !
Pour elles quels affronts s'offrent à prevenir !
Déja pour relever l'éclat de leur visage,
On voit leurs mains mettre en usage
Tout ce que l'art leur peut fournir.

Toute dispute entre elles cesse,
Pour les Amans, pour les appas.
Leur peril calme leurs debats.
Vous seul êtes l'objet du chagrin qui les presse.
On remarque déja leur soin à menager
Tous ceux que leur orgueil se plaisoit d'affliger,
Et pour s'assurer d'eux, se montrer moins cruelles.
Elles tremblent de voir par leur foule augmenté
Le nombre des voix, qui contre elles
Decideront pour vous du prix de la Beauté.

Mais que, pour parer cette injure,
Leur orgueil à ces ſoins veuille ſe ravaler ;
Que leur art pretende égaler
Votre teint, dont l'éclat n'eſt dû qu'à la nature ;
N'ont-elles à combattre en vous que la beauté ?
Votre eſprit avant l'âge en ſa maturité,
Cet eſprit où le Ciel verſa tant de lumieres,
Vos ſublimes vertus, témoins de vos Ayeux,
Sont-elles à leur crainte une moindre matiere ?
Ont-elles pour les cœurs moins d'attraits que vos yeux ?

TRADUCTION

Du Pſeaume 2.

Quare fremuerunt gentes.

C'eſt le Roy qui parle.

QUEL ſujet de courroux, quelle nouvelle injure
De tant de Nations excite le murmure ?

Que prétend leur fureur ? Quel frivole deſſein
A mis à tant de Rois les armes à la main ?
Rebelles au vrai Dieu, corrupteurs téméraires
De la Loi, que ſon Verbe a tranſmiſe à leurs Peres,
Ou jaloux que le Ciel par tout ſoit mon appui,
S'attaquent-ils à moi, pour ſe venger de lui ?
Sauvons-nous, diſent-ils, des fers qu'on nous apprête,
A la honte du joug derobons notre tête.
Détruiſons un bonheur, qui nous bleſſe les yeux.
Mais le Maître Eternel de la Terre & des Cieux,
Rira des vains projets que leur bouche m'annonce,
Et ſes foudres feront entendre la réponſe.
La diſcorde & l'effroi troubleront leur Conſeil.
Je verrai de leur haine avorter l'appareil.
C'eſt-moi, c'eſt moi qui ſuis, par ſon ordre ſublime,
De la ſainte Sion le Prince legitime ;
C'eſt moi qui publirai, qui défendrai ſes Loix.
Je trouve un fils en toi, m'a dit ce Roy des Rois,
Aujourd'hui dans ton Dieu tu vas trouver un Pere.
Veux-tu des nations confondre la colere ?
Veux-tu de leur dépouille enrichir tes Etats,
Ou voir tout l'Univers aſſervi par ton bras ?
Parle, ton bras ſoudain armé de mon tonnerre

Briſera tes jaloux, comme on briſe le verre :
D'un opprobre éternel tu les verras couverts,
Ramper ſervilement ſous le poids de tes fers.
Vous donc, à qui ma gloire eſt un mortel outrage,
Du Dieu, qui me protege, entendez le langage;
Fiers Monarques, ſouffrez qu'une ſainte terreur
Tourne en amour pour lui votre noire fureur;
Venez mettre l'orgueil, qui vous ſçût trop ſeduire,
Aux pieds de ces autels, que vous vouliez détruire.
Quand il fait dans les airs tonner ſon fier courroux,
Heureux, qui tout à lui n'en peut craindre les coups.

ODE ITALIENNE.

Sur laquelle j'eus l'honneur d'être reçu à l'Académie des Apatiſtes.

V'E' chi mi ſgrida e dice,
A che penſi, infelice ?
Che fai ? Forſe préſumi
Di Filli col tuò ardore
Fermar l'inſtabil core.
Ferma pria venti e fiumi :
Poi ſù l'alma rubella
Per tè ſi provi pure arte sì bella.

A tai detti riſpondo,
O fato mio giocondo !
Provido ciel, che diede
A lei cor ſi leggiero :
Che ſe a l'amor primiero
Serbaſſe ogn' or la fede,
Come fiſſi in altrui

, Ver me si volgerian gli affetti sui ?

ꝺꝺ

M'ami ella un giorno solo ;
Dà mè poi fugga à volo
Preda di nuovo Amante ;
Che in si bel giorno e ameno
Mi struggerebbe il seno
Giubilo traboccante ;
Onde lieto e gradito
Trà contenti morrei, pria che tradito.

MADRIGAL.

Commencement d'une Passion.

VOus aimer, vous servir, vous assûrer sans cesse
D'une éternelle tendresse,
Rien ne seroit plus doux pour mon cœur enflammé.
Que je serois heureux d'y borner mon envie !
Mais que je crains, belle Silvie,
Qu'un jour je ne veuille être aimé.

MADRIGAL.

Sur une belle voix, & de beaux yeux.

EN vain d'une amoureuſe flamme
La raiſon devant vous ſonge à garder une ame,
Votre voix, belle Iris, par les ſons les plus doux,
Endort ſa vigilance, & trompe ſes allarmes,
Tandis que vos yeux pleins de charmes
Percent nos cœurs de mille coups.

MADRIGAL.

Pourquoi l'on ſe plaint tant de l'Amour.

SI l'Empire amoureux
Paroît rempli de tant de maux affreux,
Ce n'eſt pas que ſouvent il n'ait d'heureuſes chaînes:
Mais par des ſentimens ou jaloux ou diſcrets,
On tient ſes plaiſirs ſecrets,
On ne dit que ſes peines.

MADRIGAL.

L'Amant content de peu.

UN seul regard d'Iris, même severe,
Vaut à mon cœur les plaisirs les plus doux.
Si ce regard étoit désarmé de colere,
Grands Dieux, de mon bonheur je vous rendrois jaloux.

MADRIGAL.

Sur un Portrait du Roy, qui d'une main soûtient un globe, & de l'autre une Eglise.

A L'ASPECT de ce front, où Mars s'est peint lui-même,
France, beni l'Auteur de ta gloire suprême;
Que la triste heresie en palisse d'effroi.
Le voici ce Heros qui l'oblige à se rendre,

Qui fait, pour ton bonheur, tout ce qu'on peut attendre
D'un Pere, d'un Chrétien, d'un Conquerant, d'un Roi.

MADRIGAL

Envoyé avec des fleurs.

AUPRES de votre teint, dont l'éclat est si doux,
Ces fleurs vont voir d'abord tout leur éclat s'éteindre :
Mais, belle Iris, qui peut les plaindre ?
Elles vont mourir près de vous.

EPIGRAMME.

L'orgueil de Philis abbaiſſé.

TANT que l'éclat des jeunes ans
Soûtenoit de Philis les appas floriſſans,
Par tout on ſe plaignoit de ſon orgueil extrême :
Mais à préſent que l'âge a fletri ſes appas,
Son cœur, qui s'abandonne à qui n'y ſongeoit pas,
Eſt comme un fruit trop mur qui tombe de lui-même.

MADRIGAL.

JALOUSIE.

QUEL chagrin me ſaiſit ! que mon ame eſt troublée !
Iris va dans une aſſemblée,
Où mon Rival l'attend, & ſuivra tous ſes pas.
Il n'en eſt point aimé, ſi j'en crois cette Belle ;
Mais le bonheur d'être auprès d'elle
Doit-il être pour ceux qu'elle n'écoute pas ?

MADRIGAL,

Traduit de l'Espagnol de Christora de Castilejo.

O Destin des Mortels ! ô misere infinie !
Le Ciel, dès le premier jusques au dernier jour,
Nous soûmet à la tyrannie
De la Fortune, ou de l'Amour.
L'Amour est un enfant ; la Fortune une femme.
Tous deux sont aveugles & fous.
Tous deux changent sans cesse & de visage, & d'ame ;
Sous deux Maîtres pareils quels biens trouverions-nous ?

MADRIGAL.

Sur un Portrait.

Telle fut celle dont les charmes
Mirent toute la Grece en armes.

Trop heureux le Berger qui fut ſon favori !
Mais ſi la belle Grecque eût eu cet air modeſte,
Pâris à ſa Patrie eût été moins funeſte.
Le reſpect l'eût fait taire, & lui-ſeul eût péri.

MADRIGAL.

PROTESTATION.

NON, vous n'aurez jamais, Iris, ſous votre loi
Un Amant auſſi tendre, auſſi conſtant que moi.
Je ſçai que de vos yeux le pouvoir eſt extrême,
Sur les cœurs les plus durs ils ſont ſûrs de leur coup :
Mais on peut vous aimer beaucoup,
Sans vous aimer autant que je vous aime.

MADRIGAL.

Qu'un Rival, quel qui ſoit, eſt toujours à craindre.

QUELQUE peu d'agrément qu'on trouve en un Rival,
C'eſt toujours à nos vœux un obſtacle fatal.
Par caprice de goût, quelquefois il ſçait plaire,
Ou du moins, en faiſant ſa cour,
Il ſçait ou contraindre, ou diſtraire
Un cœur qui tout entier n'eſt dû qu'à notre amour.

EPIGRAMME LATINE D'AUSONE.

INFELIX *Dido, nulli bene nupta marito :*
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

Traduction en françois.

DIDON, tes deux maris te comblent de douleurs :
Le premier meurt, tu fuis ; le ſecond fuit, tu meurs.

MADRIGAL.

LE VOLAGE.

BIEN que je ſois infidelle,
Bien que jamais la plus belle
De mes volages feux n'ait pû fixer le cours,
Je ne crains point qu'Amour s'en offenſe, & s'en venge.
Qu'importe à ce Dieu qu'on change,
Pourvu que l'on aime toujours?

SUR UN NEZ RETROUSSÉ au deſſous d'une grande bouche puante.

AH! quelles dents longues & noires
Bordent vos énormes machoires!
Que votre nez eſt ſage & fin!
Frappé de leur odeur terrible,
On le voit rebrouſſer chemin,
Pour éviter ce gouffre horrible.

Ah ! fermez moi cette ouverture !
J'aime autant d'une ſepulture
Sentir l'air le plus corrompu.
La Nature, en vous faiſant naître,
Vous mit-elle le trou du...
Où votre bouche devoit être ?

MADRIGAL.

Sur un commandement d'écrire.

VOus m'ordonnez de vous écrire :
Mais votre libre humeur qui ne cherche qu'à rire,
Veut qu'un ſtyle enjoüé vous exprime mes feux.
Pour ſatisfaire votre envie,
Rendez-moi donc, belle Silvie,
Plus content, ou moins amoureux.

EPIGRAMME.

EPIGRAMME.

Le bonheur inutile.

DEVANT moi l'aimable Climene
Ne montre que froideur, & me regarde à peine.
Loin de moi j'apprens que son cœur
Rend à mes feux plus de justice.
Amour, souffres-tu ce caprice ?
Ne serai-je jamais present à mon bonheur ?

LE TOMBEAU DE MONSIEUR LE MARQUIS DE CREQUY,

Mort à la bataille de Luzare.

Pour l'intelligence du commencement de ces Vers, il faut ſçavoir que dans le même inſtant qu'on le mettoit dans le tombeau, les Ennemis firent une décharge de toute leur artillerie. Des Deſerteurs qui vinrent ce jour-là, de leur camp au nôtre, dirent, entre autres raiſons, que c'étoient les rejoüiſſances qu'ils faiſoient pour la bataille de Luzare qu'ils prétendoient avoir gagnée.

TANDIS que déſolés de ta perte cruelle,
Nous livrons au tombeau ta dépoüille mortelle;
Magnanime Heros, quels bruits & quels éclairs
Du camp des Ennemis répandus dans les airs

Par cent bouches d'airain nous annoncent leur joie ?
Quel eſt donc le bonheur que le Ciel leur envoie ?
Oſent-ils maintenant, en Vainqueurs glorieux,
De leur dernier combat triompher à nos yeux ?
* Par les vapeurs du vin leur fureur animée,
Vint, pleine d'eſperance, attaquer notre armée.
Ils vouloient dérober Luzare à nos efforts,
Et du fleuve voiſin nous défendre les bords.
Ils craignoient, que joignant l'un & l'autre rivage,
Un pont à nos ſecours n'ouvrît un ſûr paſſage.
Quel en fut le ſuccès ? Leurs plus fiers bataillons
N'ont-ils pas de leur ſang inondé les ſillons ?
N'avons-nous pas d'abord dans Luzare renduë
Chargé de fers les bras qui l'avoient défenduë ?
Ce pont enfin, tout prêt à braver leur courroux,
N'eſt-il pas commencé ſous leurs yeux, ſous leurs coups ?
S'ils ont à ſe louer de leur ſort favorable,
C'eſt qu'au gré de leurs vœux, une nuit ſecourable
Arrêta notre armée, & ſçut à leur valeur
D'une entiere défaite épargner la douleur.
Mais où vais-je chercher le ſujet de leur joie ?
Cette tombe, ces pleurs où notre ame ſe noie,

* *Ils s'étoient preſque tous enyvrés avant le combat.*

Et de tout notre camp les regrets douloureux
Contre notre Victoire ont decidé pour eux.
Nous perdons en toi seul plus que toute une armée.
O combien les troubloit ta seule renommée !
De combien de perils, qu'ils tenoient assurés,
Ton trepas aujourd'hui les a-t-il délivrés !
Eux-mêmes avoient vu jadis, pour leur défense,
Dans les champs de Hongrie éclater ta vaillance,
Dans ces champs, où ton bras, par mille explois fameux,
Apprenoit à les vaincre, en combattant pour eux.
Dès lors, en t'admirant, ils craignoient ton courage.
Ils y virent dès lors l'infaillible préſage
Des lauriers immortels, dont tu couvris ton front
Dans la Flandre, en Alsace, aux plaines du Piémont.
Sur-tout quel jour * fatal s'offrit à leurs pensées,
Ce jour, qui par ton bras vit leurs troupes forcées,
De morts & de mourans, dans leur fuite, combler
Le Taffon, dans son lit, incertain où couler.
Mais helas ! tu n'es plus, leur crainte est dissipée.
En quel temps, en quel lieu est ta trame coupée !
Quels soinsdignes de toi nous sont ici permis

* *Le combat de Santa Vittoria.*

Dans un camp si voisin de nos fiers ennemis,
Nous n'avons pû t'offrir, parmi le bruit des armes,
Que ce tombeau sans pompe arrosé de nos larmes;
Une Mere, une Epouse, ignorant leur malheur,
Ne peuvent par leurs soins signaler leur douleur.
Tu meurs loin de leurs yeux, & loin de ta Patrie.
Mais que dis-je? ô regrets indignes de ta vie!
Quels lieux pour un tombeau sont plus dignes de toi?
Hier encor l'Ennemi les tenoit sous sa loi;
Ils servoient de rempart à ses fieres cohortes.
La Victoire à ton Ombre en vient d'ouvrir les portes.
Ce Temple * tout rempli de Captifs gemissans,
Resonne au tour de toi de leurs tristes accens.
Quelles voix, quelle pompe, au sein de ta Patrie,
Pouvoient mieux honorer ta memoire cherie?
C'est le sort d'un Heros de mourir loin des siens.
Combien de Princes Grecs sont morts aux champs Troiens?
Combien de Chefs Romains ont péri sous Carthage?
Combien de tes Ayeux, dont le noble courage
A sauvé leurs grands noms de l'oubli du trépas,
Ont-ils laissé la vie en ces mêmes climats?
Le Ciel, voulant marquer quelle ardeur indomptable

* *On y avoit mis tous les Prisonniers de Luzare.*

Entraînoit au combat leur cœur infatigable,
Eloigna leur cercueil du lieu de leur berceau,
Et du camp de leur gloire il leur fit un tombeau.
Tel eſt ici ton ſort. O Luzare ! Luzare !
Qui gardes dans ton ſein un monument ſi rare,
O nom, pour qui mes pleurs couleront à jamais,
Si tu ne peux vanter tes murs, ni tes palais,
De nombreux habitans ſi tu n'es point remplie,
Par ce Heros fameux maintenant ennoblie,
Tu peux lever au Ciel ton front audacieux,
Et parmi les Cités prendre un rang glorieux.
De ſon nom, ſur le tien, l'éclat ſe va répandre,
Et le port de Sigée, où jadis Alexandre
Vint d'Achile, en pleurant, viſiter le tombeau,
N'eut point, pour l'attirer, un monument plus beau.

FIN

De l'Imprimerie de QUILLAU 1747.